

MINOS

TROIS

PRÉFACE

*À Marquis de S.
qui m'a fait découvrir le plaisir des très jeunes filles.*

Je précise tout de suite que ce goût dont m'a enrichi la lecture de Marquis de S. reste tout à fait virtuel, il n'y a rien là de réel naturellement.

Néanmoins, dans la violence de certains de ses textes, il a su me faire sentir qu'il n'y avait pas que les jeunes garçons d'attirants, que les petites filles pouvaient être tout aussi touchantes et androgynes. À tel point que j'ai écrit la première partie de *Trois* quasiment d'une traite.

Mais, comme on ne chasse pas le naturel si facilement, revenant à mes premières amours, j'ai mis à la suite une version « détournée » de cette histoire. J'aime à prendre des textes existants pour en faire ce que j'appelle un « détournement mineur » ; cette fois, je me suis détourné moi-même.

Après un « Lui et Elles », on trouvera donc un « Elle et Eux ». Les histoires en étant pratiquement identiques, il est probablement sans intérêt de lire les deux : si l'on préfère voir deux petites filles face à un homme, il faut s'intéresser à la première partie ; si l'on préfère deux petits garçons face à une femme, il faut aller directement à la seconde. (J'avais envisagé, pour épuiser les combinaisons, également un « Lui et Eux » et un « Elle et Elles », toutefois j'ai vite compris que mes forces ne suivraient pas.)

Pour conclure, je reprendrai à mon compte l'un des avertissements que donne fort à propos celui à qui j'ai dédié ce texte :

« Dans ma réalité, les enfants sont fragiles et influençables. Je les protège de mes désirs et j'ai plaisir de les voir grandir, se développer, apprendre, devenir des ados puis des adultes équilibrés, se servant de leur intelligence pour faire avancer l'humanité. Je leur apprend la li-

berté sexuelle entre partenaires consentants et la liberté de penser, qui est différente de la liberté de faire.

» Mais je suis aussi homme et à ce titre j'ai des pulsions complexes, sexuelles et violentes. [...] Je les prends pour ce qu'elles sont : des pulsions reptiliennes de domination totale, et je leur laisse un terrain de jeu où elles peuvent danser, s'amuser, se repaître tranquillement, se réaliser comme des colères qui s'épuisent sur un punching-ball de mots. [...]

» Je vous invite à lire ces mots violents et à vous défouler dessus.

» Le rêve est tellement plus agréable que la réalité du viol sordide d'un être faible... »

Marquis de S. in *BDSM - Nicole et Nicolas Jumeaux* (publié sur le site « Histoires Taboues » en 2013).

M.

P.S. : Merci à Titi pour la correction de ce texte.

LUI ET ELLES

La salle

Il s'arrêta devant les lourds vantaux, de hautes plaques en fer rivetées et surmontées de piques ouvragées, klaxonna, et attendit. Le bâtiment était très grand, mais aucune ouverture ne perçait son épais mur ocre, sauf tout en haut, où quelques baies vitrées se découpaient comme des meurtrières. Un judas fut ouvert, puis refermé, et le portail pivota lentement. Il entra dans la cour où se dressaient trois hauts palmiers et gara sa Mercedes 350 entre d'autres voitures de luxe tandis que derrière lui les portes se rabattaient sans bruit.

Un serviteur vêtu d'un turban et d'une djellaba blanche parsemée de fils d'or au col et aux manches l'accompagna jusque dans le hall. L'endroit était digne des mille et une nuits : des yuccas vert vif sortaient de grands pots vernis d'un bleu profond et penchaient leurs piques acérées vers des tapis moelleux, brun-rouge et jaune d'or ; un dromadaire en argile, grandeur nature, surveillait placidement les arrivants ; un cupidon d'albâtre versait sa cruche d'eau dans un bassin carrelé... Il se présenta à l'accueil, où il fut reconnu, et où il laissa une importante liasse de billets.

Pendant qu'il attendait que l'employé les comptât, il fut étonné par une sorte de silence qui s'était soudain installé dans le hall. Il se retourna et découvrit une femme qui passait la porte d'entrée. Il fut très surpris : il n'en avait encore jamais vu dans cet endroit. Elle était magnifique. Grande, mince, des cheveux noirs coupés courts qui s'arrêtaient dans son cou, elle était vêtue d'un petit pull noir sans manches à l'aspect satiné, qui se soulevait sur une poitrine pointue, avec un col droit qui lui entourait le cou. Ses longues jambes étaient prises dans un pantalon fuseau d'un noir brillant et les talons de courtes bottes, en cuir noir mat savamment avachi, résonnèrent sur le marbre avant d'être absorbés par la souplesse des tapis.

Il n'eut pas le loisir de l'examiner davantage, car le même serviteur l'invita à le suivre. Il vit cependant qu'à son tour elle se présentait au comptoir ; il s'agissait donc d'une cliente ? C'était très surprenant.

Le serviteur le mena par un escalier de marbre dans les sous-sols, le long d'un couloir peu éclairé, jalonné de part et d'autre d'une douzaine de portes insonorisées, dont il ouvrit l'avant-dernière.

– S'il vous plaît, monsieur...

Il entra sans faire attention au chevalet au centre de la pièce, ni aux instruments disposés tout autour et qu'il connaissait, mais il vit aussitôt les deux fillettes enchaînées au mur, bras en l'air.

– Voici les deux petites Françaises qui viennent tout juste d'arriver, monsieur.

Il s'approcha d'elles. Immédiatement, il fut très content. Elles avaient une dizaine d'années : la première était blonde, vêtue d'un tee-shirt rose corail, d'un jean pâli, et de baskets blanches ; l'autre était brune, elle portait un pull en V jaune paille sur une petite jupe plissée gris clair, et elle était pieds nus. Elles paraissaient délicieusement effrayées, osant à peine le dévisager. Il eut tout de suite envie de les caresser, de leur passer la main dans les cheveux, de toucher leurs poitrines plates... Il enfonça les poings au fond de ses poches.

– Elles sont vierges ?

Le serviteur prit une mine désolée.

– Malheureusement, non, monsieur... Si vous souhaitez des petites colombes qui n'ont jamais servi, il faut réserver, monsieur... Il y a beaucoup de demandes... et c'est très cher.

Il haussa les épaules ironiquement ; il avait posé la question par principe, mais il se doutait bien de la réponse.

– Donc elles ne viennent pas « tout juste d'arriver »...

Le serviteur eut un petit sourire d'excuse.

– Détachez-les.

Il ôta sa veste et la suspendit à un crochet de boucher qui sortait du mur, puis il alla vers un grand fauteuil en cuir noir aux accoudoirs amovibles où il s'assit confortablement.

Le serviteur défaisait les menottes. Il n'avait pas besoin de clé pour cela, il suffisait de pincer sur le côté deux ergots entre le pouce et l'index, et comme il y avait deux de ces mécanismes diamétralement opposés sur chaque bracelet, il fallait donc deux mains pour les déverrouiller, ce qui était impossible pour celui qui était attaché. Les petites abaissèrent les bras avec un soulagement visible. Il les fit avancer en les conduisant gentiment, une main posée en haut de leur dos. Elles paraissaient intimidées.

– Voulez-vous que je vous les déshabille ?

– Non !... Ça sera tout, merci.

Le serviteur les plaça de part et d'autre du fauteuil, il s'inclina en recevant son bakchich, puis il se retira.

Il prit chacune des fillettes par un poignet et les fit s'approcher. La brune, à sa droite, qui avait le type eurasien, gardait les yeux baissés. Puis il regarda la blonde, sur sa gauche, qui devait avoir des aïeux suédois.

– Comment t'appelles-tu ?

– Marion.

Les pointes de ses cheveux s'éparpillaient autour de son cou, son tee-shirt trop petit moulait son torse en laissant apparaître son ventre au-dessus de la ceinture en toile blanche, et les lacets de ses baskets blanches étaient roses. Elle était particulièrement mignonne. Puis il se tourna vers la brune.

– Et toi ?

– Claire.

Ses longs cheveux noirs lui tombaient sur les reins, et sa peau mate la faisait ressembler à une sauvageonne. Son buste étroit était exactement ajusté dans le pull, dont une haute bande de côtes élastiques plaquait le bas sur la jupe.

– Alors, vous arrivez de France ?

Marion hocha la tête d'un air renfrogné. Il la prit par la nuque, l'embrassa sur le front. Elle ne broncha pas.

– Il faut venir vivre dans ce pays pour vous trouver. C'est un comble !

Il l'embrassa sur la joue, descendit dans le cou. La chair était parfumée comme un fruit.

– Hmm, tu es très douce. Donne-moi ta bouche.

Il lui prit le menton pour l'obliger à redresser la tête et l'embrassa. Elle ne bougea pas. Il la sentit trembler légèrement tandis qu'il lui léchait les lèvres, mais elle se laissa faire. Au bas de son ventre, son érection s'amplifia lentement.

Les jambes de Claire étaient fines et bronzées, et montaient haut sous la courte jupe. Il lui posa la main derrière le genou, et grimpa doucement sur la cuisse en repoussant le tissu. Mais la petite fille sursauta et fit un écart. Elle ne devait pas être encore finie, pas tout à fait dressée.

– Ho, là !... Si tu n'es pas plus docile, tu vas être punie...

Il caressa la tempe de Marion en repoussant ses cheveux dorés derrière l'oreille.

– Tu ne crois pas que Claire a mérité une punition, mmh ?

La petite resta muette.

– Dis-moi que ça te ferait plaisir que Claire reçoive une bonne fessée ?...

Marion rougit, entrouvrit la bouche, mais ne put proférer un mot. Il lui passa un doigt sur les lèvres.

– Si tu ne me le dis pas, c’est toi qui seras fouettée, ma chérie...
Alors ?

– Je... euh... Claire a... a mérité une fessée...

Elle baissa les yeux, honteuse de sa trahison. Il lui caressa la tête.

– Je suis d’accord avec toi... Je vais m’en occuper tout de suite.

Claire se trouvait à un pas du fauteuil et, sous le bord de ses cheveux, le surveillait d’un œil noir.

– Viens ici.

La petite releva la tête et rejeta ses cheveux en arrière nerveusement, mais elle n’approcha pas.

– Si tu n’obéis pas, je vais devenir méchant. N’as-tu donc pas vu tout ce qu’il y a dans cette pièce ?

Claire pâlit, montrant qu’elle était certainement déjà venue ici et avait eu tout le loisir de découvrir à quoi servaient ces instruments ; peut-être même avait-elle eu l’occasion d’y goûter.

– Viens ici.

À regret, elle se résolut. Il la reprit par le poignet.

– Approche-toi. Tu es très mignonne, toi aussi.

Il lui repoussa les cheveux en arrière, lui caressa la joue, la contempla de la tête aux pieds. Son pull qui moulait son corps fin et gracieux l’excitait singulièrement.

– Allonge-toi.

Il la prit par l’épaule et l’attira à lui. Il la coucha en travers de ses genoux. Il lui caressa le dos en froissant lentement le pull entre ses doigts. Il était très doux.

– Je ne crois pas que je vais te faire très mal, pour le moment. Je veux juste que tu comprennes que tu dois m’obéir.

Il lui mit la main droite sur le dos des cuisses et remonta doucement ; la jupe se plissa, se retourna. Il rencontra une petite culotte jaune pâle. Il pelota un moment les jolies fesses en chiffonnant le tissu de coton.

– Tu vois Marion comme ton amie a un magnifique petit cul ? Il est dur, serré, et tendre à la fois. J’en ai rarement vu d’aussi joli... Et le tien, comment est-il ?

Il lui posa la main gauche sur la cuisse et remonta lentement sur les fesses, bien prises dans le jean étroit. Il la palpa longuement pour reconnaître le petit derrière serré par l’appréhension.

– Il est très joli aussi, mon chou. Je m’en servirai sûrement tout à l’heure, ne t’inquiète pas.

Il revint à Claire et, attrapant la petite culotte des deux côtés, il la rabattit sous les fesses. Un triangle plus clair apparut, d’une peau douce et fragile qui avait peu vu le soleil.

– Est-ce que tu as déjà reçu des fessées, Claire ?

– Oui...

Elle avait une petite voix.

– De vraies bonnes fessées ?

– Je... oui...

Elle ne savait manifestement que répondre pour le détourner de son projet. Il leva la main et la rabattit d'un coup, vigoureusement. La claque résonna, accompagnée du cri aigu de la petite fille.

– Des fessées comme ça ?

– Non... non...

Il la claqua de nouveau. La petite cria plus haut.

– Tu vois, ça, c'est une vraie bonne fessée.

Il la frappa énergiquement pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que la peau rougît. Puis il s'arrêta et lui caressa les fesses en les malaxant fortement. La petite gémissait, son derrière martyrisé la brûlait de plus belle.

– Tu vois comme c'est désagréable ? Ne vaut-il pas mieux obéir tout de suite ?... Qu'en penses-tu, Marion ?

La petite blonde hocha la tête nerveusement.

– Tu es trop mignonne !

Il lui reprit le menton et l'embrassa de nouveau sur la bouche. Ses lèvres étaient un véritable délice, petites, fermes, douces, humides, tressaillant sous ses avances. Pendant qu'il la lutinait aimablement, sa main droite continuait de s'égarer sur les fesses de Claire, les palpa, les triturerait, les ouvrait.

Il s'écarta pour la redresser et la remettre sur ses jambes. Elle se dépêcha de remonter sa culotte sous sa jupe, et il la laissa faire. Il lui caressa le visage, écrasant de son pouce les larmes qui coulaient de ses yeux brillants.

– Toi aussi tu as une très jolie bouche. Fais-moi goûter.

Il la prit par la nuque en emprisonnant ses longs cheveux soyeux dans sa paume, et il l'attira, l'embrassa. Tout de suite, il lui enfonça sa langue gonflée. La petite tressauta et se tortilla pour tenter d'échapper à cette intrusion dégoûtante. Mais il ne la lâcha que lorsqu'il sentit son phallus tout à fait gros et tendu, tremblant dans son pantalon. Il la contempla.

– Tu n'es pas suffisamment docile, ma petite Claire. Je crois que tu as encore des choses à apprendre.

Il se leva et la prit par le bras.

– Viens par ici.

Il choisit l'une des chaînes qui pendaient du plafond en passant par des poulies et terminées par des menottes. Il les referma sur les petits poignets. Puis il tira jusqu'à lui dresser les bras en l'air.

Il se rassit. La petite blonde n'avait pas bougé, debout à côté de l'accoudoir gauche. Il lui caressa pensivement la tête, descendit sur son cou étroit, lui prit l'épaule, toute légère sous le coton rose, puis passa la main sur sa poitrine plate. Il chercha dans le tissu la pointe d'un bout de sein, et il le pinça pour le faire saillir. La petite tressaillit, mais elle serra les lèvres et ne dit rien.

– Tu sais Marion, je crains de ne devoir fouetter Claire. Elle ne se comporte pas du tout comme il faut.

Il descendit sur le ventre, accrocha le bas du tee-shirt avec le pouce, découvrit le nombril, le fit coulisser sur le côté, et caressa la peau dénudée au-dessus de la hanche.

– Tu es douce comme une pêche, ma chérie.

Il revint lui prendre les fesses, les pelota assez nerveusement. Le désir qu'il en avait grandissait rapidement. Il la tapota sur la hanche.

– Allons, il va falloir que tu te mettes un peu au travail, tout de même. Viens là.

Il la prit par le bras et la conduisit devant lui. Avec des gestes fermes, mais sans brusquerie, il la fit s'agenouiller entre ses jambes.

– On t'a déjà appris comment défaire un pantalon, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête en rougissant.

– Eh bien, vas-y.

Timidement, la petite s'avança sur ses genoux et chercha les boutons sous le repli de tissu. Elle les défit un à un, non sans quelques difficultés, mais elle parvint au bout. Il la regardait faire avec des yeux grands ouverts, tellement l'impression de ces petits doigts qui s'affairaient sur lui était violente.

– Et ensuite, qu'est-ce qu'on fait ?

Marion enfonça la main, trouva la ceinture du caleçon, le baissa. Il l'aida à dégager son membre. Il était lourd, droit, cylindrique, décalotté, et parcouru de veines saillantes, et son bout bavait un liquide argenté. Il se demanda si elle avait déjà eu affaire à un sexe non circoncis.

– Pour le moment, je ne veux pas que tu le prennes dans ta bouche, seulement que tu me le lèches. Tu vois qu'il est tout mouillé au bout ?

L'appréhension montait sur son visage, mais elle hocha tout de même la tête.

– Eh bien, vas-y.

Elle surmonta sa répulsion et s'avança. Elle sortit le petit bout de sa langue rose, et il le sentit sur lui. C'était épouvantablement délicieux. Il lui posa tendrement la main sur la tête et lui caressa les cheveux. Elle lui lécha le méat, puis le gland tout autour, et tandis que de

longs frissons lui remontaient dans la colonne vertébrale, il restait fasciné par son obéissance.

Quand il fut bien débarbouillé, il l'écarta doucement.

– Viens. Je vais m'occuper de toi, aussi un peu.

Il la prit par la main et la releva. Elle était debout devant lui, légèrement tremblante après ce qu'elle venait de faire, redoutant sans doute également ce qui allait lui arriver et, lui posant les mains sur les hanches, il l'attira près de lui. Il déboucla la ceinture de toile blanche, et défit le bouton nickelé. Il la regarda : elle n'en menait pas large. Il tira la fermeture-éclair et écarta les pans du jean. Elle portait dessous une petite culotte blanche. Il glissa la main à l'intérieur du pantalon et il lui caressa doucement son petit renflement au travers du coton.

– Tu aimes quand je te fais ça, ma chérie ?

Marion ne réagit pas tout de suite, mais finalement elle hocha la tête. Elle avait bien compris ce qu'elle devait faire pour échapper au pire. Il glissa la main sous la culotte et vint lui tâter les lèvres, douces comme une petite moule. Cette fois elle ne put s'empêcher de tressaillir, mais ensuite elle se contrôla et se laissa faire.

– Tu es chaude, ma louloute. Mais tu es un peu sèche. Et moi qui mouille sans arrêt... On va arranger ça.

Il se leva, se prit le membre, et le dirigea à l'intérieur de la petite culotte. Il lui frotta la vulve en la badigeonnant de ses sécrétions.

– Tu vois ? Ça va te faire du bien...

Elle détourna les yeux, frémissant de tout son corps. Mais il lui reprit le visage dans sa main gauche et le ramena vers lui.

– Regarde-moi : est-ce que ça ne te fait pas du bien de te sentir toute mouillée comme ça ?

Il darda des yeux indiscrets, comme s'il avait voulu trouver dans ses prunelles l'eau qui sortait de son ventre. Elle acquiesça faiblement. La caresse des lèvres maintenant bien lubrifiées sur son gland était proprement délicieuse.

– Tourne-toi.

Il la prit par le bras et la fit pivoter. Il baissa le jean en travers des cuisses, puis il attrapa la petite culotte qu'il descendit sur la peau du veteuse.

– Je vais te faire pareil par derrière. Penche-toi.

Il lui appuya sur les épaules jusqu'à ce que le petit derrière se bombât devant lui. Il le caressa longuement, tournant sur les pelotes délicates, allant depuis les reins jusque sur le haut des cuisses, et il se remit à baver. Il se la reprit, entrouvrit la fente étroite, et il la badigeonna de son bout dégoulinant. Il ne la lâcha que quand elle fut trempée de ce côté-là aussi.

– Tu peux te rhabiller...

La petite ne se le fit pas dire deux fois : incrédule, elle se dépêcha de rajuster sa culotte. Il se reboutonna lui-même. Il n'était pas pressé, il voulait prendre son temps. Amusé, il la regarda remonter son pantalon et le refermer hâtivement. Puis il se mit à côté d'elle et lui posa une main sur le sexe, à plat, et l'autre entre les fesses. Il appuya des deux côtés à la fois, plaquant les vêtements sur la mouille dont il l'avait enduite.

– Voilà, comme ça tu es bien préparée...

Il regarda Claire qui n'avait pas dit un mot, les bras en l'air au bout de sa chaîne.

– Et si je m'occupais un peu de ta petite copine ? Elle va croire qu'on l'oublie...

Il alla devant la panoplie qui était au mur, hésita un instant, puis décrocha une cravache. Il revint tourner autour de la petite brune. Elle le regardait avec un air suppliant, mais elle ne disait rien. Il lui passa la main gauche sur le visage, l'obligeant à renverser la tête, lui repoussant ses longs cheveux en arrière.

– T'es une petite asiate, toi, hein ?

Il tourna autour d'elle en laissant courir ses doigts sur son flanc tendu, jusqu'à se placer derrière elle. Il visa sous le bord de la jupe les jambes minces et droites. Il lui cingla les cuisses. Elle sursauta en poussant un cri.

– Ne pleurniche pas pour rien. Sinon tout à l'heure il ne te restera plus de voix.

Il prit la longue chevelure noire dans son poing et la fit passer sur l'épaule pour qu'elle pendît par-devant et lui découvrir le dos. Il remonta le pull jaune pâle sous les aisselles. Il l'enlaça et, posant les mains sur la poitrine plate – le manche de la cravache qu'il tenait lui frotta les côtes –, il lui chercha les bouts de sein. Il les pinça ensemble et fut ravi de la façon que la petite eut de se tordre brusquement en se rejetant contre lui. Il s'écarta, fit coulisser le cuir sur les reins, jusque sur la hanche. Il la devinait qui frémissait sous cette caresse perverse. Il lança le bras et la frappa en travers du dos. Le cri prit une sonorité désespérée.

– Tu vois ?

Il la frappa encore trois fois. Les quatre marques roses s'entrecroisaient sur la peau hâlée. Il souleva la jupe. Il visa le pli entre les cuisses et les fesses, juste sous la petite culotte jaune pâle.

Il revint devant elle. Il lécha les larmes qui faisaient briller son visage.

– Tu es délicieuse, ma chérie. Je vais te frapper encore, tu sais, pour que tu pleures encore, et que tu me donnes de tes larmes salées...

Il remonta au-dessus des tétons le pull qui était retombé et le roula pour le maintenir en place. Puis il lui envoya un coup en travers du ventre, juste à la hauteur du nombril. Quand elle eut repris son souffle, elle éclata en sanglots. Il lui saisit la tête en lui glissant ses doigts dans les longs cheveux sombres et brillants, et il la lécha de nouveau. Il eut du mal à s'écarter tellement il avait envie de s'enfoncer en elle tout de suite.

– Allez, viens Marion. Je crois que Claire a compris, à présent. Tu vas la consoler...

Marion s'avança aussitôt. Elle n'aurait certainement pas voulu être à la place de son amie.

– Enlève-lui sa jupe.

Marion défit le bouton sur la hanche et tira la fermeture-éclair. La petite jupe grise retomba en corolle autour des pieds de la fillette.

– Enlève-lui sa culotte.

Évitant de regarder son amie, Marion attrapa délicatement l'élastique et le fit descendre le long des jambes. Claire se prêta, levant un pied puis l'autre pendant qu'on lui ôtait les vêtements. Son corps était magnifique : une fine colonne de chair d'un brun clair, seulement traversée par un petit triangle clair qui s'étendait depuis les aines jusqu'à la taille, montait tendue vers le plafond, avec le bandeau jaune du pull roulé sous les bras. Les longs cheveux noirs masquaient à demi les traces sombres sur les reins.

– Tu vas lui donner un peu de bonheur, à présent.

Il conduisit Marion devant Claire, en la menant derrière elle par les épaules, et il l'agenouilla.

– Mets-lui la langue.

Marion posa les mains sur le haut des cuisses de son amie et, docilement, elle colla sa bouche sur la petite vulve imberbe. Il caressait doucement la tête blonde qui s'agitait tranquillement.

– Fais du bon travail : je veux l'entendre couiner, la petite garce...

La main droite toujours sur la tête de celle qui était à genoux, il prit la brune par la nuque, et il l'embrassa de nouveau. Quand il lui enfonça la langue, elle n'osa plus protester, et se laissa faire. Ce que sa copine lui faisait devait l'y aider. Il glissa la main droite sur son ventre tendre, frémissant d'émotion sous les traits qui lui remontaient d'entre les cuisses, lui enveloppa le plexus dans sa grande main, s'arrêta une nouvelle fois sur les petits seins qui n'étaient encore qu'une promesse. Il s'écarta. Claire, les lèvres humides, haletait.

– C'est bien Marion, tu la tiens. Continue, applique-toi, envoie-la en l'air.

À cet instant Claire se raidit, renversant la tête et faisant cliqueter la chaîne au-dessus d'elle, et elle poussa un gémissement plaintif. Il rit

de plaisir à voir cette gamine prise par la jouissance comme une femme.

Le désir commençait de lui faire mal, et il eut soudain l'envie de faire mal. Il attrapa Marion par le bras et d'une secousse la remit sur ses jambes, l'arrachant au ventre de son amie.

– Viens par là, ma petite choute. J'ai besoin de toi.

Il la conduisit assez rudement vers le chevalet. Il était horizontal, de la hauteur d'une table, composé d'une poutre d'un mètre cinquante de long, terminé à chaque extrémité par un madrier perpendiculaire d'un mètre, formant une sorte de I aux empattements prolongés.

– Monte là-dessus.

Elle gémit :

– Non... S'il vous plaît...

Il la gifla. Les cheveux blonds retombèrent, éparpillés sur le petit front crispé de peur.

– Dépêche-toi.

Des larmes glissèrent silencieusement sur ses joues. Maladroitement, elle se hissa sur le chevalet et s'assit au centre.

– Sur le dos.

Elle obéit. Elle s'allongea en essayant de conserver son équilibre. Il lui prit un bras, le tira vers l'extrémité d'un madrier, et referma le fer d'un anneau sur son poignet. Il fit de même pour l'autre main et pour les deux chevilles. La petite fille se retrouva en croix, la tête et la colonne vertébrale sur la poutre, mais les bras et les jambes, qui rejoignaient les extrémités des madriers, tendus dans le vide. Il lui posa la main sur le ventre, entre le tee-shirt rose et la ceinture blanche, et la caressa plutôt nerveusement, enfonçant brièvement les doigts sous le bord du jean. Puis il passa sur la braguette que la position, jambes écartées, tendait sur le petit sexe bombé, et il la frotta longuement, assez durement pour faire la petite se contracter sur son inconfortable couche. Il suivit ensuite la jambe gauche jusqu'à venir sur la cheville. Le contraste du fer brillant qui entourait la chaussette blanche, douce et délicate, était extraordinairement excitant.

Il tira un lacet rose et le nœud se défit. Il écarta la basket et l'ôta. Le pied dressé vers lui était appétissant comme un petit pain de sucre glace. Il le prit et le serra dans ses doigts. Il était encore chaud, à peine moite, tendre. Il retira l'autre basket. Elle ne disait rien. Il lui saisit le pied et le lui tordit. Cette fois elle cria.

Il retourna à la panoplie devant laquelle une table présentait d'autres instruments. Il prit une grosse pince plate. Elle l'avait vu faire et elle le supplia :

– Je vous en prie... non...

Il revint vers elle, la pince à la main. Il lui caressa le front tendrement. Il tremblait légèrement d'excitation.

– Tu dis « non », mais tu ne sais même pas ce que je vais te faire...

Il retourna à ses pieds, tâta au travers de la chaussette pour dégager les petits orteils, et les prit dans la pince ouverte. Il serra. Marion poussa un hurlement en se tendant comme une corde sur le chevalet. Il adorait la voir bondir comme cela.

– Maintenant, tu peux me supplier...

Il recommença à plusieurs reprises, sur d'autres doigts, sur l'autre pied.

Il alla à une main, lui prit le petit doigt dans la pince. Il se pencha sur son visage baigné de larmes, l'embrassa. Il serra. Elle se trémoussa follement contre lui.

Il se redressa, de plus en plus excité. Son caleçon maintenant était mouillé. Il fallait qu'il se calmât. Il abandonna la pince par terre, se retourna vers Claire. Il la prit par les cheveux de la main gauche, lui renversa la tête, lui saisit le visage de l'autre, et l'embrassa. Puis, tandis que sa langue la fouillait, il laissa sa main droite descendre sur le cou, qu'il serra légèrement en le tâtant, et il paraissait entre ses doigts incroyablement fin et fragile, passa par-dessus le pull roulé sous les bras, suivit le plexus tressaillant, palpa le ventre. Il vint sur la vulve. Il lui enfila un doigt entre les petites lèvres. Sans cesser de lui sucer la bouche, il la sonda. Elle n'était plus vierge, comme on l'en avait prévenu. Il mit un doigt, puis un autre. Elle était chaude et mouillée. La petite se tortillait délicieusement contre lui tandis qu'il la triturerait profondément et que la chaîne cliquetait au-dessus d'eux.

Il s'arracha. Il tira un tabouret en face d'elle et s'assit. Il lui caressa un moment le devant des cuisses tout en observant le petit sexe qui palpitait sous ses yeux. Il lui passa la main entre les jambes et atteignit ses fesses. Il avança le médius. La position debout ne favorisait pas sa progression, mais, sans même lui faire écarter les pieds, il la bouscula, et il parvint à l'anus. Elle était serrée, les spasmes de son petit sphincter tentaient de le repousser par avance. Mais pareillement, sans aucun émollient, il la força et s'introduisit en elle. Elle ne put retenir un gémissement de douleur. Était-elle vierge de ce côté-là au moins ? Certainement pas. Ceux qui l'avaient déflorée n'auraient pas négligé ce plaisir délicat. Il la sentait serrer son doigt intensément. Il se mit à bouger en elle, parcourant les parois souples et chaudes qui réagissaient quand il les heurtait. Il tomba sur une petite crotte qui attendait là. Il grogna. On ne lui avait même pas fait un lavement avant de la lui amener ? Il ressortit son doigt où s'étendaient quelques traces ocre roux. Il se releva et le lui passa sous le nez, furieux.

– Tu aurais pu te laver avant, petite dégoûtante !...

Elle détourna la tête avec une mine écœurée. Il l'attrapa par le jarret et lui tira brusquement la jambe sur le côté. Il leva le bras, et il la claqua à toute force entre les cuisses, juste sur la vulve. Elle hurla en sautant à cloche-pied au bout de sa chaîne. Il la relâcha. Les larmes avaient jailli d'un coup.

– Pour t'apprendre à te tenir propre !

Il vint derrière elle lui remettre le doigt dans le rectum. Il resta longtemps à la travailler, jouant avec les matières qui étaient à l'intérieur, la sondant profondément. Elle était agitée de tressaillements, elle se dressait sur la pointe des pieds pour essayer en vain d'échapper à cette fouille sévère.

– Je vais pas te laisser comme ça. Je ne pourrais pas te prendre dans cet état !

Il alla se laver les mains au lavabo d'angle.

Quand il revint, il la détacha et acheva de lui retirer son pull. Il la prit par la nuque, par-dessus les cheveux luisants, et il la conduisit vers le bac de douche qui était à côté du lavabo.

– Monte là-dedans.

Au-dessus du bac, une autre chaîne pendait. Il lui y rattacha les poignets et tira jusqu'à ce qu'elle eût de nouveau les bras en l'air. Toute nue, dressée comme une danseuse, elle lui paraissait toujours plus belle. Il la flatta, sur le flanc, comme on fait à un animal. Puis il lui mit la main sur la vulve, la caressa d'un doigt entre les lèvres.

– T'as envie de faire pipi ? C'est le moment, vas-y.

Elle détourna les yeux et murmura qu'elle n'avait pas envie. Il l'attrapa de la main gauche par les cheveux, lui renversa la tête en arrière, et la pénétra de deux doigts dans le vagin. Elle cria quand il la souleva à demi. Elle ne touchait plus le sol que de la pointe des pieds.

– Oui, mais moi j'ai envie que tu aies envie !

Il grognait, à quelques centimètres de sa bouche. Il la relâcha d'un coup.

– Alors vas-y.

Il se remit à lui solliciter doucement la vulve de la main droite, tandis que de la gauche il lui palpa la poitrine, faisait saillir ses tétons, frottait son plexus, descendait sur son pubis qu'il pressait, cherchant la vessie pour y appuyer.

Bientôt la petite se lâcha. Une fine ligne transparente partit d'entre ses jambes, formant une légère parabole. Il s'accroupit devant elle et colla les lèvres sur son pubis. Le liquide tiède emplit sa bouche. Il le garda le plus longtemps possible, discrètement parfumé, un peu salé, et quand il l'eut avalé il en garda sur la langue encore le souvenir, à peine plus amer. C'était délicieux.

Il se releva.

– Je vais te laver, maintenant.

Sur la table de la panoplie, il trouva une poche qui ressemblait à une bouillotte et d'où sortait un tuyau en plastique souple, terminé par une canule. Il l'ouvrit, y mit un peu de savon liquide, et compléta au lavabo avec de l'eau froide. Puis il l'accrocha au mur, à côté de Claire.

– Ouvre les jambes, mon poussin, si tu ne veux pas que je te fasse mal...

La petite hésita une seconde, mais elle se résolut et écarta les pieds. Il s'accroupit derrière elle, lui ouvrit les fesses de la main gauche, et il présenta l'embout. Il n'eut pas trop de difficultés à le faire pénétrer, malgré ses crispations et ses tortillements.

– Tu vas voir, ça va te faire du bien...

À la grimace qu'elle faisait, ça n'avait pas l'air d'être tout à fait le cas. Quand la canule fut en place, il ouvrit le petit robinet. Elle poussa un cri.

– Aaah ! C'est glacé !

Il lui tapota la joue affectueusement.

– Tu vas le réchauffer dans ton joli cul. Un peu de patience... Je reviens voir où tu en es dans cinq minutes.

Il revint vers Marion. Il lui posa la main sur la poitrine.

– Alors, tu dors ? Je vais te réveiller un peu...

Il lui caressa le ventre, le pubis, descendit sur la jambe écartée. Il adorait sentir sous sa main ces corps jeunes totalement livrés. Il lui tapota l'intérieur de la cuisse.

– Ne bouge pas, je reviens...

Il prit sur la table un petit boîtier noir dont la surface ne présentait que trois éléments : un interrupteur, un bouton gradué rotatif, et une diode témoin. On pouvait y associer plusieurs sondes, dont le diamètre allait jusqu'à cinq centimètres, mais il choisit au contraire la plus petite, celle qui était plus fine qu'un crayon. Il alla brancher le boîtier dans la prise encastrée au sol sous le chevalet, et enficha le câble de la sonde. Il alluma l'appareil et le régla à mi-puissance. Il se redressa et se pencha en souriant sur Marion. Il lui montra la tige noire, dont la pointe était striée tout le tour de fines lignes cuivrées – les contacts.

– Tu connais ça, ma petite Marion ?

Elle secoua la tête à peine, mais elle paraissait vivement redouter cet insignifiant stylet.

– Ça va te stimuler. Regarde : je commence soft...

Il pressa le bouton sur le corps de la sonde qui mettait le courant et, s'approchant de la main qui reposait sur le dos au bout du madrier, il toucha l'extrémité d'un doigt recourbé. Il y eut un petit claquement, comme d'une étincelle, et le bras de Marion fut traversé de crispations tétaniques. Elle poussa un cri.

– Tu vois comment ça fait ? Tu aimes ?

Il la toucha dans la saignée du bras. Elle tressauta en jetant un cri plus aigu.

– C’est chouette, hein ?

Il lui toucha le lobe de l’oreille. Elle secoua la tête frénétiquement pour lui échapper.

– Voilà, ça c’était juste pour goûter. Maintenant, tu vas jouir vraiment...

Il attrapa le petit tee-shirt par le bas et le retourna jusqu’au cou. Il pinça un tétin pour le faire saillir, puis, après avoir pris soin de retirer sa main, il y posa la pointe brillante. Le grésillement dura, et tout le temps qu’il appliqua la sonde Marion se tortilla comme une folle en hurlant.

Il alla à l’extrémité du chevalet, du côté des pieds. Il glissa les doigts sous le pantalon, descendit la chaussette blanche, la fit passer sous l’anneau de fer, la retira tout à fait. Il en fit autant pour la seconde. Il prit un pied dans la main gauche et massa doucement la voûte plantaire, remontant le gras de son pouce jusque sous les orteils.

– Relaxe-toi, mon petit cœur, sinon tu ne vas pas profiter comme je voudrais...

Il la sentait tendue, dans l’appréhension de ce qui allait suivre. Lui aussi était tendu, mais autrement, et diablement en plus. Il passa la sonde dans le creux tendre des orteils, dans ces petits plis douillets et tièdes, et il appuya sur le bouton. Elle se trémoussa en tous sens, son dos claquant sur la poutre, et elle le suppliait d’arrêter.

Sur l’autre pied, il lui prit le gros orteil et il pointa la sonde sous l’ongle. Elle hurla, bandée comme un arc.

Il se redressa, se passa la langue sur les lèvres. Il cherchait où il irait ensuite. Il se pencha sur elle, lui maintint fermement la mâchoire dans la main gauche, et il lui caressa les lèvres avec l’embout. L’humidité des muqueuses devait être bien conductrice, car elle crispa tout le visage dans un trismus terrible.

Il redescendit vers son ventre. Il prit un air gourmand pour tirer sur la ceinture blanche et la défaire. Il la regardait dans les yeux. Marion tremblait de peur. Il la déboutonna, baissa la fermeture-éclair, commença de repousser la petite culotte blanche vers le bas. Elle murmura, effarée :

– Non...

– Tss-tss, ma jolie. Je t’ai dit que tu allais jouir. T’imagines même pas à quel point !

Il descendit les culottes autant que la position des jambes écartées le permettait. De deux doigts de la main gauche, il dégagea les petites lèvres. Il approcha la pointe du minuscule clitoris. Il ne donna qu’une

impulsion. Le cri de Marion emplît toute la pièce. Quand elle retomba contre la poutre, il la tapota à l'intérieur de la cuisse.

– Là, là, c'est fini... Tout à l'heure je t'exciterai le cul, mais là t'as pas la bonne position tout de suite. Repose-toi un peu.

Il revint vers Claire.

– Alors, où en est-on ici ?

Une grimace de douleur s'était installée sur son joli visage. Elle devait être bien pleine. Il lui passa la main sur l'abdomen, essayant de repérer la poche qui gonflait le petit rectum, il la palpa, appuya sur son bas-ventre. Elle geignait en se trémoussant pour éviter cette sollicitation qui ne faisait qu'empirer le besoin urgent qu'elle avait. Puis il alla prendre la poche qu'il pressa entre ses mains pour achever de la vider. Elle gémit.

– Non... Je vous en prie... Il faut que j'aille... à...

Il revint devant elle, la taquina en lui tapotant le nez.

– Oui, tu peux le dire : tu as envie de chier. T'as beau être mignonne comme un cœur, t'as besoin de faire caca.

Il l'agaça en lui déposant une pluie de petits baisers sur les lèvres.

– Mais il faut d'abord que tu macères bien, que toute ta merde de petite fille se défasse, et qu'il n'en reste rien quand tu la sortiras... Tu comprends ?

Il vit que le besoin de se soulager était devenu si fort qu'elle avait commencé de transpirer aux aisselles. Il lui prit le bras pour la tourner vers lui, et il la lécha avec délectation. Comme son urine, sa sueur était d'un parfum léger et enivrant. En vampire, il lui suça l'autre aisselle, qu'il pinçait entre ses lèvres et dont il se régala tout autant. Il grommelait :

– Tu es bonne, ma chérie...

Il s'écarta non sans lorgner son visage marqué par les élancements de plus en plus pressants qui lui montaient du ventre.

– Bon, pendant ce temps je vais te préparer.

Il lui détacha les mains, puis, avec une autre paire de menottes, il les lui rattacha dans le dos. Il referma le petit robinet qui contrôlait la canule et en sépara le tuyau souple, en la lui laissant fichée dans l'anus.

– Allonge-toi par terre.

Avec des gestes hésitants marquant combien elle était empêchée par ce qui lui encombrait les intestins, elle s'agenouilla précautionneusement, se contorsionna pour parvenir à poser le coude sur le sol, et à se coucher sur le flanc. Il prit une barre en métal noir, de soixante centimètres de long, terminée par deux anneaux qu'il lui referma sur les chevilles, l'obligeant à garder les jambes ouvertes et à se mettre sur le dos, arqué par ses poignets menottés. Elle gémissait maintenant conti-

nuellement, l'insupportable pression ayant été accentuée par chaque mouvement qu'elle avait dû accomplir. Il fit descendre la chaîne du plafond et l'accrocha au centre de la barre. Puis il tira sur la poulie. Ce furent d'abord les pieds qui se soulevèrent, suivis des jambes, puis les fesses quittèrent le contact avec le sol, les reins, le dos, les épaules, enfin la petite fut suspendue tête en bas, jambes ouvertes, ses bras attachés redescendant en travers de son dos, ses cheveux noirs balayant le fond du bac à douche.

– Voilà, tu vas pouvoir te soulager.

Il attrapa alors la canule et la retira d'un coup. Pendant un moment, Claire se retint, car elle ne devait que trop bien voir ce qui allait lui arriver, mais elle ne put lutter longtemps contre l'envie qui lui taraudait le ventre. Elle s'abandonna. Presque aussitôt, un jet brunâtre quasi vertical, accompagné d'un pet indiscret, lui sortit brièvement d'entre les cuisses, suivi par un long geyser barbotant qui lui retomba en douche sur les fesses. Des traînées chaudes lui coulèrent sur les reins, sur les bras retenus en travers du dos, sur les épaules, se mêlèrent aux magnifiques cheveux brillants... Tout le temps que dura ce débordement, il resta à proximité à humer les odeurs vives, à observer les matières en déliquescence qui sortaient de ce corps si joli. Le démon le saisit de ne pouvoir profiter davantage de cet épanchement, il reprit la cravache, et il cingla la petite en travers des reins, sur les épaules, à l'intérieur des cuisses, provoquant de curieuses interruptions du flux, qui reprenait cependant après chaque hurlement.

Enfin, la source se tarit. Il était dans un état d'enfièvrement qui confinait à l'ivresse. Il jeta la cravache loin de lui, car sinon il aurait pu la fouetter jusqu'au sang.

Il commença par lui détacher les bras, puis il la descendit lentement. Elle se reçut avec les mains dans le fond de la douche, puis elle roula sur elle-même jusqu'à s'étendre en travers du bac souillé. Il lui libéra ensuite les jambes.

– Maintenant tu vas nettoyer tout ce merdier, ma petite chérie, et après tu prendras une bonne douche ! Et surtout lave-toi bien les cheveux !...

Lui-même se relava les mains au lavabo, puis il revint à Marion, qui était restée le tee-shirt remonté sur le ventre et les culottes sous les fesses, pieds nus.

– Et toi, poulette, tu as aussi un peu de crème au chocolat à nous donner ?

Marion le dévisagea avec inquiétude.

– On va voir ça.

Il glissa la main dans l'ouverture que constituaient l'angle de l'entrejambe et la ceinture de la culotte tendue en travers des cuisses, et il se faufila jusqu'à atteindre entre les fesses le petit orifice serré.

– Laisse-toi faire, ma grande, détends-toi...

Il appuya de plus en plus fermement jusqu'à faire céder les chairs, et il s'enfonça d'un coup. Comme il n'avait rien mis sur son doigt pour l'aider à pénétrer, la petite blonde poussa un cri de douleur.

– Allons, allons, c'est rien, ma chérie, juste un doigt dans le cul. T'en as vus d'autres, non ?

Il la sonda profondément, tournant et retournant dans les replis contractiles des viscères, la faisant tressaillir dans les fers qui la retenaient, mais il ne rencontra rien, elle semblait avoir déjà été vidée.

– Dis-moi, tu as fait, toi, avant de venir ici ?

Elle eut une petite moue qui pouvait passer pour un acquiescement. Il sortit son doigt et s'aperçut qu'il était aussi net que lorsqu'il l'avait entré.

– Tu es propre comme un bébé, ma parole !

Il se suça le doigt, et il n'y trouva qu'un parfum légèrement amer, troublant. Si émouvant qu'il se pencha soudain sur le petit ventre blanc et l'embrassa sur la vulve. Il la prit à bras-le-corps, lui soulevant les reins de la poutre, et il lui enfonça fougueusement la langue dans le vagin aussi profondément qu'il put. Il l'agitait frénétiquement dans les chairs corallines, en sondant chaque repli, et il sentait contre lui vibrer le jeune corps qu'il travaillait si fort.

Il ne sortit que pour lui reprendre la bouche, lui saisissant la tête entre ses mains, les doigts enfoncés dans les mèches dorées, il lui aspira la langue, lui mordit les lèvres, lui lécha même le nez, les yeux les oreilles. Il s'écarta d'elle comme un fou, attrapa à deux mains le col du petit tee-shirt et, d'une puissante traction, il le déchira, il le fendit de haut en bas. Il lui embrassa la poitrine, la lui mordit, et surtout les tétons, à la faire hurler.

Il se redressa d'un coup et alla prendre sur la table un grand couteau. Il revint sur elle comme un boucher à son étal, et d'épouvante elle poussa un cri hystérique. Un instant elle avait été persuadée qu'il voulait la dépecer. Mais il s'attaqua seulement à la petite culotte, qu'il trancha en deux coups, puis il découpa le jean, dans le prolongement de la braguette, jusqu'à arriver entre les fesses et à le diviser en deux. Il coupa même la ceinture en toile, puis les deux parties étant définitivement séparées, il les lui rabattit sur les mollets. Il se plaça alors tête-bêche au-dessus d'elle et put plus commodément lui enfoncer le visage entre les cuisses. Il la reprit par-dessous, chaque main enserrant convulsivement une petite fesse, la soulevant à demi de la poutre pour l'amener à lui, et il lui lécha l'anus, le lui suça, essaya de l'attraper pour le mordre, le poussant du nez ou du menton comme un porc tout occupé à fouir dans son auge. Il encercla la petite couronne de ses doigts, tira comme un forcené, enfonça le majeur, joignit l'annulaire,

enfin, quand il l'eut bien travaillée, il parvint à y mettre la langue. La chair était délicieuse, rétractile, chaude, parfumée.

Il se releva, hagard. Il se passa le bras sur le front ; il transpirait. Il contempla en grommelant la petite Marion avec ses vêtements déchirés qui pendaient en loques.

– Allons, faut le faire...

Lentement, comme à regret, il ouvrit les anneaux qui retenaient la petite fille. Elle se replia précautionneusement, s'assit sur la poutre, posa les pieds par terre.

– Allez, enlève-moi ces haillons...

Le tee-shirt tomba tout seul, et elle n'eut qu'à repousser les jambes du jean pour les retirer.

Il regarda Claire qui avait terminé sa douche et finissait de se sécher les cheveux. Il inspira pour reprendre contrôle sur lui. Il se sentait le souffle court. Il dit, d'une voix un peu chevrotante :

– Maintenant, c'est vous qui allez me déshabiller.

Il observa les filles qui étaient l'une et l'autre entièrement nues. Elles se concertèrent du regard, hésitèrent ; ce fut Marion qui se décida. Elle lui fit face, défit le nœud de sa cravate, puis déboutonna sa chemise. En sentant ces petites mains descendre sur son ventre, il fut traversé d'un profond frisson. Claire, qui s'était postée derrière lui, fit ensuite glisser la chemise le long de ses bras ; il n'avait rien dessous et il fut torse nu, ses pectoraux velus s'affichant comme une insulte face aux corps graciles qui l'entouraient. Marion s'attaqua à sa ceinture, la défit, puis elle entreprit de lui déboutonner le pantalon de haut en bas. Tremblant d'émotion, il voyait sur lui ces petits poignets qui manipulaient sa braguette et il avait envie de les prendre pour les tordre, les casser, les arracher tant ils l'excitaient. Claire fit ensuite descendre son pantalon le long de ses jambes. Marion délaça ses chaussures et, tandis qu'il levait un pied après l'autre, elle les lui retira. Claire lui baisait ses chaussettes, les lui ôtait. De sentir ces petits elfes qui s'affairaient autour de lui, il était pris de désirs d'une violence extrême qu'il ne contenait qu'à grand-peine. Il ne lui restait plus que son caleçon, effrayant par la forme oblongue qui le déformait et les taches humides qui avaient transpercé à plusieurs endroits. Marion prit son courage à deux mains et, attrapant la ceinture élastique, elle la lui baissa sous les fesses. Comme un diable de sa boîte, son phallus violacé lui sauta au nez, et elle eut un sursaut en arrière. Claire acheva de le faire tomber sur ses chevilles, et il l'enjamba complaisamment, tel Caligula entouré de jeunes esclaves.

Il les attrapa toutes les deux et les serra dans ses bras, contre son grand corps nu, imposant et lourd, fusionnant avec les leurs, minces et légers, seulement séparés par son sceptre dressé.

– Mes petits amours, venez que je vous sente sur moi !

Tout en les plaquant contre son ventre, il parcourait de la main gauche les cheveux courts de Marion, il l'agrippait par la nuque, lui griffait le dos jusque dans les reins, il lui pelotait les fesses, et cela tout en enfonçant la droite dans les cheveux humides de Claire, en serrant entre ses doigts puissants ses épaules étroites, en explorant le sillon entre ses omoplates, en lui compulsant les fesses avec ardeur. Il se branlait entre elles n'importe comment, son sexe coulant leur barbouillait les flancs, il était à deux doigts d'exploser.

Il les écarta. La douleur du désir lui battait les tempes de plus en plus fort, mais il voulait tenir encore un peu, il fallait qu'il trouvât le moyen de se distraire de l'aboutissement. Balbutiant des mots incohérents, il les conduisit devant le grand lit au pied du mur opposé à la panoplie. C'était une large estrade de cinquante centimètres de haut sur laquelle était posé un épais matelas couvert d'un drap d'un rouge satiné, quelques oreillers assortis, et rien d'autre. Il fit s'allonger Claire sur le dos, au pied du lit, dans le sens de la largeur, puis il dit à Marion de se coucher sur elle, tête-bêche, en 69. Le visage de Marion se posa sur le sexe de Claire, tandis que celle-ci voyait les hanches de son amie venir la couvrir.

– Allez les petites gouines : c'est le moment de vous donner ! Je veux que vous vous fassiez jouir !

Elles ne se firent pas longtemps prier. Marion enfonça la langue entre les lèvres humides qui étaient devant elle, tandis que Claire se concentrait sur le petit bouton qu'elle s'employa fort bien à gonfler et faire sortir. Comme un fou, il allait de l'une à l'autre, surveillant le travail de chacune, ne pouvant s'empêcher de plonger les doigts dans les cheveux de Marion, ou de lui peloter assez nerveusement les fesses. Il vit Claire redresser les bras et enlacer les reins de son amie ; il vit Marion creuser le dos pour mieux se prêter à celle qui la fouillait ; il les vit frissonner ; il vit l'eau petit à petit leur venir et faire briller leurs lèvres, celles de leurs bouches comme celles de leurs petites vulves ; et il les entendit gémir, non plus de douleur, mais d'un plaisir partagé et manifestement très agréable.

Il ne voulut pas les laisser jouir, mais se les garder tout excitées. Il les sépara et les fit s'allonger sur le flanc, dans le sens de la longueur du lit cette fois, face à face enlacées. Aussitôt, stimulées par ce qu'elles venaient de se faire, leurs bouches échangèrent de petits baisers impatients. Il les encouragea.

– Mettez-y la langue. Et branlez-vous l'une l'autre...

Elles n'avaient jamais obéi si rapidement. Une de leurs mains alla chercher le sexe de l'autre, tandis que la seconde errait sur des bras, des dos, remontait dans les cheveux, redescendait sur de petites fesses tressaillantes. Il les arrangea en leur repliant la jambe du dessus et en les croisant de façon à voir aussi bien leurs anus que leurs vulves sur

lesquelles s'agitaient des doigts agiles. Il les lubrifia avec une pommade fournie par la maison, leur en introduisant de grosses quantités autant dans l'anus que dans le vagin.

Puis il se coucha sur elles deux. Conduisant son sexe avec la main, il s'enfonça tour à tour dans le vagin de Claire, dans celui de Marion, puis dans le cul de Marion, dans celui de Claire... Il ressortait et aussitôt rentrait dans une autre brèche, se perçait un nouveau passage, jouissant de ces chairs qui se refusaient à lui, qui tentaient de le repousser en vain. Il se mordait les lèvres pour tenir, tellement étaient intenses les sensations que lui donnaient ces petits corps exquis qui s'entortillaient sous lui. Leurs vagins étaient à peine moins serrés que leurs anus, certainement leurs conformations n'étaient-elles pas exactement les mêmes, probablement lui envoyaient-elles des impressions différentes, mais il était incapable de les reconnaître, tout était pareillement source d'une jouissance hallucinante.

Quand il se sentit sur le point de craquer, il se retira, les repoussa brutalement côte à côte sur le dos, et il s'agenouilla sur elles en les chevauchant. Il s'acheva en se branlant au-dessus de leurs visages – elles grimaçaient dans l'attente de la douche – et soudain il explosa, les arrosant sur la bouche et les yeux, sur le nez et les joues, l'une et l'autre également, tour à tour.

Il retomba sur le flanc, le souffle court. Quand il eut retrouvé l'usage de la parole, il leur dit encore :

– Débarbouillez-vous...

Et, dans une sorte de pesanteur délicieuse, il les vit lécher l'une l'autre sur leurs visages toute la semence qu'il leur avait donnée. Il murmura :

– Vous êtes des amours, vous êtes mes beautés...

La villa

Deux semaines plus tard, il était de retour. Il avait ces petites-là dans la peau, il ne pouvait plus s'en passer. Et cette fois il avait prévenu qu'il les emmenait pour le week-end. Quand il les vit arriver, il les trouva encore plus belles que dans son souvenir. Claire était habillée d'un pull à col roulé blanc écru et d'un jean bleu clair qui s'enfonçait dans de courtes bottes en cuir retourné, marron glacé. Marion portait une jupette où se croisaient des bandes bleu-vert et gris clair, selon le motif des tissus écossais, un petit pull en V bleu sombre qui la moulait

étroitement et dont on lui avait relevé les manches jusqu'aux coudes, et un chemisier blanc vif dont le revers pointu rayonnait depuis son cou ; mais son œil fut tout de suite attiré par les hautes chaussettes blanches, montant mollement sous le genou, et les souliers à bride, d'un noir brillant qui étaient inhabituels. Toutes deux paraissaient inquiètes de cette expédition, mais aussi assez excitées à la perspective de sortir de leur claque. Depuis leur enlèvement, elles n'avaient pas dû voir le jour souvent.

En traversant la cour pour rejoindre sa voiture, il marcha derrière elles : les jambes et le petit cul de Claire étaient délicieusement mis en valeur par le jean moulant, et la queue de cheval assez lâche qui ramenait ses cheveux noirs sur la nuque, lui prêtait un air à la fois plus enfantin et plus décidé. Quant à Marion, le contraste entre la matière ondulée et tendre de ses hautes chaussettes et la peau lisse et nue de ses cuisses, dont sa mini-jupe ne cachait pas grand-chose, lui donnaient une allure d'écolière japonaise. Il ouvrit la porte arrière.

– Allez, montez les gazelles ! Et n'oubliez pas d'attacher vos ceintures...

Quand il s'assit derrière le volant, il enclencha la sécurité enfants. Le serviteur qui les avait accompagnés commanda l'ouverture des vantaux du grand portail, et la grosse Mercedes noire aux vitres fumées s'engagea dans la circulation.

Il régla son rétroviseur pour pouvoir les observer. Elles regardaient au travers des fenêtres chacune de son côté, fascinées, et découvraient la vie de ce pays qu'elles ne connaissaient pas. Elles étaient mignonnes comme des cœurs. Il eut l'impression d'être un papa emmenant ses filles en week-end.

Il rejoignit l'autoroute où il resta sur la file de droite, à une vitesse de croisière qui ne lui demandait pas beaucoup d'attention.

– Marion ?...

La petite ne réagit pas, toute dans la découverte des alignements d'immeubles en béton dont le soleil couchant ne masquait pas l'aspect pitoyable, malgré les couleurs vives dont ils étaient enduits. Il répéta, plus fort :

– Marion ?

Cette fois elle tressaillit et elle croisa son regard dans le miroir.

– Relève un peu ta jupe.

Il la vit rougir. Elle ne s'y attendait pas ; elle avait oublié peut-être. Elle baissa les yeux et remonta le bord sur ses cuisses.

– Plus haut.

Il aperçut le petit triangle blanc de la culotte.

– Écarte un peu les jambes.

Elle obéit, lui présentant ses cuisses entrouvertes, encadrées sous les genoux par les chaussettes blanches plissées.

– C’est bien. Reste comme ça.

Il sentait qu’il commençait à bander et il fit attention à laisser une distance de sécurité entre lui et le camion qui le précédait. Puis il regarda de l’autre côté.

– Claire ?

Elle marqua un temps – toujours la forte tête –, mais elle aurait eu du mal à faire croire qu’elle n’avait pas entendu, et elle savait à quoi toute désobéissance l’exposait. Elle se décida à croiser son regard.

– Montre-moi ton nombril.

Elle hésita une seconde, puis elle souleva son pull sur le bas de son ventre.

– Tu as un très joli petit nombril. Il faudra que je le regarde de plus près, tout à l’heure... Remonte tes manches, comme Marion.

Cela, elle le fit plus volontiers. Les manches retroussées formèrent un joli plissement sur les coudes et dégagèrent toute la finesse des avant-bras.

– Ouvre ta braguette.

Malgré tout ce qu’elle avait déjà subi depuis son enlèvement, ce fut à son tour de rougir. Mais, après un temps, elle tira sa fermeture-éclair sans protester.

– Écarte un peu les jambes, toi aussi.

Un fin trait blanc apparut dans l’entrebâillement.

– Caresse-toi au travers de ta culotte. Toi aussi, Marion. Je veux que vous vous échauffiez pour tout à l’heure. Il faut que vous commenciez déjà à mouiller.

Il observa comment elles se touchaient, les légères différences de leur rythme, de l’angle par lequel elles s’attaquaient. Bientôt elles s’amollirent et se renversèrent dans les fauteuils en cuir noir, étirant leurs jambes écartées. En train de se fabriquer avec les manches remontées comme des femmes à l’ouvrage !

Au bout d’un moment, il demanda :

– Est-ce que vous mouillez ?

Elles ne répondirent pas, emportées par les sensations qui avaient commencé de les obnubiler.

– Je vous ai posé une question.

Claire lança d’un ton presque irrité :

– On sait pas...

– Eh bien, vous allez vérifier en mettant chacune votre main dans la culotte de l’autre, et vous me direz.

Les petites se translatèrent sur les fauteuils en tirant sur leurs ceintures pour se rapprocher, et elles se penchèrent l’une sur l’autre. Il ob-

serva les doigts fins se faufilant sous les élastiques et écartant les culottes de coton blanc. Il en avait une trique d'enfer.

– Alors ?

Claire parla la première :

– Un peu...

Marion enchaîna :

– Oui...

– « Un peu », c'est pas assez. Dans ce cas, caressez-vous l'une l'autre. Et sucez-vous la bouche.

Il regarda la route devant lui. Mais un instant plus tard, il ne put s'empêcher de retourner au rétroviseur. Le sang lui monta à la tête en voyant les petites garces abouchées l'une à l'autre, s'échangeant des langues, leur main respectivement dans la culotte de la copine. Le tableau était si saisissant qu'il ne sentit pas la voiture partir vers le bas-côté. Il la rattrapa juste à temps.

Une heure plus tard, il arrêta la Mercedes en face d'un haut portail aux vantaux de bois plein. Il l'actionna au moyen d'une télécommande, puis il monta une allée gravillonnée, avant de s'immobiliser devant une grosse villa cossue, sur un emplacement ombragé par trois grands oliviers. Personne ne vint à leur rencontre : afin d'être tranquille, il avait pris soin de donner congé à son personnel pour le week-end. Il prit dans la boîte à gants la paire de menottes qu'il avait préparée, de vraies menottes qui celles-ci nécessitaient pour les rouvrir la clé qui était attachée à son trousseau, il se tourna vers les sièges arrière, et attacha les filles l'une à l'autre par le poignet. Il était peu probable qu'elles tentassent de s'enfuir, les représailles auraient été épouvantables, mais il ne fallait prendre aucun risque. Il déverrouilla la sécurité enfants.

Elles descendirent de voiture et examinèrent craintivement la grosse bâtisse peinte en ocre. Il attrapa Marion par la nuque, et il les entraîna rapidement : dehors, quelqu'un pouvait toujours passer la tête par-dessus un mur. Ils montèrent quelques marches et il ouvrit avec sa clé la grande porte en fer forgé. Quand ils furent entrés, il referma à double tour, puis il les emmena à l'étage.

La chambre devant laquelle il s'arrêta était protégée par un digicode. Il tapota dessus en masquant sa main, et il poussa les fillettes à l'intérieur. C'était le plus efficace qu'il eût trouvé, une fois la porte claquée, plus besoin de clé qu'on pouvait toujours se faire subtiliser, il fallait juste faire attention aux regards indiscrets au moment de composer le code.

Il sortit son trousseau de clés et les libéra tandis qu'elles examinaient, admiratives, la grande pièce tendue de tissus berbères, organisée autour d'un lit double recouvert de satin blanc, environnée de

roses rouge sombre et de bottes de feuilles de menthe alternativement fichées dans de longs vases au col étroit.

Puis il se déshabilla devant elles. Évidemment, elles détournèrent les yeux. Ce qu'il avait vu pendant le trajet l'avait extraordinairement chauffé ; il les avait pour les deux jours, il pouvait bien se faire dès maintenant un premier tour gratuit.

– Regardez-moi. C'est tout de même pour vous que je me prépare.

Il baissa son pantalon et son caleçon devant leur nez. Quand il fut entièrement nu, il s'assit sur le bout du lit et, les attrapant par le poignet, il les amena à lui. Il les examina de la tête aux pieds. Il n'arrivait pas à déterminer celle qui lui plaisait le plus : Marion en petite jupe et bas blancs était évidemment très excitante, mais Claire était très jolie dans la simplicité de sa tenue de bonne famille qui provoquait en lui un violent désir – et même un désir de violence.

– Alors ? Qui est la plus trempée ?

Sans attendre de réponse, il glissa la main sous la jupe de Marion, s'introduisit sous la petite culotte, et lui mit deux doigts : elle était passablement humide. Il s'enfonça dans la braguette de Claire qui était restée ouverte, abaissa le shorty qu'elle portait dessous, et lui tripota la vulve : elle était un peu plus mielleuse. Il pelota encore un instant leurs petits sexes fragiles, assez brutalement, pour profiter de leurs grimaces effarouchées. Puis il annonça d'une voix voilée par la convoitise qu'il avait d'elles :

– Je crois que c'est Claire qui a gagné !

Il se releva, l'empoigna à bras-le-corps, et l'allongea sur le dos, en travers du lit. Il s'agenouilla à califourchon sur elle, observant avec une intense satisfaction l'anxiété qui pâlisait son visage. Il la saisit par les hanches et la souleva, aussi facilement qu'un fétu, à la rencontre de son membre qu'il dirigea dans l'ouverture de la petite braguette.

– Même pas besoin de te défaire !... J'adore vous prendre tout habillées !

Son gland gonflé et brillant écarta les lèvres, se plaça au bord de l'étroit vagin. Puis, se laissant tomber sur elle, il l'enfonça d'un coup. La petite hurla. Il l'attrapa par les poignets et la plaqua sur le matelas. Elle gigota comme un paquet de nouilles, secouant sa queue de cheval en tous sens, tandis qu'il la parcourait accroupi sur elle. Elle était délicieuse, chaude, serrée, fréillante sous la douleur.

– Hum... T'es aussi bonne que l'autre fois, ma chérie ! T'as rien perdu, dis-donc !

Il allait et venait lentement en elle pour bien en profiter. Il l'embrassa sur la bouche, lui entra la langue dans la gorge, lui serra les poignets en y enfonçant les ongles pour qu'elle se trémoussât encore davantage. Il sentait la laine du petit pull sur lequel frottaient les poils

de son torse, la toile du jean qui le caressait entre les cuisses, les bords de la fermeture-éclair qui frôlaient la hampe de son pénis, et même l'élastique du shorty qui remontait et le titillait sous les testicules. C'était très excitant de la faire se dévêtir et de la posséder nue comme un ver, mais c'était aussi bouleversant de la prendre toute habillée, telle qu'elle était, comme une enfant qu'il aurait croisée sur le trottoir, au sortir de l'école...

Il se redressa et regarda le petit visage crispé qu'il dominait.

– Marion ?

Il n'eut pas de réponse.

– Marion, ne crois pas que tu es en vacances ! Pendant que je m'occupe de ta copine, tu vas me lécher le cul. T'as vu comment je suis ? Il est tout ouvert pour ton service. Viens, mets-toi en place. Et enfonce-moi ta langue aussi loin que tu peux. Dépêche-toi.

Il continuait de parcourir le vagin étroit avec délices tout en souriant à Claire qui grimaçait de douleur. Enfin, de petites mains vinrent se poser sur ses fesses.

– Vas-y. Et je te préviens : ne me rate pas, ou je te fouette au sang !

En sentant la bouche de la petite sur sa rosette, il ressentit la satisfaction d'être obéi, de la contrôler à la voix. Il tressaillit lorsque la langue mouillée se posa au fond de son cratère, et il dut s'interrompre un instant pour ne pas se perdre tout de suite.

Quand il se fut ressaisi, il reprit son mouvement régulier de perforation entre les hanches effilées et tendues qu'il sentait sous lui au travers du jean, tandis que la petite langue se trémoussait comme elle pouvait sur le bord de son anus. Tout était en place. Il enferma de nouveau la bouche de la petite Eurasienne dans la sienne, et il accéléra le rythme avec lequel il la défonçait. Soudain, il parvint au sommet, et il se lâcha. Cette fois il ne ressortit pas pour lui arroser le nombril, il l'éclaboussa à l'intérieur, noyant le petit vagin d'une semaine de sperme retenu.

Il roula sur le flanc, le souffle court. Claire se tourna de son côté en se recroquevillant comme une crevette. Marion se laissa tomber sur un pouf en s'essuyant la langue du revers du bras.

Quand il fut revenu de ces préliminaires, il les envoya derrière le paravent se laver les mains et la bouche, et pendant ce temps il enfila une gandoura blanche brodée de fils de soie blanche. Il ouvrit un placard ouvragé qui dissimulait un réfrigérateur, et il en sortit quelques plats de viandes froides et de crudités. Comme le soir tombait, il alluma tout autour de la pièce une multitude de petites bougies qui donnèrent une lumière chaleureuse. Ils s'installèrent sur des poufs tous les trois autour d'une table basse pour dîner.

Le repas fut agréable et presque gai. Il les fit parler sur leur vie en France, leurs familles, mais aussi sur les clients qu'elles avaient déjà eus, ce qu'elles en subissaient, leurs égarements, leurs dépravations les plus vicieuses. En particulier, il voulut savoir quel était celui dont la fortune avait permis de les déflorer. Elles se défoulèrent en dépeignant le luxe de lenteur, de préparatifs, et de sadisme dont cet homme avait usé avant d'enfoncer son membre au fond de leur derrière, jouissant en chacune d'elles, se reposant entre deux passes par des agapes et des beuveries. Puis, après une journée d'orgies en tous genres, de débordements obscènes, il avait procédé à la destruction de leurs hymens, ce qu'il avait gardé pour la fin, les obligeant ensuite mutuellement à sucer sur son organe le sang de l'autre.

Quand ils eurent fini, il les chargea de débarrasser et de remettre les plats au frais. Il les regardait faire et les écoutait bavarder et jacasser entre elles comme deux canaris. Elles étaient tellement jolies. Comme elles revenaient vers le centre de la chambre, il se leva et les arrêta. Il les saisit par la base du cou. Elles durent deviner le changement de son humeur, car elles s'immobilisèrent et aussitôt se turent. Il ferma les yeux. À gauche, il avait un col roulé, chaud et souple, moelleux, alors qu'à droite c'étaient les angles nets et frais d'un chemisier bien repassé. Il palpa Claire doucement sous son pouce pour sentir le cou fragile au travers, puis il y enfonça les doigts comme s'il allait l'étrangler. Tout en maintenant la pression juste au point de garder vive l'angoisse de manquer d'air, il tâta le cou nu de Marion. Il froissa le col en crispant sa main, retournant le pull d'un côté, écartant le chemisier de l'autre, et il pénétra ces petites intimités tièdes et palpitantes qu'il fouilla longuement, s'enfonçant dans la poitrine, remontant sur le rond de l'épaule. Il rouvrit les yeux. Il embrassa Marion sur la bouche, puis Claire, desserrant son emprise, et encore que la douceur fût semblable, il sentait des différences, les lèvres n'avaient pas la même forme, elles ne réagissaient pas de la même façon quand il les attrapait entre les siennes. Tandis qu'il passait ainsi de l'une à l'autre, leur donnant parfois un peu de sa langue, sans insister, ses doigts remontèrent sur la nuque de Marion, rebroussant les jolies mèches blondes, s'enfoncèrent dans celle de Claire, pénétrant dans les cheveux noirs retenus par l'élastique, et il saisit leurs crânes à pleines mains. Un long frisson parcourut sa colonne vertébrale.

Il s'écarta et regarda leurs yeux troublés.

– Embrassez-vous.

Elles se tournèrent l'une vers l'autre, et leurs bouches, humides de la salive dont il les avait barbouillées, se joignirent tendrement.

– Enlacez-vous.

Leurs bras remontèrent, se croisèrent, se refermèrent sur leurs reins, sur leur dos. Sans rien demander, leurs lèvres s'étaient entrou-

vertes pour s'enchevêtrer, leurs langues tentaient de timides sorties pour se rencontrer.

– C'est bien. Continuez.

Il leur caressait la tête, comme on fait aux enfants sages, il tournait autour d'elles. Sous sa gandoura, il bandait à neuf, son vit était dressé comme pour le salut hitlérien. Il se colla contre le dos de Claire, s'appuyant contre les bras de Marion qui l'enlaçaient, et il lui fit sentir son membre sur les reins. Il lui caressa les épaules par-dessus le pull, il l'embrassa dans le cou, repoussant le col roulé de son nez, sans qu'elle interrompît le baiser auquel elle se donnait complètement. Il se branla doucement contre son dos, il caressa ses bras qui entouraient les hanches de Marion, descendant sur le renflement des manches remontées, s'emparant de la chair délicate des avant-bras au travers de laquelle il reconnaissait les os fragiles. Puis il lui prit les fesses dans son jean. Il les palpa profondément, les écartant, y enfonçant les doigts jusqu'à la faire tressaillir. Il suivit les hanches, se faufila entre les corps des petites, vint sur le pubis de Claire qu'il pressa nerveusement. Il sentait son excitation grimper, maintenant il mouillait sa gandoura. Il monta sur la poitrine plate, l'étreignit passionnément, la pinça pour trouver les jolies tétines et les faire saillir. Il les écrasa au travers de la laine jusqu'à l'obliger à interrompre son baiser pour un gémissement plaintif. Il s'écarta à regret, laissant sa main glisser sur les reins, les fesses, de la petite fille.

– Reprends, ma belle, n'abandonne pas ton amoureuse pour si peu.

Il vint à la droite de Marion et l'examina une fois de plus. Cette jupe courte était incroyablement excitante, elle lui allait à ravir – c'était d'ailleurs ce qu'il se proposait de faire plus tard... Il lui posa la main sur la cuisse, au-dessus du jarret. Elle tressaillit ; elle l'avait presque oublié, sans doute. Il remonta lentement, observant comment se tordait le tissu à carreaux bleus et gris, attentif à la douceur de cette peau d'enfant. Elle était chaude, fine, tellement délicate. Il frôla la petite culotte blanche, insérant seulement le bout des doigts sous l'élastique qui suivait la limite des fesses, malgré son envie de la lui arracher tout de suite.

Il passa de l'autre côté, à sa gauche. Elle était tout aussi jolie par ici... Il lui posa la main sur la hanche et, soulevant à peine le fin pull bleu sombre, il se glissa le long de la ceinture de la jupe. Il attrapa le chemisier, et le tira suffisamment pour découvrir une étroite bande de peau nue. Claire, qui l'avait senti, avait remonté ses mains et tenait maintenant son amie par le haut du dos. Il glissa les doigts tout le long de la taille, allant et venant au travers de ses reins. La peau était tiède, à peine duveteuse, frémissante sous la perversité de sa caresse lente.

Il s'agenouilla derrière elle. Il la reprit à deux mains par les cuisses, puis il se promena sur les mollets enveloppés de blanc. Il la caressa longuement, montant et redescendant sur les fines ondulations des hautes chaussettes. Puis il défit le bouton qui retenait la bride de la chaussure droite, lui souleva le pied, et la lui ôta. Lui pliant la jambe en arrière, il frotta avec le dessous du petit pied, au travers de la gandoura, son membre qui maintenant lui collait au ventre. Il marmonna :

– Tu sens, ma chérie, comme j'ai envie de toi ?

Il utilisait la tendre plante du pied gainé de blanc pour se masser depuis les bourses jusqu'au bout du gland. Il se pencha, embrassa le petit pied délicieux, tiède, à peine moite d'être resté dans la chaussure. Il mordilla les orteils, il suçait le talon, il enfonça les dents dans le creux de la voûte plantaire, tout en continuant de caresser et de palper le mollet velouteux.

La brûlure du désir devenait intolérable. Il se releva brusquement et alla ouvrir le coffre qui se trouvait le long du mur, en face du lit. Il y choisit une cravache en cuir tressé qu'il appréciait particulièrement car elle était bien raide tout en restant souple. Il revint se placer derrière Marion. Il recula le bras et la cingla en travers des cuisses, juste sous le bord de la jupe. La petite blonde sauta en l'air en poussant un cri, et les deux fillettes s'écartèrent l'une de l'autre, soudain affolées. Il les regarda avec férocité en se demandant comment il allait les dévorer. Les yeux de Marion brillaient de larmes, et ceux de Claire s'étaient obscurcis de peur.

– J'en peux plus de vous !

Il posa la main gauche sur la poitrine de Marion et, l'empoignant par le devant de ses vêtements, il l'attira d'un coup à lui. Il embrassa brutalement les petites lèvres encore pleines de la salive de leur baiser. Puis il s'écarta et la cingla de nouveau sur les cuisses, cette fois par-devant. Elle hurla.

– Il faut que je jouisse de vous !

Il se tourna vers Claire.

– Baisse ton pantalon.

L'ordre avait été si brusque que la petite eut malgré elle un sursaut en remontant les bras comme pour se défendre d'une gifle.

– Baisse ton pantalon, vite ! Tu crois pas que je vais te fouetter au travers de ton jean, tout de même ?

Elle était blême, mais tellement saisie qu'elle ne bougea pas.

– Si tu ne m'obéis pas tout de suite, tu sais quel est le tarif : tu seras battue jusqu'au sang !

Elle balbutia quelque chose d'incompréhensible, et aussitôt elle glissa les mains sous le bas de son pull pour défaire son pantalon. Elle le descendit en travers des cuisses.

– Tourne-toi. Agenouille-toi devant le lit.

Il s'approcha de la petite qui s'était mise à genoux en tremblant.

– Baisse ta culotte.

Elle glissa les doigts sous son pull pour attraper l'élastique plat et le faire coulisser sur les fesses. Elle la laissa en haut des cuisses.

– Descends-la tout à fait.

Quand le petit shorty blanc eut rejoint le jean entortillé sur les genoux, il lui appuya doucement sur la nuque.

– Allonge-toi.

Elle se plia sur le lit et sa queue de cheval glissa par-dessus son épaule. La courbe de ses fesses s'accentua, prolongée par la ligne hallucinante des jambes, droites et fines. Il se passa la langue sur les lèvres. Elle était magnifique. Il leva le bras et la frappa d'abord en haut des cuisses, sous le derrière. Elle hurla.

– Non ! Je vous en prie... arrêtez !...

Il frissonna. Il n'y avait rien de plus délicieux que de fouetter une petite qui vous suppliait. Il la frappa sur les fesses, plus fort. Elle sursauta sur le lit. La peau se marquait de belles lignes colorées. Il la frappa encore, en travers des cuisses. Elle se mit à pleurer.

Il se tourna vers Marion qui regardait ce spectacle, affolée.

– Remonte ton tricot ! Et ta chemise ! Sous les bras...

Elle obéit aussitôt, tirant son petit pull vers le haut, achevant de sortir le chemisier de la jupe, les tenant à deux mains sous les aisselles. Il la cravacha sur le plexus. Elle en eut le souffle coupé et se plia en deux en ahanant. Il l'attrapa par les courtes mèches de ses cheveux, la força à se redresser, l'embrassa sur la bouche en lui mordant les lèvres.

Il la lâcha pour revenir à Claire.

– J'avais dit que je te verrais le nombril, à toi aussi. Tourne-toi. Vite !

La petite se redressa péniblement et se retourna vers lui. Il la gifla.

– Comment tu veux que je le regarde si tu gardes ton tricot ?!

Le nez baissé, elle souleva son pull au-dessus de son ventre. Il la fouetta en plein dessus. Il n'avait raté le nombril que d'un centimètre. Elle hurla en se pliant en deux.

Il jeta la cravache sur le coffre.

– Rhabillez-vous. Je veux que vous ayez une tenue correcte !

Tout en les regardant se redresser et rajuster leurs vêtements, il retira sa gandoura. Entièrement nu, il s'installa dans un fauteuil confortable, dont le dossier et les accotoirs étaient réglables, et qu'il inclina légèrement, baissant les repose-bras. Quand elles furent prêtes, il plaça Claire à sa droite et Marion à gauche. Elles étaient pâles et leurs yeux brillaient encore.

– Voilà, comme ça vous allez être bien concentrées, mes chéries. C'est que vous n'êtes pas au Club Med', ici.

Il se tourna vers Claire. Elle avait gardé ses manches remontées sur les avant-bras et il observa les minuscules poils bruns, presque invisibles, qui longeaient la peau tendre. Elle avait quelque chose d'exquis. Il l'attrapa par la nuque et la courba sur lui.

– Lèche-moi. Pas me sucer, juste me lécher.

La petite docilement fit tourner sa langue sur le gland tendu vers elle, complètement décalotté, dont le méat dégorgeait d'un liquide cristallin et filant qui lui restait accroché aux lèvres.

– Lèche-toi pour te débarbouiller.

Sans broncher, elle se passa la langue sur le tour de la bouche. Sous la pression qu'il exerça sur sa nuque, elle retourna à sa tâche. Il retira l'élastique qui lui retenait les cheveux et la jeta par terre. Il enfonça les doigts dans la masse soyeuse des longues mèches noires, et il lui massa intensément l'occiput. La sensation de la petite langue passant et repassant sur son gland tendu à son maximum, associée au toucher de la forme, ronde et dure, de son crâne sous ses doigts, était fantastique.

Il examina Marion.

– Ça te va bien, cette tenue de collégienne... Tu ressembles à une putain japonaise.

Il avança la main gauche sous le bord de la jupe et la souleva. Il empauma le petit triangle blanc et le palpa tout en la regardant droit dans les yeux. Elle se détourna et une légère teinte rosée lui monta aux joues. Son pénis était souple, tiède, et il réagissait bien à ses investigations. Il enfila les doigts sous l'élastique de l'aine et retrouva l'entrée du vagin. Il crocha dans le petit sexe. Elle fut traversée par une convulsion nerveuse.

Il revint à Claire qu'il n'avait pas lâchée et qu'il redressa pour l'amener à lui. Il lui embrassa les lèvres, gluantes de ses propres émissions, lui suça la langue. Puis il la remit en place, empalée sur son sexe. Il lui caressa les épaules, le dos, comme on flatte un animal domestique qui remplit bien son office. Il lui palpa les fesses, mais malgré le jean elle tressaillit, elles devaient être sensibles encore. Il lui passa la main sous le ventre par-devant et vint entre ses jambes lui pincer le pubis. Elle ne put retenir un sursaut qui l'interrompit un instant.

Il regarda Marion et lui caressa la joue. Il lui palpa le cou, descendit sur le bord du chemisier. Attrapant le col du petit pull bleu sombre, il le tira latéralement jusqu'à lui dégager l'épaule qu'il lui tâta un moment. Puis il vint de l'autre côté, tira sur le pull de la même façon, mais l'encolure trop étroite résista, il força, et le fin tricot émit un cra-

quement. Il continua cependant de le faire descendre. La petite l'avait maintenant en travers des bras et il la ligotait au-dessus des coudes.

– Déboutonne-toi, ma chérie.

Marion put replier les bras et défit le premier bouton nacré, sous son col, puis ceux qui suivaient. Quand une brèche lui descendit jusqu'au nombril, il vint y glisser le bout des doigts. Elle n'avait rien dessous, il fut sur la peau tendre et soyeuse. Il la caressa un moment, se promenant d'un flanc à l'autre sous le voile blanc que sa grosse main soulevait. Il lui prit le bout d'un sein, le serra en le tirant vers le haut, le tourna. Il lui fit suffisamment mal pour qu'elle ne pût se retenir de ramener les mains sur la sienne pour l'écarter.

– Tss-tss...

Elle comprit, et s'astreignit à baisser les bras. Il lui tortura un moment l'autre sein, s'amusant de ses gémissements, de ses mains qu'elle remontait et écartait aussitôt, prise entre le réflexe et la crainte de lui déplaire.

Il l'attrapa par la nuque et l'amena sur lui. Elle crut qu'il allait lui prendre la bouche, mais il l'embrassa sur la tempe, repoussant les tendres mèches blondes qui l'enjolivaient. Puis il vint sur son oreille, et de la pointe de la langue il parcourut à l'intérieur tout le tour de l'hélix, avant de descendre s'enfoncer dans le petit creux de sa conque. Elle se trémoussa sous les désagréables chatouilles que lui procurait cet organe mouillé et frétilant.

Il redressa Claire et il courba Marion pour qu'elle prît sa place.

– Toi, tu vas bien me la prendre, et jusqu'au bout.

Il lui appuya sur la tête pour lui enfiler son membre, à sentir son gland lui heurter le fond de la gorge. Il s'arrêta quand il reconnut le premier hoquet – il n'avait pas envie de la faire vomir à ce moment –, mais elle en avait tout de même avalé les deux tiers.

– C'est bien. Fais du bon travail, maintenant. On t'a appris non ?

Ils lui avaient appris, il n'y avait qu'à voir comment elle collait ses joues sur lui en vidant l'air de sa bouche, comment elle gérait son encombrant gland au fond de sa gorge étroite, tellement bien que lui-même dut inspirer profondément pour conserver son contrôle. Mille aiguilles partaient de son vit pour voyager dans son corps. Faisant un effort pour garder les yeux ouverts, il lui caressa le dos où le pull était resté au milieu, les fesses, remonta la jupe, tourna un moment sur la petite culotte en la chiffonnant, puis il s'enfonça dessous. Il passa l'index dans la raie, tâta, trouva. Il la pénétra lentement, la bouche béante, pris entre les sensations de son doigt qui refoulait les chairs serrées, mais surtout de son membre tressaillant sous la langue qui l'enveloppait.

Il se tourna vers Claire. Il essaya de lui sourire, mais son regard était troublé.

– Ton amie fait des étincelles...

Il titilla la petite noirette avec des pichenettes sur la braguette, sous le bas du pull, comme on donne des chiquenaudes sur le nez d'un garçonnet. D'une voix un peu égarée, il lui commanda :

– Toi... tu vas enlever ton tricot...

Elle n'atermoya pas. Elle attrapa le pull par le col, le tira par la tête, et le laissa tomber à ses pieds – ces vêtements ne leur appartenaient pas, elle n'en faisait aucun cas – et elle fut torse nu. Il lui caressa le ventre, suivant la belle balafre qui le traversait juste sous le nombril. Il remonta sur la poitrine, lui pinça les bouts de sein sans s'y attarder, lui passa les doigts sur les lèvres en les écrasant suffisamment pour lui déformer la bouche. Il rit.

– Tu en fais des grimaces !

Sa main retomba, s'arrêta sur la ceinture du jean. Il tritura un instant le bouton nickelé.

– Enlève.

Sa voix était devenue sourde car en même temps il devait résister aux entreprises de Marion qui étaient très efficaces. Tremblant comme sous le coup d'une menace, elle se dépêcha de se déboutonner. Elle tira la fermeture-éclair, écarta le jean, le baissa sur ses genoux. Il lui caressa le devant des cuisses ; on aurait dit des petits pains. Il lui passa doucement la main sur le bas-ventre, survolant le shorty plat et impeccablement blanc. Puis, comme il avait fait avec Marion, il la regarda dans les yeux, et il enfonça le bout des doigts sous la bande élastique de la ceinture qui se souleva légèrement. Claire se détourna.

– Regarde-moi, ma chérie.

Péniblement, elle ramena les yeux sur lui. Il reprit sa progression, et la petite culotte se déforma davantage. Par la position, il lui caressait le bas-ventre du dos de la main, mais ensuite il tourna le poignet, achevant de dégager le shorty des hanches, et il lui passa le majeur entre les lèvres. Elle frissonna, et il adora la sentir réactive. Il présenta son doigt, et il entra posément, au même rythme qu'il s'était tout à l'heure enfoncé dans l'anus de Marion. Elle referma les yeux, et il s'arrêta aussitôt.

– Regarde-moi, je t'ai dit. Ou tu seras fouettée de nouveau.

Elle revint à lui instantanément. *Fouetter* était un mot magique. Il progressa jusqu'à ce que son poing butât contre le pubis... Il reprit Marion par la nuque et lui fit comprendre de calmer le jeu car il se sentait au bord de la rupture... Il ressortit de Claire, rassembla le majeur et l'annulaire, et retourna d'où il venait. Ce fut à peine plus difficile, la petite depuis son arrivée avait été faite par des dizaines de bites bien plus grosses que cela. Mais la surenchère ne lui était pas indispensable, il appréciait déjà de sentir ses doigts pris par l'anneau de

chair qui se refermait sur lui, de palper à l'intérieur les muqueuses frémissantes dans lesquelles il tournicotait.

Il dut se faire une raison, il n'allait pas pouvoir tenir éternellement comme cela. Il retira ses doigts, mais en les courbant. Ses ongles parcoururent la paroi du petit vagin. Elle poussa un haut cri, se cramponnant au poignet qui la torturait. Mais il lui résista sans mal et termina sa course.

Il attrapa Marion par le bras et l'écarta en la redressant brusquement. Il se leva d'un coup. La petite blonde resta interdite, redoutant la suite.

La brune se tortillait encore, les mains plaquées sur son pubis comme pour soulager la brûlure de son ventre, la culotte sous les fesses, le pantalon sur les genoux. Il la gifla. Simplement pour le plaisir. Il adorait gifler les petites.

– Arrête de pleurnicher. Et débarrasse-toi de tes fringues. Allez, vite !

En reniflant, Claire acheva de descendre son shorty puis, à cloche-pied, elle retira ses bottillons.

– Et toi aussi !

Il attrapa Marion par les cheveux et lui renversa la tête pour l'embrasser à pleine bouche. Puis il lui dégagea les bras du pull à demi déchiré qui lui était resté sur les coudes, et il l'abaissa brusquement sous la jupe d'où il lui glissa sur les chevilles. Il la tourna, saisit par derrière le col du chemisier déjà déboutonné et le lui arracha d'un coup.

– À poil, ma petite pute !

Il la fit virevolter pour la ramener face à lui, attrapa à deux mains la ceinture de la jupe et, au lieu de la défaire, il tira brutalement dessus, faisant sauter le bouton, fendant la fermeture-éclair en deux. Le tissu tomba comme une plume le long des jambes minces. Puis il empoigna la ceinture de la petite culotte par-devant et par derrière, et il la remonta au maximum, à tel point qu'il souleva Marion à demi du sol. Elle se rattrapa en s'appuyant sur son torse, tandis qu'il continuait de tirer comme une brute. Le tissu s'enfonça douloureusement dans son entrejambe, elle cria, enfin l'étroite bande de coton céda. Elle retomba sur ses pieds, et il lui fit remonter le cercle du slip déchiré sur la poitrine, puis, la forçant à relever les bras, le lui retira par la tête et jeta au loin ce qui en restait. Il la regarda se toucher la vulve, brûlée par la friction du tissu.

– Enlève tes grolles !

Marion s'assit sur un pouf pour défaire la bride de ses chaussures et les ôter.

Claire s'était assise pareillement, elle avait baissé son pantalon et, assurée de ce qu'on attendait d'elle, elle s'apprêtait à retirer ses chaussettes blanches.

– Garde tes socquettes, ma beauté. Tu seras craquante comme ça, à poil !

Il l'attrapa par le bras, la fit lever d'une secousse, et de la même façon il empoigna Marion qui avait compris qu'elle devait aussi conserver ses hautes chaussettes. Il les attira à lui en grondant :

– Venez avec moi, mes petites gouines !

Il s'empara d'elles en leur passant des mains partout sur leurs corps, en les faisant tourner dans tous les sens. Il frotta leurs poitrines plates, il griffa leurs fesses, il leur enfonça des doigts dans le ventre, il fourragea dans leurs cheveux, il les embrassa à pleine bouche, il ne savait plus comment les posséder. Il attrapa les bras de Marion et les lui tordit fébrilement dans le dos jusqu'à la faire crier. Il renversa Claire dos sur le lit, lui écarta les cuisses, lui mordit l'entrejambe, et elle hurla. Il était fou de ces petites. Il aurait voulu les manger.

Il s'arracha, haletant. Il était à bout. Il lui fallait reprendre son calme. Il alla dans le meuble qui contenait les alcools et but à la bouteille une rasade de Chivas 12 ans d'âge en pensant que cela l'assommerait un peu. Malheureusement, en refermant le placard, il les vit à nouveau à l'autre bout de la pièce. Elles étaient restées debout, côte à côte, ne sachant s'il les autorisait à se rhabiller, craintives comme deux biches à l'orée du bois, regardant son corps nu comme celui d'un ours, et il eut la rétine brûlée par la vision de leurs silhouettes colorées, aux pieds chaussés de blanc.

Il revint lentement sans les lâcher des yeux. Le whisky produisait tout de même un peu de son effet anesthésiant. Il prit Marion par le bras.

– C'est ton tour, maintenant, mon amour...

Elle devait sentir sa nervosité dans les tressaillements de ses doigts serrés sur son biceps enfantin. Il la conduisit devant une petite table basse, qu'il balaya d'un revers du bras pour la débarrasser des quelques bibelots qui l'encombraient.

– Couche-toi sur le dos. Je veux te voir quand je vais te prendre.

Elle obéit sans un mot. La table ne faisait que 75 cm de long et était juste assez grande pour qu'elle pût y tenir de la tête aux fesses, mais elle dut plier les jambes et poser les pieds par terre.

– Écarte un peu.

Il tapota du bout du pied l'intérieur de sa cheville, d'un côté puis de l'autre, jusqu'à ce qu'elle ouvrît suffisamment les cuisses.

– Et allonge les bras derrière toi, au-dessus de la tête.

Il alla au coffre, et il en revint avec un tissu de la taille d'une écharpe, d'un rouge satiné, un pot de terre fermé, et un petit brasero avec ses accessoires qu'il déposa à côté des pieds de Marion. Quand il vit sa poupée blonde déployée, le plexus creusé, les côtes saillantes sous la peau tendue, le sexe entrouvert, les chaussettes plissées sur les mollets il fut de nouveau submergé par son désir d'elle. Il fit deux tours avec le tissu autour des poignets et serra le nœud fermement, comme pour un paquet-cadeau.

Au milieu du brasero qui avait la taille d'un grand cendrier, il alluma une bougie de chauffe-plats. Sur une fine grille qui se trouvait un centimètre au-dessus de la flamme, il disposa en étoile des tiges métalliques avec un manche en bois. Pendant qu'elles chauffaient, il retira le couvercle du pot, et un parfum d'aloès monta dans la pièce.

Il s'agenouilla au bout de la petite table, entre les jambes de Marion. Sans avoir réellement débandé, le temps de ces préparatifs il se trouvait tout de même un peu moins tendu. Il appela Claire.

– Viens. Tu vas mettre les mains là-dedans et en enduire ma verge. Tu peux me branler, mais doucement, je suis près de la fin.

Claire plongea les doigts dans le pot et les ressortit couleur de miel. Il avait beau y être préparé, quand il sentit les petites mains huileuses lui envelopper les bourses, un éclair le traversa. Il eut beaucoup de mal à se contenir, il en eut la vue troublée. Il regarda les doigts refermés lui remonter jusqu'au gland, l'enduisant de la racine au sommet. Son vit tressaillait sous la délicieuse sensation de ces jeunes mains glissant sur lui. En quelques allers et retours, il avait repris la dureté du bronze.

Il vint de la pointe du gland caresser les petites lèvres de Marion, entrouverte comme une déchirure, puis il continua et trouva plus bas le minuscule accroc froncé. Il monta et descendit plusieurs fois dans l'entrecuisse, le badigeonnant d'huile. La petite tressaillait dans l'attente de ce qui allait lui arriver, ne sachant par où il se préparait à la prendre.

– Claire, va tenir les mains de Marion...

Il lui passa les bras sous les jarrets et lui remonta les jambes couvertes des chaussettes blanches pour lui poser les pieds sur ses épaules. Claire ayant saisi les poignets de Marion, il pointa le centre de l'orifice le plus étroit, et il poussa. Elle gémit tandis que les chairs résistaient d'abord, mais il se le prit dans la main pour qu'il ne déviât pas, et il accentua la pression. Soudain le sphincter céda, et aidé par l'huile son membre s'enfonça lentement dans le petit corps. Marion cria. Malgré ce qu'elle avait déjà subi, elle ne s'y faisait toujours pas.

– Là, là... Nous y sommes... Tu sens comme c'est bon ? Moi en tout cas, je te trouve délicieuse, ma jolie chatte. J'adore comme tu me serres la queue.

Il attrapa une tige sur le brasero. La partie métallique était terminée par une surface plate et ronde, de la taille d'une pièce de 1 centime. Il se courba sur le jeune corps qu'il possédait, se passa la langue sur les lèvres, hésitant un instant pour savoir par où il allait commencer, avant que l'aisselle ouverte ne l'attirât. Il appliqua sous son bras droit l'extrémité brûlante. Marion bondit en poussant un cri, mais elle fut retenue par Claire. Il avait senti le petit muscle se resserrer délicieusement à la base de son vit. Il fit une seconde application, un peu plus bas sur le flanc. Marion hurla de nouveau. Elle s'affolait.

– Arrêtez ! arrêtez !...

Il lui caressa le front, repoussant les mèches blondes en arrière.

– T'inquiète pas. Ce ne sont que des brûlures au premier ou au second degré. Tu auras peut-être quelques traces, mais rien de plus qu'un bon coup de fouet. Dans quelques jours, ça ne paraîtra plus.

Il remit la baguette sur le brasero et en choisit une autre. Il l'appliqua sur le ventre, au-dessus du nombril. Chaque fois la petite fille choquée lui envoyait des décharges dans le membre qui le faisait vibrer de la tête aux pieds. Il se courba sur elle, lui prit la bouche, lui suça les lèvres. Il appliqua le fer brûlant dans le cou, sous l'oreille droite. Elle se trémoussa contre lui comme sous un choc électrique.

Il se redressa. Claire continuait de remplir sa mission en retenant Marion des deux mains, mais elle le regardait avec des yeux horrifiés.

– Embrasse-moi.

La petite brune s'avança sur ses genoux et présenta sa bouche. Il la prit. En même temps, il lui tordit les bouts de seins, suffisamment pour la faire gigoter un peu.

Il reprit une baguette et l'appliqua sous le téton gauche de Marion. Elle hurla en se démenant frénétiquement, et les secousses étaient si fortes qu'il crut qu'il allait se perdre. Il la suça là où il venait de la marquer d'un petit rond rose.

Il se redressa, haletant.

– Claire, viens derrière moi.

Pendant le temps qu'elle mit à se relever et faire le tour de la table, il recula doucement les reins et se renfonça encore plus lentement dans l'étroit conduit. Les vibrations qui lui montaient de sa bite l'enveloppaient jusqu'au crâne.

– Tu vas mettre de nouveau ta main droite dans le pot.

Il y eut un silence.

– Ça y est ?

– Je suis en train.

– Fais-moi le tour du cul.

Il sentit les petits doigts lui tourner scrupuleusement autour de l'anus et le barbouiller partout.

– Remets encore de l’huile sur ta main.

Il continuait d’aller et de venir entre les fesses de la petite, graduellement, attentif à contrôler la lave qui bouillonnait en lui.

– Ça y est ?... Maintenant, tu allonges tous tes doigts, en les rassemblant... pour faire comme une patte de chien... et tu me les enfonces dedans – jusqu’au poignet. Tu as une petite main, tu n’auras pas trop de mal à entrer...

Après un temps où il ne se passa rien, il sentit le bout des doigts réunis en faisceau pointer son anus. La pression s’accrut, il se détendit pour aider. Les premières phalanges l’écartèrent.

– Vas-y, n’aie pas peur ! Appuie fort sinon tu vas pas pouvoir entrer.

Claire appuya, mais bien trop légèrement.

– Appuie ou je t’arrache la peau au knout !

La petite fille animée par l’effroi poussa de toutes ses forces, et elle entra d’un coup. Il lâcha un grognement : ça faisait un peu mal, mais c’était absolument délicieux. Aussitôt son anneau se referma autour du poignet étroit.

– Caresse-moi dedans, maintenant...

Quand il sentit les petits doigts apeurés bouger au fond de lui comme les tentacules d’un encornet, il frissonna longuement. Il se courba sur la petite blonde qu’il avait harponnée, et, lui mordant le cou, cette fois il accéléra son mouvement. Il la parcourut de plus en plus vite, de plus en plus violemment, ses cuisses lui battant les fesses, et soudain, tandis qu’elle se débattait sous lui, il s’abandonna. L’éruption fut terrible, peut-être une des plus intenses qu’il eût connues, il lâcha des flots de sperme qui se perdirent dans les contours étroits des intestins, il poussa des grognements qui couvraient les cris de Marion, et il retomba à demi évanoui.

Quand il reprit conscience, Claire était sortie de lui. À son tour, il se souleva pour quitter Marion, puis il se laissa rouler par terre. Les testicules le brûlaient d’avoir été si complètement vidés. Marion se redressait péniblement, elle se débarrassait de l’écharpe rouge. Il ne savait où Claire se trouvait.

– Venez mes chéries, on va se coucher... Faut qu’on se repose un peu...

*

Il se réveilla. Le jour était levé depuis longtemps. Il redressa la tête et se vit nu au milieu des fillettes nues, encore endormies, recroquevillées chacune d’un côté. Ravi, il retomba sur l’oreiller et referma les yeux dans une délicieuse langueur. Le souvenir de ce qu’ils avaient fait la veille revenait en lui en une brume chaude et enivrante, et il

sentit son membre se gonfler. Non pas une érection rapide, déterminée par un choc excitant, mais une lente éclosion, une paresseuse élévation, qui lui fut particulièrement agréable. Il hasarda les mains et caressa des épaules, des hanches tièdes, les longs cheveux épars de Claire, le ventre de Marion, tendre comme un bébé talqué.

Il ouvrit les yeux, repoussa le drap chiffonné, et fut enchanté du délicieux désordre de jeunes corps nus qu'il découvrit. Les jambes de Marion, où les longues chaussettes s'étaient ratatinées sur les chevilles, se repliaient, sur le flanc, mais sa taille se tordait et son dos reposait sur le matelas. Il se pencha sur elle, contempla amoureusement la trace de la cravache qui traversait encore le plexus, la petite marque rose sous le téton, et cette autre, sur le ventre, au-dessus du nombril. Il souleva les cheveux blonds sur l'oreille et examina comment il l'avait brûlée dans le cou. Il n'était pas aussi certain qu'il avait voulu le dire que ces cicatrices disparussent rapidement, mais ils ne pourraient lui en faire le grief, ils lui avaient souvent fourni des fillettes dont les fesses blanches et le dos étroit portaient des traces de brûlures de cigarette, plus particulièrement autour de leur petit anus. Il lui caressa légèrement les cuisses qui étaient encore marquées, elles aussi, devant et derrière. Il lui prit délicatement le bras, et il le souleva en examinant les deux autres traces rondes sur l'aisselle et le flanc. Il lui reposa la main, puis, la saisissant par la nuque en glissant les doigts dans ses courtes mèches blondes, il frôla d'un baiser sa joue rosie de sommeil. Il vint sur ses petites lèvres, les embrassa doucement, y insinua la pointe de la langue. Elle tressaillit, entrouvrit les yeux. Il chuchota :

– Bonjour...

Il se tourna vers Claire, couchée en chien de fusil, qui lui présentait le dos, et il lui caressa affectueusement le derrière, ses petites fesses tendres et abandonnées comme l'innocence même, où s'entre-croisaient encore, jusqu'en haut des cuisses, plusieurs marques légèrement violacées. Elle ne réagit pas. Il l'embrassa au bas des reins, juste là où commençait la fine raie des fesses, et il l'écarta avec ses lèvres. Sa peau, tiède et veloutée, avait un léger goût salé. Il se redressa, caressa les jambes minces qui se terminaient par les socquettes blanches, tira son genou vers lui pour l'obliger à venir sur le dos, et il passa la main tendrement sur la belle balafre qu'il lui avait faite sous le nombril. Elle affecta de continuer à dormir.

Il alla derrière le paravent pisser dans le lavabo. Il avait envie de les surprendre. C'était le moment de mettre en œuvre ce qu'il avait fait préparer pour elles. Il se demanda s'il leur donnerait d'abord un petit déjeuner, mais il était trop impatient de voir leurs réactions. Il revint dans la chambre, et son tronc nu, exposé comme une antique, irradiait son impudicité.

– Ce matin on va jouer à des jeux calmes...

Il alla prendre dans le coffre huit paires de menottes.

Il se pencha sur Claire et acheva de l'étendre sur le dos.

– Laisse-toi faire, ma chérie... Je vais vous faire une surprise...

La petite fille gardait les paupières closes, mais, en sentant un bracelet d'acier se refermer sur son poignet, elle rouvrit brusquement les yeux. Il l'attacha en croix avec les menottes à des anneaux qui étaient dissimulés le long du sommier, les mains légèrement écartées de la tête, les jambes ouvertes dans un angle qui entrebâillait à peine son jeune sexe. Marion le regardait faire avec inquiétude, et quand il s'approcha d'elle, elle eut seulement un gémissement d'effroi.

– N'aie pas peur, mon petit cœur, on va juste s'amuser un peu pour bien commencer cette nouvelle journée...

Elle le laissa lui relever les bras au-dessus de la tête, refermer les anneaux sur ses poignets, tandis que l'appréhension se lisait sur son visage. Il tira ses chaussettes froncées et les jeta au loin.

– Je t'enlève ça, t'en as plus besoin, ça te tient chaud...

Il lui souriait pour la rassurer, mais il savait que son regard sur son corps nu ne faisait que l'inquiéter davantage. Il lui écarta les jambes, lui attacha les chevilles. Le cliquetis des menottes se verrouillant le fit cette fois bander tout à fait. Il se redressa et, considéra que les chaussettes que Claire avait gardées faisaient tache et il les lui retira. Puis il contempla ses beautés brune et blonde côte à côte sur le lit : un double X. Le ventre, les aisselles, le sexe étaient offerts comme des nids découverts.

– Si vous saviez comme vous êtes jolies... vous comprendriez pourquoi tout le monde veut vous avoir...

Il tira de son coffre trois boîtes qu'il disposa sur la table de nuit. Grosses comme un livre, elles étaient décorées de marqueterie en bois précieux, chacune avec des motifs différents. La première qu'il ouvrit contenait une araignée dont les huit longues pattes articulées mesuraient bien trois centimètres chacune, et dont le corps, noir et renflé à l'arrière, avait été adroitement encerclé par une ligature qui, au bout d'un fil de vingt centimètres, se terminait par un anneau. Il le fit passer dans le crochet fixé à l'extrémité d'un petit bâton d'acajou, ce qui lui permit de soulever l'animal dans les airs et le manipuler comme un pantin. Les filles blémirent en découvrant cette tache noire qui gigotait au bout de son fil, mais elles n'osèrent pas dire un mot, de peur de déclencher ce qu'elles redoutaient.

– Regardez comme elle est belle ! Elle est un peu énervée d'être restée toute la nuit dans cette boîte, et je pense qu'elle va être contente d'aller courir un peu...

Claire fut agitée d'un tremblement nerveux dans les jambes qui firent cliqueter les anneaux de ses chevilles. Il comprit quelle était la plus phobique des deux... Il s'approcha d'abord de Marion.

– Tu veux la voir de plus près ?

Il la lui fit descendre devant le visage.

– Non... s'il vous plaît !...

– Elle ne va rien te faire, juste des chatouilles... Regarde.

Et il la lui posa dans le cou. Marion poussa un cri strident et secoua follement la tête pour chasser les pattes effilées qu'elle sentait s'agiter derrière son oreille.

– Ne te trémousse pas comme ça, ou elle va te piquer !

Il la fit venir au bas du cou. Dès qu'il abaissa le bâton, ce qui donna du mou à la ficelle, l'araignée se mit à courir sur la poitrine, descendit sur le plexus, voulut disparaître en plongeant le long du flanc frémissant de la petite qui tentait désespérément de se retenir de bouger. Il la souleva pour la rattraper et la lui posa sur le sexe. Elle poussa un cri hystérique.

– Non !...

Dès qu'il la libéra de nouveau, l'araignée courut le long des petites lèvres entrouvertes, se faufila en suivant le périnée, alla se cacher dans l'anfractuosité que le creux des fesses formait avec le matelas. Marion tremblait de tous ses membres et hurlait continuellement :

– Retirez-la ! Retirez-la ! Je vous en prie, retirez-la !

Il la tira hors de son trou et la fit courir à l'intérieur de la cuisse qui était prise de brèves et vives contractions comme sous l'empire d'un tétanos. En la guidant par le bâton, il la mena sur la cheville, la fit grimper sur le pied, s'accrocher aux orteils de Marion qui les crispait de terreur, sans plus oser les bouger.

Il la fit s'envoler et se déplaça devant Claire. Elle murmura :

– Non... Ne faites pas ça... Je supporte pas les araignées... Ça me rend folle... Je vous en prie...

– À ce point ? Vraiment ?... Eh bien, tu vas nous montrer.

Et il descendit lentement l'araignée jusqu'à la lui déposer sur le front. Aussitôt qu'elle se crut libre, la petite bête affolée se précipita dans les mèches noires où elle imaginait trouver le moyen de s'abriter. Claire poussa un hurlement hystérique en sentant les fines pattes, raides et rapides à la fois, s'accrocher dans ses cheveux, et elle secoua la tête frénétiquement pour se débarrasser à tout prix de l'intrus. Il la souleva et la redéposa sur l'abricot ouvert de l'aisselle. La petite se tendit comme une corde, et se tortilla en vain en tirant sur ses chaînes et en hurlant continuellement. Puis elle poussa un cri plus aigu : l'araignée affolée venait de planter ses crochets dans la peau tendre du creux de son bras.

– Tu vois ? Je t'avais prévenue. C'est sûr, si tu gigotes comme ça, elle a peur, la petite. Tiens, donne-lui un baiser pour la rassurer.

Et il déposa la tache étoilée et noire sur les lèvres rétractées d'épouvante. La terreur fit vibrer la petite fille d'un tremblement forcené. Elle poussait des hurlements suraigus à traverser les murs.

– Non ? Tu veux pas l'embrasser ?... T'es pas très gentille, vraiment...

Il lui saisit de la main gauche la mâchoire et, la serrant à la lui briser, il la força à ouvrir la bouche. Attirée par cette cavité sombre qui se découvrait soudain devant elle, la petite bête s'y enfourna aussitôt. En la sentant lui tomber sur la langue, Claire bondit sur le lit en se tortillant comme un serpent. Elle voulut recracher la chose à toute force, mais il lui referma la bouche dans sa poigne.

– Si tu veux t'en débarrasser, t'as qu'à l'écraser avec tes dents !

Claire avait atteint un état de confusion qui confinait au délire. Sans s'en rendre compte, elle tua l'animal entre la langue et le palais, et quand il la relâcha enfin, elle tourna la tête pour vomir sur l'oreiller. Comme elle n'avait rien dans l'estomac, elle ne recracha qu'un peu de bile blanchâtre où surnageaient des débris noirs qui s'étaient séparés de la ficelle, quelques pattes, des matières ocre jaune.

– Ça t'apprendra ! Il ne s'agissait pourtant que de donner un petit baiser à un animal sans défense. Bon, ça te servira de petit déjeuner.

Tandis qu'elle haletait, les yeux pleins de larmes, le visage rouge et congestionné, il lui passa un doigt sur l'aisselle où était apparu un bouton d'un rose framboise qui s'étalait sur la surface d'une olive. Il appuya dessus. Elle cria.

– Enfin, elle se sera par anticipation vengée de toi...

Il reposa le bâton. Elle l'avait eu dans la bouche... Et il allait leur mettre encore autre chose, à ces petites chéries !

Il prit un gros coussin et s'approcha de Marion.

– Allez, lève ton petit cul, que je te le mette dessous.

Inquiète, elle obéit néanmoins et se cambra sur le lit. Il le lui cala sous les fesses de façon à accéder plus facilement à l'entrecuisse. Il en fit autant pour Claire, qui se laissa faire passivement, épuisée par ce qu'elle venait de vivre, puis il alla prendre le pot d'huile. Il l'ouvrit, s'approcha de Marion, enfonça le majeur dans le beau liquide ambré.

– Tu es prête, ma choute ? Détends-toi...

Il lui passa le doigt dans la raie et lui enduisit soigneusement l'anus. Puis il pressa et la pénétra profondément. Il la sentait frémir autour de lui. Elle devait bien redouter ce qui allait lui arriver. Il en fit autant à Claire qui parut à peine se rendre compte de ce qu'il lui faisait tant elle tremblait encore.

Il ouvrit une deuxième boîte. Il en sortit un ver blanc, annelé, muni de petites excroissances roses comme de minuscules pattes, qui gigotait entre ses doigts, et il le leur montra.

– Et j’en ai toute une collection pour vous !

Marion sursauta d’effroi en redoutant évidemment ce qu’il allait faire avec ça. Claire, encore bouleversée, le visage plein de larmes, ne regardait pas, mais il se pencha sur elle et lui chatouilla le bout du nez avec la larve. Elle tressaillit et parut reprendre conscience.

– C’est pas parce que tu veux pas la voir que tu l’auras pas, mon petit cœur ! Et regardez comme c’est ingénieux !

Il sortit de la boîte une seringue en plastique transparent. Il remarqua que Claire avait tiqué à sa vue : elle ne devait pas aimer non plus les piqûres, il s’en souviendrait.

– N’ayez pas peur : il n’y a plus d’aiguille.

L’extrémité conique de la seringue avait été découpée et son tube débouchait directement. Il la tourna vers le haut, en tira le piston, et fit tomber le ver à l’intérieur. Il en prit deux autres dans la boîte qu’il ajouta.

– Par qui je commence ?... Allez, Marion, tu vas nous servir de cobaye.

Il se plaça à côté d’elle, lui mit la main gauche sur la petite motte que la position soulevait vers lui, et lui glissa celle qui tenait la seringue entre les cuisses.

– Allez, écarte bien ton petit cul.

– Qu’est-ce que... Je vous en prie, non...

– C’est rien, c’est pour rigoler... Tu t’en débarrasseras quand t’iras aux toilettes.

Elle ne détachait pas les yeux du tube où les trois vers blancs se tortillaient en agitant leurs moignons roses. Il le présenta devant le petit anus serré. En sentant le cylindre se poser sur elle, elle se contracta brusquement.

– Ne fais pas ça, Marion. Je vais te faire mal. De toute façon, tu sais que j’arriverai à te le mettre.

– Non, s’il vous plaît !... non...

Il appuya fermement. L’huile fit son office et quelques instants plus tard le sphincter fut forcé. Il fit pénétrer le tube jusqu’au bout. Puis il enfonça délicatement le piston pour éjecter les vers dans le petit rectum.

– Lààà... on y est...

Il retira lentement la seringue. La petite ouvrait des yeux égarés, elle s’était raidie de la pointe des orteils jusqu’au bout des mains.

– Alors, ça te fait quoi d’avoir des asticots dans le cul ?

Il la caressa entre les jambes, étalant le trop d’huile qui coulait de son anus depuis ses fesses jusqu’à sa vulve.

– Ça te donne des impressions ? Tu vas me raconter, mais d’abord je m’occupe de ta petite camarade.

Il rechargea la seringue avec trois nouveaux vers. Claire poussa un gémissement d'effroi en le voyant faire le tour du lit pour se placer à côté d'elle.

– Toi qui n'aimes pas les araignées, tu préfères peut-être ceux-ci ?

Elle hurla :

– Non !!!

Il la caressa entre les jambes.

– Détends-toi... Ça me fait plaisir de vous stimuler avec ces petits jeux. Ça vous change des éternelles pipes qu'on vous donne à faire...

Il présenta le tube sur le petit anus crispé. Claire hurlait en tressautant sur le lit dans toute la limite des menottes qui l'y retenaient. Mais il parvint tout de même à la forcer. Il s'introduisit et s'enfonça lentement jusqu'au bout. Puis il appuya sur le piston.

– Voici les petites bêtes qui arrivent. Tu les sens ?

En pleine panique, Claire hurlait, prise par la terreur de ce qu'elle croyait ressentir en elle. Elle tenait des propos incohérents, elle secouait ses chaînes en vain de toutes ses forces.

De la voir dans cet état lui donna envie. Il détacha impatiemment les menottes de Claire. Celle-ci aussitôt roula sur le côté en pleurant d'angoisse impuissante. Elle ne pouvait rien faire pour se débarrasser de ce qui était en elle, elle n'aurait même pas osé essayer de pousser de crainte de sentir les bêtes lui repasser par le derrière.

Il détacha de même Marion qui se redressa à demi, hébétée. Elle tremblait légèrement de tout son corps. Elle non plus n'osait pas bouger.

Il revint s'asseoir sur le bord du lit à côté de Claire. Il la releva et la prit tendrement dans ses bras.

– Viens ma petite chérie, que je te console...

Il l'assit à califourchon sur ses cuisses, devant son chibre dressé au plafond, et il la serra contre lui, profitant de ses jambes minces, ouvertes contre lui, de ses fines aisselles qu'il supportait dans ses mains.

– Je vais t'enfiler la chatte, mon bébé. Ça te fera du bien, tu oublieras les petites bêtes que t'as dans le ventre...

Il lui passa un doigt dans la fente étroite de la vulve.

– Marion, apporte-moi l'huile : je sens que Claire est encore toute contractée.

Marion se leva lentement du lit. Elle paraissait égarée, marchait en titubant.

– Dépêche-toi ! Ou tu veux que je te chauffe les fesses ? Tu veux peut-être que j'aille plutôt moi-même chercher la cravache ?

Marion se pressa aussitôt, trouva le pot de terre, et l'ouvrit. Sur ses instructions, elle plongea les doigts dans la matière dorée, puis elle en entourait le membre autour duquel ils ne se refermaient pas. Dès

qu'il sentit la main huileuse coulisser sur lui, il poussa un soupir d'aise. Il souleva le poids plume de la petite fille et présenta la jolie vulve devant son gland totalement disproportionné, gonflé et violacé, puis il la laissa descendre sur lui.

– Claire, écarte les cuisses...

La petite, encore toute vibrante d'horreur, obéit mécaniquement. Il l'enfila comme on remet un capuchon sur son stylo. Et, tandis qu'elle lâchait un gémissement aigu en se faisant à nouveau écarteler, il ouvrit la bouche en renversant la tête en arrière, submergé par le plaisir, poussant délicieusement son braquemart le plus loin qu'il pouvait dans l'étroit fourreau. Elle était encore toute pleine de son dégoût, et il la sentait se trémousser sur lui. Il rabaissa la tête pour la regarder, vit son magnifique petit visage empreint de douleur, parcouru de larmes brillantes, entouré de ses longues mèches noires, et, bouleversé de désir, il l'embrassa sur la bouche en lui fourrant furieusement la langue jusqu'au fond de la gorge.

Il était au bord de la rupture. Il ne voulait pas se perdre encore. Rassemblant sa volonté, il se décolla, arracha la petite hors de lui, et la rejeta sur le lit avec un grognement rageur.

– Vous allez me faire mourir !...

Claire se roula en boule, prostrée, les genoux sur la poitrine, les poings serrés sous le menton.

Il resta un instant haletant. La seule façon de durer était de s'occuper d'autre chose – c'était bien pour cela qu'il prenait deux filles à la fois. Il regarda Marion qui paraissait effrayée par la crise qu'il traversait.

– Et toi ? T'as pas encore pris de petit déjeuner ?...

Il se leva et alla chercher la troisième boîte qu'on avait préparée pour lui.

– Viens ici.

Marion n'avait pas bougé. Il l'attrapa rudement par le bras et l'assit sur le bord du lit, à côté de Claire. Il la poussa pour qu'elle s'étendît sur le dos tout en gardant les pieds par terre, et il lui écarta les jambes entre lesquelles il s'agenouilla. Il ouvrit la boîte.

– T'as le droit à un cadeau, toi aussi, y a pas de raison.

Il en sortit une grosse limace orangée qui aussitôt se roula sur elle-même en rétractant ses quatre tentacules.

– Elle est magnifique, tu ne trouves pas ?

Il la déposa sur le nombril de la petite qui voulut se redresser.

– Tu ne bouges pas ! Si tu gigotes, je te suspends par les pieds, jambes ouvertes, et je te fouette sur la moule jusqu'au sang !...

Elle se recoucha lentement, avec une grimace angoissée. La limace restait immobile, recroquevillée, et par défense se mit à produire

du mucus. Comme elle ne bougeait pas, il la reprit et la posa sous l'oreille de Marion. En sentant cette chose humide et froide dans son cou, elle hurla et ne put s'empêcher de se trémousser, ce qui fit rouler la limace sur le côté.

– Attends, on va lui faire un nid douillet.

Il se courba sur elle et lui lécha la vulve. Il écarta les grandes lèvres, puis les petites, si délicates, y laissa couler sa salive abondamment, l'étala de haut en bas, la faisant pénétrer du bout de la langue dans l'entrée du vagin. Puis il se redressa et reprit la limace.

– Je suis sûr que ça va lui plaire...

Marion releva la tête. En le voyant déposer sur son sexe l'animal mou qui se tortillait lentement, elle gémit, horrifiée :

– Non... Je vous en prie...

Elle se mit à trembler fébrilement en sentant cet organisme froid et invertébré qui bougeait sur elle.

– Tiens-toi tranquille, je t'ai dit !

Il lui assena une claque sur le flanc de la cuisse. Mais en réalité les mouvements convulsifs de Marion l'aidèrent à lui enfoncer l'animal entre les lèvres. En sentant cette chair molle et vivante contre sa vulve, elle fut prise à son tour d'une crise nerveuse.

– Non !... non !... Arrêtez !...

Il le poussa avec ses doigts dans la fente pour le plaisir de voir Marion se tortiller comme une folle, mais il comprit assez vite qu'il ne parviendrait pas à introduire le gastéropode qui ne semblait pas décidé à s'enfoncer dans l'étroit conduit. Il le retira et le remplaça par son gland.

– Tu veux pas de la petite ?... Tu vas avoir la grosse !

Il appuya. Il s'enfonça lentement et l'empala. Elle s'était resserrée en tentant de repousser ses attaques, et elle cria, mais c'était presque de soulagement. Il se pencha sur elle, souriant du bonheur de se sentir de nouveau disparaître dans un conduit étroit, chaud, vibrant, et il lui montra la limace, brillante de mucus et de salive.

– Tu vas lui donner un baiser, à ta chérie ?

Marion cria en secouant la tête, désespérée.

– Si, si. Tu l'as pas voulue dans le con, tu peux au moins l'embrasser.

Et il lui déposa l'animal gras et rond comme un petit pénis, strié d'un bout, lisse de l'autre, sur sa bouche crispée de dégoût.

– Allez, ouvre le bec !

Il la parcourait lentement, son membre étranglé par son étui fuselé, emporté par une excitation folle. Il regrettait seulement de ne pouvoir l'enculer en même temps qu'il l'enconnaît. Il aurait même voulu

prendre Claire en même temps – pourquoi les hommes n’avaient-ils pas quatre sexes ?

Comme il avait fait avec Claire, il lui prit la mâchoire dans la main gauche et la serra pour l’obliger à l’ouvrir. Il poussa la limace dans la bouche hurlant de terreur, puis il lui plaqua la main pour l’empêcher de recracher.

– Tiens, prends ton petit déjeuner, toi aussi !...

Marion cette fois devint hystérique. Les soubresauts dont elle fut prise lui infligèrent une telle commotion que sa raison dut céder. Se couchant sur elle, il l’enlaça tout en lui mordant les lèvres pour qu’elle ne puisse plus les rouvrir, la serra de toutes ses forces contre lui, et accéléra son pilonnage progressivement. Collée à lui, la petite atteignait un état proche de la démence. Il lâcha la bonde. Son orgasme fut énorme. Il dut lui tapisser le vagin d’une quantité de sperme comme jamais.

Puis il retomba, desserra les dents, s’effondra sur elle, le visage dans son cou, mais sans sortir d’elle. Aussitôt elle cracha cette horreur qu’elle avait sur la langue et resta longuement à hoqueter, à moitié écrasée par son poids. Il murmura, tendrement :

– Mes petites puces...

La tente

En l’absence de tout chemin, il roulait prudemment, même la Land Rover qu’il avait louée avait du mal sur ce sol parsemé de gros cailloux, il faisait attention à ne pas casser la mécanique, ce qui l’aurait mis dans une situation très ennuyeuse.

Il monta sur une éminence, et il se trouva soudain face à l’océan. Il s’arrêta. Le soleil encore haut brillait sur la roche brune, alvéolée et poreuse, qui descendait devant lui comme un champ de lave, les récifs déchiquetés qui plongeaient dans la mer, les vagues qui s’abattaient sur des pierres plates, couvertes de varech luisant, et dont l’écume rejaillissait en gerbes irisées.

– Alors, qu’est-ce que vous en dites les filles ?

Elles ne répondirent pas, mais il savait qu’elles étaient prises par le spectacle. Un peu d’air circulait par les fenêtres baissées, le grondement du déferlement était omniprésent, la chaleur restait forte sans être étouffante.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et retrouva en contre-bas la combe étroite qui s'ouvrait sur la mer et où trois pins parasols avaient poussé côte à côte, en triangle ; on aurait dit le buisson intime d'une femme. Il redémarra et y dirigea la Land. Il s'arrêta devant les arbres.

– Allez les filles ! Au boulot.

Il sortit de la voiture, ouvrit la porte arrière, et elles descendirent. Comme il avait prévenu qu'il les emmenait camper, on les avait habillées en conséquence. Toutes deux portaient un débardeur – Claire rose brique, Marion d'un bleu-vert pâle, – et un short court taillé dans un jean délavé, sanglé par un ceinturon en toile bleu sombre, enfin leurs jambes nues se terminaient par des chaussures de marche brunes, surmontées par des chaussettes roulées sur les chevilles, couleur vanille. Claire avait sommairement rassemblé ses cheveux sur la nuque dans un chouchou noir.

La voiture n'avait pas de sécurité enfants et pour venir il les avait assujetties l'une à l'autre avec une paire de menottes, mais il avait besoin maintenant qu'elles fussent libres de leurs mains. Il tira de sous le siège une chaîne d'un mètre de long et, s'accroupissant devant elles, il en enroula un bout autour de la cheville gauche de Marion, entre le repli des chaussettes pâles et le haut de la tige en cuir de la chaussure, et fit passer dans les chaînons un cadenas qu'il referma. Il entoura pareillement de l'autre extrémité la cheville droite de Claire, et l'assura d'un second cadenas. Déjà, il se sentit ému par le contraste entre le rugueux du fer rouillé, froid et dur, et la délicatesse de la chaussette tricotée, tiède, légère comme une mousse, où il vit tout ce qu'il adorait : la tendresse mêlée de cruauté. Il leur retira les menottes.

Il ouvrit la porte arrière et tira les sacs qu'il leur donna. Elles chargèrent la tente et les piquets sur leurs épaules et les portèrent à côté des pins. Elles marchaient dans un cliquetis métallique, synchronisant leur pas symétriquement, le pied de l'une accompagnant celui de l'autre auquel il était attaché. Il leur fit transporter les matelas, les glacières remplies de nourriture, les bidons d'eau, la cantine avec les coussins, les couettes et les pliants, et quand elles traînaient il les fouaillait en leur donnant dans les jambes d'un martinet à longues lanières de cuir, tel Khéops faisant dresser sa pyramide par les esclaves. En les regardant travailler, il remarqua qu'il ne leur restait aucune trace des coups dont il les avait marquées le mois précédent.

Il leur confia deux pelles, leur désigna un endroit sablonneux, un peu plus loin en plein soleil, et leur fit creuser un trou pour les latrines, pendant que lui-même, dans l'ombre des trois pins, montait et aménageait la grande tente rectangulaire sous laquelle on pouvait tenir debout. Il continuait de les surveiller et les tançait dès qu'elles ralentissaient le rythme. Il avait bien l'intention de les faire transpirer.

Quand il eut fini, la tente s'ouvrait face aux trois pins, derrière lesquels des rochers plats s'allongeaient vers l'océan. Il s'assit sur un pliant, juste à l'entrée, et les appela. Il les attira à lui en les prenant par les reins, Marion à gauche et Claire à droite. Elles étaient magnifiques, jambes et bras nus, les joues rouges, en sueur, épuisées. Il caressa simultanément la cuisse droite de Marion et la gauche de Claire, descendant extérieurement, s'arrêtant sur leurs jarrets de gazelle, s'amusant sur leur cheville avec les chaussettes repliées qu'il maltraita un peu.

Il embrassa la petite blonde sur le nombril, au travers du débardeur tout chaud, puis il la regarda.

– Tu ressembles à une pomme d'api !

Il la fit asseoir sur sa cuisse gauche. Il lui souleva le bras où la peau était perlée de transpiration. Il vit que les marques qu'il lui avait faites sur l'aisselle et le flanc avaient cicatrisé mais restaient parfaitement visibles, deux petits cercles ronds, d'une couleur bise.

– Hum ! tu t'es donné une bonne suée...

Il lui passa sa langue épaisse de bas en haut sur toute la longueur de l'aisselle. L'amertume de sa transpiration, encore toute fraîche, n'avait rien de désagréable, au contraire, elle était parfumée et capiteuse. Puis il lui rebroussa les cheveux au-dessus de l'oreille, et retrouva la marque qu'elle avait dans le cou, sous le lobe. Il lui sourit.

– Comme ça, tu te souviendras de moi, mon petit poussin, n'est-ce pas ?

Marion baissa les yeux, troublée. Elle devait le détester de porter son empreinte sur son corps, mais ainsi avait-elle au moins un sentiment pour lui.

Il se tourna vers Claire. Il lui mit la main sur la cuisse, et cette fois il remonta sous le bord du petit short, y glissa les doigts, rencontra l'élastique de la culotte, le souleva du bout du majeur. Il s'avança encore, faisant une bosse sous le short comme une taupe qui creuse le sol, effleura la vulve fermée, s'enfonça entre les cuisses qui étaient brûlantes et où il mouilla ses doigts de sueur. Il les retira, se les passa sous le nez avec délices, puis, la regardant droit dans les yeux, les mit dans sa bouche et les suçà.

De sa main humide de salive, il la prit par la nuque pour l'attirer à lui et la faire asseoir sur sa cuisse droite. Il l'embrassa délicatement sur le coin de la bouche tout en fourrageant à la racine de ses cheveux noirs retenus par l'élastique. Il lui fourra le nez dans le cou, juste derrière l'oreille, dans un nid particulièrement chaud et moite, et il lui lapa la peau.

Depuis un moment son membre se redressait dans son jean. Il eut envie d'une petite mise en bouche.

– Agenouillez-vous.

Pendant qu'elles se plaçaient devant lui, faisant cliqueter la chaîne qui retenait leurs chevilles, il se déboutonna. Il se la sortit du caleçon et se la passa dans la main, la tournant vers l'une puis vers l'autre, rabattant son prépuce, dévoilant dans la lumière tamisée par les épines des pins son gland luisant d'une couleur de fraise écrasée dans le lait. Elles ne le lâchaient pas des yeux, comme une menace, redoutant la manière dont cette fois il allait encore s'en servir.

– Lèche-moi. Ensemble. Chacune d'un côté.

Elles se courbèrent sur lui et, se tournant pour se faire face de part et d'autre, elles sortirent leurs petites langues brillantes pour se partager le fruit. Il posa les mains sur leurs têtes, aussitôt plongé dans le bonheur de ce blond et ce noir qui se complétaient superbement, et il y enfonça les doigts. Les sensations étaient irradiantes car les mouvements des deux souris roses n'étaient pas concordants et envoyaient des signaux dans un désordre affriolant.

Il les écarta, défit son ceinturon, baissa son pantalon et son caleçon sur les chevilles, et il ouvrit grand les cuisses.

– Vous allez me les gâter. Pareil, chacune une. Je veux voir qui est la plus douée.

Elles eurent plus de réticence à venir sur les testicules rétractés et durcis par l'excitation, ridés, parsemés de quelques poils épars, mais elles finirent par s'y mettre. Elles durent pour cela coller leur joue contre l'intérieur de ses cuisses, et il continuait de les flatter en caressant leurs cheveux, leurs épaules et leurs bras nus. Quand les sensations étaient trop vives, il les attrapait par la nuque et les serrait dans la pince de ses doigts, comme on serre les poings pour contenir sa joie. Sa verge dressée tressaillait au-dessus leurs fronts réunis.

Il n'eut pas beaucoup de difficultés à les départager : Marion qui avait le plus peur de lui, se donnait aussi le plus de mal pour lui plaire en lui déposant de petits baisers, le mordillant, le suçant, le provoquant du bout de la langue ; Claire était dominée par la répulsion et ne parvenait pas à faire mieux que le lécher à petits coups, comme elle pouvait.

Il les écarta. Il prit Claire par le menton, la força à redresser la tête pour le regarder dans les yeux.

– Je crois que c'est ta copine qu'a gagné...

Il lui caressa la joue affectueusement.

– Et je crois en réalité que tu te donnes pas beaucoup de mal, ma chérie. Je vais devoir te donner la fessée, pour t'apprendre à mieux faire...

La petite se tortilla sur ses genoux.

– Non, s'il vous plaît... Je vais le faire...

Elle voulut y retourner, mais il la retint par le cou.

– Trop tard. Tu as perdu.

Il la contraignit à se relever. Elle murmura :

– Je vous en prie...

Il lui sourit, tout en lui caressant doucement la hanche, mais ne lui répondit pas. Il vint sur le devant du short et déboucla la ceinture de toile bleue. Elle entrouvrit la bouche comme si elle allait encore l'implorer, et puis elle renonça ; elle s'était résignée. Il fit sauter entre ses doigts les boutons nickelés – on leur avait mis de vrais shorts de garçon – et le baissa lentement sur ses cuisses, dévoilant un joli shorty uni, en coton gris clair, avec une large ceinture élastique qui la traversait à la hauteur des hanches. Il la prit par le bras et la plia en travers de sa jambe droite.

– Marion, reprends-moi. Et à pleine bouche.

Tandis que la petite blonde se faufilait contre sa cuisse gauche et posait les mains sur son sexe dressé, il caressait amoureuxment le petit derrière de la brunette en travers de sa culotte, il soulevait le fin élastique qui se courbait sur le bas de la fesse, il enfonçait des doigts le long de l'étroite bande de tissu qui disparaissait entre les cuisses. Il vit Marion l'avaler, il sentit qu'elle s'arrangeait pour lui loger son gland frémissant dans le fond de sa gorge, et, frissonnant de bonheur, il attrapa délicatement la ceinture du shorty gris qu'il retourna. Il continua de le tirer jusqu'à lui faire rejoindre le short sur les jarrets. Puis il plaça le bras gauche en travers du dos de Claire pliée en deux, et il passa une main avide sur les fesses durcies, tendues par la position, tout en grommelant :

– Tu as un petit cul de princesse, ma chérie...

Il le malaxa de plus en plus rudement, entraîné par les sensations chaudes et humides qui enveloppaient son membre, puis soudain il lui assena une claque vigoureuse. Claire tressauta en poussant un cri douloureux. Il se lança dans une fessée régulière, appliquée à coups vifs et sonores, et le plaisir qu'il avait à brûler ce petit fessier délicat multipliait les élancements qu'il recevait de son pénis embouché. Il monta alors en force, claquant à tour de bras le petit derrière qui avait pris une couleur framboise, et son bonheur grimpa en flèche.

Il ne pressentit pas à quel point. Brusquement il se sentit partir. Il lâcha un juron et, abandonnant Claire, il prit la tête de Marion à deux mains et l'enfonça sur son pal. Il jouit par hoquets, avec un plaisir inégal, frustré de s'être laissé surprendre...

Mécontent, il les repoussa et elles tombèrent par terre dans le bruit de ferraille de la chaîne. Elles se recroquevillèrent, effrayées de sa colère. Il se rajusta. Les dés étaient joués, il n'y avait plus qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il regarda Claire, le visage plein de larmes, qui se dépêchait de ramener son shorty sur ses fesses brû-

lantes, qui remontait son short et le refermait honteusement, le nez baissé... Après tout, il avait encore plein de temps devant lui.

Il sortit une thermos de thé et une boîte en fer remplie de pâtisseries au miel. Ils goûtèrent tous les trois devant la tente, en cercle, lui sur le pliant, Marion assise en tailleur, Claire à croupetons, les fesses en suspens au-dessus des talons. Claire mangea sans mot dire, Marion échangea quelques mots avec lui, il lui dit qu'ils iraient se baigner tous ensemble en fin de journée, mais il la devinait elle aussi sur la réserve.

Il se sentit alors pris d'une certaine indolence qui lui fit désirer la réparation d'une sieste. Mais quelques précautions s'imposaient, et il ordonna aux filles de se mettre pieds nus. Il les regarda défaire leurs lacets, puis ôter les grosses chaussures, dans lesquelles ils tortillèrent les mailles tendres de leurs chaussettes après les avoir enlevées. Il leur expliqua qu'il les laissait un quart d'heure, mais qu'il leur était interdit de s'éloigner de plus de dix mètres de leur camp, et notamment d'entrer dans l'eau enchaînées comme elles l'étaient. Puis il alla s'allonger sous la tente en emportant les deux paires de chaussures. Il ne craignait guère une fuite : pieds nus et entravées l'une à l'autre, il n'aurait pas de mal à les retrouver au milieu de ce désert.

Quand il émergea de son assoupissement, il se sentit en pleine forme, aiguillonné par le besoin de retrouver ses deux petites. Elles lui manquaient déjà.

Il sortit de la tente, mais il ne les vit pas alentour. Inquiet malgré lui, il monta sur le flanc de la combe. Il ne tarda pas à les apercevoir : elles jouaient autour d'un trou d'eau – elles avaient tout de même respecté l'interdiction de se baigner. Elles devaient chercher des coquillages ou des crabes, allongées à plat ventre, côte à côte comme deux étoiles de mer où, au centre des bras étalés, se mariaient le rose, le vert pâle, le bleu clair. Le trait brillant de la chaîne qui reliait leurs chevilles paraissait incongru. Elles étaient à beaucoup plus de dix mètres du camp.

Il retourna dans la tente, ouvrit son sac de cuir fauve dans lequel il avait apporté quelques accessoires, y choisit une cravache, et se dirigea vers elles. Quand il fut à portée de voix, il leur lança :

– La pêche est bonne ?

Marion, encouragée par son ton guilleret, répondit :

– Y a un crabe, un gros, mais on n'ose pas l'attraper...

Il posa le pied en travers de la chaîne, les clouant au sol.

– Vous vous êtes un peu oubliées, mes chéries... Je crois que vous êtes à plus de dix mètres de la tente, non ?

Marion protesta :

– Mais on n'est pas... parties !...

Il posa l'autre pied sur la chaîne, et les plaça, le gauche juste à côté de la cheville de Marion, le droit près de celle de Claire. Il se passa la cravache dans la main.

– Une consigne est une consigne. Vous allez être punies pour ça.

Claire gémit :

– Non... je vous en prie...

– Tu t'en souviendras pour la prochaine fois.

Et il leva le bras. Le premier coup tomba en travers du dos de Claire. Elle hurla, parcourue d'un tressaillement de tout le corps ; son petit débardeur ne l'avait protégée en rien. Le second fut pour les cuisses de Marion, juste sous les fesses, et elle bondit en hurlant encore plus fort, choquée. Il s'apercevait combien les fouetter allongées, lui debout, était efficace et comme les coups portaient à plein. Il pensa qu'il devrait mesurer sa force s'il ne voulait pas les écorcher vives. Néanmoins, quand il frappa Claire sur les fesses, il le fit énergiquement pour traverser le tissu plus épais du short. Et effectivement elle ondula sur le rocher en se tortillant comme un ver. Il cingla ensuite Marion en travers des épaules et, en voyant la boursoufflure rosée qui apparut aussitôt sous les emmanchures du débardeur vert, il ne fut pas certain d'y être allé moins fort : elle avait poussé un cri désespéré et elle éclata en pleurs. Il bandait comme un fou, son pantalon se déformait en une bosse infernale.

Lorsqu'il les laissa se relever, plusieurs stries rouges s'entrecroisaient sur leurs cuisses et leurs mollets, mais aussi sur leurs reins que les débardeurs chiffonnés et sortis des shorts révélaient. Quand il commençait, il avait du mal à s'arrêter...

Il les ramena en tirant par l'oreille Marion gémissant plaintivement, la chaîne qui cliquetait sur les rochers entraînant Claire derrière. Il les poussa entre les pins, qui étaient éloignés d'un bon mètre environ les uns des autres, et il les fit tourner de manière à ce que leur entrave s'enroulât autour du tronc central. Puis il les obligea d'écarter les jambes jusqu'à toucher avec leur pied libre le tronc respectivement opposé. En y ligotant leur cheville, mince et à peine plus grosse que leur poignet, avec une corde épaisse comme son petit doigt et râpeuse, ses mains tressaillaient tant il était excité. Il leur attacha pareillement les bras, les leur faisant dresser et écarter, de telle sorte que les fillettes dessinèrent deux croix qui fermaient deux côtés du triangle formé par les pins.

Puis il se plaça dos à la tente, dans le troisième espace resté libre entre les pins et, face à elles, il commença de déboutonner sa chemise. Elles détournèrent le regard, gênées, tandis qu'il découvrait sa poitrine velue, qu'il dégageait ses épaules, qu'il laissait glisser le vêtement par terre. Lui, au contraire, les détaillait impudemment, il matait la fourche ouverte de leurs jambes prises dans les shorts étroits, les dé-

bardeurs qui flottaient par-dessus les ceintures, les aisselles exposées sortant des emmanchures, il épiait leurs visages contrits devant lesquels retombaient leurs cheveux épars. Il déboucla son ceinturon, se déboutonna posément en lorgnant tour à tour leurs bouches et leurs braguettes, puis il descendit ensemble le pantalon et le caleçon, arrachant ses chaussures au passage. Il se redressa, le membre oscillant devant lui plus fièrement que la hampe d'un drapeau.

Il s'approcha de Claire, prit son visage encore brillant de larmes et le lui renversa en arrière. Il lui caressa les lèvres de son pouce, puis il la força et le fit pénétrer dans sa bouche.

– Alors, il était gros, ce crabe ?... Plus gros que celui-ci ?

Et il se frotta contre le ventre de la petite en lui faisant sentir son chibre dressé qui lui remontait jusqu'au plexus.

– En tout cas, celui-là, tout à l'heure, tu vas l'attraper, c'est clair.

Il fit le tour des arbres et vint derrière Marion. Il l'entoura de ses bras comme de deux pythons, se coula sur son torse jusqu'à lui saisir le menton, la tourna vers lui. Il l'embrassa sur la joue, débordant à peine sur la commissure. Elle avait un si joli petit visage ! Puis il la prit à pleine bouche. Il lui mangea les lèvres, et elle tressautait dans ses liens chaque fois qu'il la mordait. Il descendit sur sa braguette, frotta au travers du tissu l'angle ouvert des cuisses. Elle se trémoussait sous la pression des gros doigts qui lui enfonçaient les boutons métalliques dans les lèvres de sa vulve.

Il revint devant Claire. Il l'attrapa par la nuque et la tira en avant pour lui ôter son chouchou qu'il jeta par terre. Il lui empoigna les cheveux, lui renversa la tête, et la mordit dans le cou, sous l'angle de la mâchoire. Elle se trémoussa dans ses liens. Il la suçait, la léchait, et de nouveau il la pinçait entre ses dents comme un vampire. Puis il défit méchamment les boutons de son short. Il glissa les doigts dans la brèche et, tout en observant son vissage qui se crispait de douleur, il lui fit subir au travers de la petite culotte une brutale parodie de masturbation. Puis il introduisit dans la braguette ouverte son membre qu'il remonta sous la ceinture jusqu'au nombril. Il l'enlaça et, tout en lui fourrant la langue au fond de la gorge, il se branla longuement contre le ventre douillet qui se contractait sous ses attaques.

Il se dégagea, s'écarta. Il lui avait tellement barbouillé le plexus de ses sécrétions que des taches irrégulières avaient traversé et marquaient le devant du débardeur rose. Il inspira profondément. S'il continuait à ce rythme, il allait se perdre de nouveau.

Il retourna sous la tente posément, en cherchant à reprendre ses esprits. Il apporta un pliant et son sac de cuir, et il les installa au milieu du triangle des pins. Il sortit une petite boîte d'un très beau bois blond, pas plus grande qu'un jeu de cartes, et, l'ayant posée sur le siège, l'ouvrit. Elle était pleine de fines aiguilles argentées terminées

par une perle noire. Il en choisit une et vint devant Marion. À l'évidence, elle redoutait ce qu'il préparait. Il lui caressa les cheveux gentiment, en les lui repoussant en arrière et en lui dégageant l'oreille gauche. Il lui prit le lobe qu'il palpa délicatement, comme pour en reconnaître la fragilité, la tendreté, il approcha l'aiguille, et il le transperça soudain. La petite poussa un cri aigu.

– Tss-tss, c'est rien, elles sont plus fines qu'une seringue. On t'a déjà fait des prises de sang, n'est-ce pas ?

De fait, Marion ne chouina pas longtemps : après les coups de cravache, cette piqûre n'était pas beaucoup plus vive que celle d'un moustique. Il lui tourna la tête et lui transperça l'autre lobe. Elle poussa de nouveau un petit cri.

Il lui remonta le débardeur bleu-vert sous les aisselles et le lui fit passer par-dessus la tête en faisant attention de ne pas accrocher les aiguilles aux oreilles. Il le lui laissa sur la nuque, où le tissu retenu par les épaules forma un petit bourrelet. Sans cesser de fixer ses yeux, il lui caressa lentement la poitrine, la pressant pour faire sortir les tétons, les allongeant entre ses doigts pour les durcir. La peur maintenant se lisait sur son visage. Elle osa murmurer :

– S'il vous plaît...

– Allons, mon poussin, ce n'est qu'un mauvais moment à passer...

Il lui embrassa la poitrine, et il lui suça, puis lui mordit les seins. Quand ils saillirent, bien brillants de sa salive, il planta dans le gauche une aiguille horizontalement, de part en part. Cette fois la fillette poussa un cri déchirant. Elle haletait, incrédule en voyant ce métal qui avait pénétré en elle. Il lui prit l'autre tétin et le transperça de la même façon. En général, il préférait la caresse enveloppante du fouet, ou le trait net de la cravache, mais ces tortures plus délicates lui permettaient de faire durer son émotion.

Il prit une nouvelle aiguille, et il se tourna vers Claire. Celle-ci se mit aussitôt à supplier hystériquement.

– Non !... Pas ça !... S'il vous plaît !!...

Il se souvint qu'elle avait la phobie des piqûres. Elle gémissait :

– Je vous en prie !...

Il lui caressa doucement la joue en contemplant amoureusement son visage paniqué.

– Tu n'aimes pas les piqûres ?

Il lui montra l'aiguille qui brillait dans le soleil couchant.

– Ce n'est pas bien méchant, pourtant...

Il descendit la main dans son cou qui palpitait de frayeur et il le pelota lentement, égrenant la chair fragile sous son pouce, enfonçant les autres doigts dans sa nuque, sous les cheveux noirs et luisants.

– Ma petite Claire, laisse-moi te piquer, ça me fait tellement plaisir...

– Je vous en prie, non !...

La perversité de lui laisser imaginer qu'elle avait la possibilité de refuser l'émoustillait particulièrement. Il remonta lui caresser la bouche, passant deux doigts sur les petites lèvres tremblantes.

– Tiens, je vais te piquer là, pour changer...

– Non !!!

– Dans le nez, alors ? Tu as un si joli petit nez...

Il la saisit par la tête, le pouce en travers du front, pour l'immobiliser, et approcha l'aiguille. Elle gémissait, désespérée.

– Non, s'il vous plaît !...

Il lui planta l'aiguille dans la narine gauche, juste dans le petit renflement de chair tendre qui décrivait une si jolie courbe. Elle hurla de frayeur. Sans la lâcher, il reprit une aiguille. Elle se trémoussait comme une folle pour lui échapper.

– Ne te tortille pas comme ça, ou je vais te faire mal !

Il lui attrapa soudain la lèvre inférieure et la transperça. Il s'écarta. Elle se mit à pleurer en tremblant, affolée. Il remonta le tee-shirt rose en haut du buste et pareillement le passa par-dessus la tête. Elle sanglotait, les yeux baissés, ayant renoncé à le fléchir.

– Je ne vais pas te piquer les seins, mon petit cœur, si tu n'aimes pas ça. Tiens, ici, ça fait peut-être moins mal ?

Il saisit à l'aisselle droite l'un des muscles que la position des bras faisait saillir, et le transperça. Elle fut traversée d'un sursaut, comme sous un choc électrique.

Il fit un pas en arrière. L'excitation le brûlait à nouveau, et il eut envie de se défouler avec quelque chose de plus brutal. Il regarda Marion. Il se passa la langue sur les lèvres. Il eut envie de la prendre.

Il reposa les aiguilles dans le sac et attrapa un cutter. Quand il se dirigea vers Marion, elle pâlit. Il fit le tour du tronc et vint se placer derrière elle. Il saisit le short par le fond pour le tirer et l'éloigner des fesses et, plantant la lame aiguisée à côté de la couture, il entailla la toile verticalement sur plus de dix centimètres. Il y enfonça les doigts, attrapa la culotte, la sortit par la fente jusqu'à former un cône à l'extérieur, qu'il coupa à la base. Le tissu élastique disparut de nouveau dans le short, ouvert d'un cercle. Puis il se colla contre le dos de la petite. Il introduisit son membre dans le passage qu'il s'était préparé et, après plusieurs essais infructueux, il parvint à la pénétrer, à sec. Quand il réussit, elle poussa un cri de détresse. Il l'enlaça, ses mains errèrent sur son abdomen contracté par la souffrance que ses viscères enduraient, il remonta sur la poitrine plate, tripota les aiguilles qui traversaient les tétins. Il redescendit sur le ventre, s'enfonça sous le short, la

frotta au travers de la culotte jusqu'à reconnaître la petite chatte, et planta les doigts en y faisant pénétrer le tissu. Il la tritura en tous sens, et Marion se débattait en tirant en vain sur les cordes qui retenaient ses poignets.

Il ressortit. Il refit le tour du pin, retourna se planter devant Claire.

– C'est l'heure du crabe !

Il approcha la lame du cutter de son visage. Horrifiée, elle recula jusqu'à ce que ses liens la retinssent tout à fait. Alors il la caressa sous l'œil, sur la paupière inférieure, une chair d'une délicatesse extraordinaire, à peine striée d'ourlets minuscules, qui palpitait en clignant d'affolement. Des larmes apparurent spontanément, comme exprimées par la sclérotique, baignant la pupille et la faisant briller.

Il lui reprit le visage, l'embrassa de nouveau, jouant de sa langue avec la perle fichée dans la lèvre, puis la lui fourrant entière au fond de la gorge. Il lui empoigna le torse, passant sur l'aisselle transpercée, la caressant sur l'autre flanc avec le cutter pour lui faire peur, puis la serra en enfonçant les pouces dans les petits seins jusqu'à ce qu'elle tressaillît. Il commençait à voir rouge.

Il s'écarta. Tira brusquement sur la ceinture pour la déboucler. Fit sauter le bouton de la taille, le dernier. Descendit le short sous les fesses. Se débarrassa de la culotte en quelques coups de cutter. Il abaissa son membre et le dirigea vers la petite vulve que les jambes écartées entrouvraient. Il s'enfonça lentement en la regardant dans les yeux et en remontant son sexe dans son corps jusqu'à ce qu'il vînt buter au fond. Elle grimaça de douleur et d'anxiété.

– Il est bon, ce crabe ?...

Il l'attrapa par le cou et, tout en lui parcourant le vagin assez brutalement, crispa les doigts dans la chair tiède et palpitante. La petite ouvrait des yeux affolés. Elle respirait avec peine. Il se retenait difficilement de l'étrangler tout à fait.

Il sortit. Il était au point où il allait se perdre. Il recula. Les contempla longuement, l'une après l'autre, le temps de laisser retomber la brûlure de son sexe, de savoir comment il renouvellerait son désir.

Il revint sur Marion. Il la détacha, coupant la corde au cutter, acheva de la débarrasser du débardeur en le lui faisant glisser le long des bras. Il déboucla la ceinture de toile, lui rabattit le short sur les fesses, puis il le fit descendre avec le shorty découpé au fond. Elle leva les pieds l'un après l'autre pour s'en dégager. Tandis qu'elle frottait ses poignets endoloris, il s'occupa pareillement de libérer Claire, et de finir de la déshabiller.

Il prit dans le sac de la ouate qu'il mouilla d'alcool, puis il lui retira délicatement l'aiguille qui lui perçait l'aisselle. Une perle de sang apparut qu'il écrasa sous le coton.

– Tiens-le en place.

Il ôta ensuite les aiguilles du nez et de la lèvre et les soigna de même. Puis il s'occupa de Marion.

Quand il eut fini, il referma le sac.

– Suivez-moi.

Il s'assit en tailleur, au milieu du matelas et des piles de coussins, et il les examina, debout sur le seuil de la tente, toutes nues, toujours retenues l'une à l'autre par la chaîne, incertaines de ce qui allait leur arriver à présent, tremblantes comme des chauves-souris prises dans le jour.

– Approchez-vous, mes chéries...

Il saisit Marion par les hanches. Ses pouces se rejoignirent sur son abricot. Il écarta les grandes lèvres, puis il joua avec les petites, les titillant pour les dégager et les faire saillir. Il retourna la main et lui enfonça le majeur, en remontant, et il la regarda.

– Un ?...

Il poussa son doigt jusqu'à toucher le fond de sa cavité. Elle tressaillit et ferma les yeux.

– Deux ?...

Il ressortit, joignit l'index, se renfonça. Il sentait les muscles humides se resserrer sur lui comme pour le retenir. Avec le pouce, il dégagea le minuscule clitoris et l'écrasa doucement. Elle gémit. Il tourna le poignet pour explorer et sonder l'intérieur de ses muqueuses qu'il repoussait sous ses doigts.

Il se retira lentement. Son érection était complètement revenue.

Il saisit Claire à son tour par la taille.

– Viens ici, mon poussin. Tu n'as pas aimé ce que je t'ai fait, tout à l'heure. Je vais te faire quelques douceurs, toi aussi.

Il l'enlaça en lui prenant les fesses et l'attira à lui. Il embrassa le sexe nu. Sa langue remonta entre les petites lèvres, fouina, dégagea le minuscule bonbon, l'aspira et le suçait. Quand il le toucha avec les dents, il la sentit s'agiter dans ses mains.

Il l'abandonna et s'allongea sur le dos.

– Venez sur moi.

Il les plaça côte à côte sur lui, Marion à gauche, Claire à droite, et les enlaça. Leurs têtes reposaient sur ses épaules de part et d'autre de son menton, elles avaient entrelacé leurs bras pour tenir à deux sur sa poitrine, leurs enfourchures s'encastraient dans ses cuisses, leurs pieds s'éparpillaient autour de ses jambes, et il sentait leur chaîne sur ses tibias. Elles étaient fraîches sur lui, palpitantes, vivantes. Il prit leurs délicieuses petites fesses nues dans ses mains, les palpa longuement, puis il laissa courir le bout de ses doigts dans la fine vallée de leurs dos – et quand il montait sur Marion il descendait sur Claire –, suivant le léger sillon de leurs colonnes vertébrales, retournant jusqu'à leurs

nuques. D'un côté, il avait les petites mèches courtes et blondes qui se rebroussaient sous son avancée, de l'autre il plongeait dans la masse soyeuse de la chevelure noire, et dans chacune il crispait et relâchait ses doigts comme un chat fait son pain.

Il les fit se remonter sur lui jusqu'à avoir leurs visages à la hauteur du sien, et il se remit à les embrasser tour à tour. Il ne se lassait pas de manger leurs petits museaux, de leur passer la langue sur les lèvres, d'écraser sa bouche sur les leurs, se tournant à sa guise vers l'une ou l'autre. Ses mains redescendirent sur leurs fesses, comme attirées par des aimants, il les empoigna et y enfonça les doigts jusqu'à leur faire mal, à les faire se trémousser contre lui. Son sexe était dressé entre elles, glaive de Salomon enserré entre leurs cuisses nues. Il se sentait extrêmement frustré de ne pas pouvoir les posséder toutes les deux en même temps, de nouveau il aurait voulu que son membre se divisât en deux branches, comme la fourche d'un lance-pierre.

Il repoussa Claire assez brusquement, repris par un vif désir d'accomplissement. Il saisit Marion à bras-le-corps et la souleva au-dessus de lui.

– Ouvre les jambes, ma beauté !

Il la posa sur la pointe de son membre, son gland trouva seul son chemin et écarta les petites lèvres. Il la laissa alors descendre lentement, l'empalant sur lui comme un quartier de jambon sur un crochet de boucher. Il cogna au fond d'elle, puis il l'allongea doucement sur lui ; la tête de la petite lui arrivait sous le menton, que ses cheveux caressèrent. Son sexe était pris de tels soubresauts qu'il lui fallait faire attention à chacun de ses gestes.

Il attrapa Claire par le bras et la ramena vers lui.

– Viens par là, ma petite choute...

Il la dirigea pour la faire s'accroupir sur son visage, face à lui, et il lui enfonça la langue dans son petit vagin. En la tenant par les hanches, il l'explora longuement, sans oser bouger dans Marion, dont le ventre le serrait déjà si vivement qu'il en tressautait à l'intérieur.

Il ressortit de Claire et, l'avançant à peine, il lécha son court péri-née et s'arrêta sur le minuscule accroc au fond de la faille. Il le mouilla de salive copieusement, et il voulut s'y faufiler. Mais malgré la position propice, le petit sphincter était encore suffisamment neuf pour se tenir bien fermé et il n'y parvint pas.

Une colère rouge lui tomba devant les yeux. Il écarta brusquement et Claire, et Marion, et attrapant la brune par les hanches, il l'agenouilla et la plia, le nez dans le matelas. Aussitôt il se plaça entre ses jambes et présenta son chibre là où l'on avait repoussé sa langue. Une bonne poussée suffit à la pénétrer. La petite, pourtant, se redressa d'un coup et cria en le prenant en elle.

Il attrapa la blonde par les cheveux et la fit asseoir devant lui, les cuisses ouvertes autour de la tête de Claire. Il se courba en avant, l'empoigna à bras-le-corps, et enfouit le visage dans le ventre offert. Et, tandis qu'il suçait, léchait, pénétrait de sa langue le petit vagin, il se mit en mouvement dans le derrière resserré, reculant les reins pour mieux y replonger, le défoncer, son pubis claquant furieusement contre le dos de la petite, avec un bonheur qui montait en flèche. Il explosa. Son sperme amassé se répandit à flots dans l'étroit rectum, alors qu'une succession de secousses sismiques le faisait se tordre, bouche grand ouverte, tendu dans un plaisir dont l'intensité confinait à la douleur. Puis il s'effondra.

Quand enfin il se déplia et ressortit son membre et son visage des lieux qu'il avait éperdument violés, il bascula sur le côté, et retomba sur le dos. Il était épuisé. À tâtons, il retrouva les deux fillettes, les attira contre lui, les enlaça. Déjà dans un demi-sommeil, il les fit rouler sur lui, il s'en enveloppa comme d'une couette douillette. Il marmonna, à peine distinct :

– Bonne nuit, mes petits vermisseaux... mes petites vermicelles...

*

Comme il s'était endormi tôt, il s'éveilla le lendemain de bonne heure. Les filles dormaient, emberlificotées dans ses bras, et machinalement il leur caressa la tête, affectueusement, repoussant les cheveux de Claire qui lui avaient coulé sur le visage. Il frotta le bras de Marion qui s'était un peu refroidi pendant la nuit, suivit la ligne pure des reins de Claire. Il resta longtemps à passer des doigts légers sur leurs petites fesses abandonnées, et il tournait sur elles comme une brise hasardeuse, délicate et pénétrante.

Quand il fut lassé de ces effleurements, il se leva, enfila une gandoura blanche, et sortit de la tente. Il faisait délicieusement frais, le soleil était encore bas et éclairait maintenant les trois pins de face.

Il prit une thermos de thé et ouvrit les glacières pour sortir le petit déjeuner, qu'il installa devant l'ouverture, dans l'ombre de la tente. Puis il éveilla les filles.

– Bonjour, mes gazelles ! Tenez, passez ça, et venez saluer ce nouveau jour !

Il avait prévu pour elles de petites gandouras d'un jaune paille parsemées de fils d'argent. Dans le silence matinal, elles firent en les enfilant beaucoup de bruit avec la chaîne, avant d'arriver encore tout endormies. Il ne leur manquait que la corde au cou pour figurer les bourgeois de Calais. Il les aurait bien pendues côte à côte à une branche, elles auraient été charmantes, les mains dans le dos, la boucle leur serrant la gorge – mais cela aurait été dommage...

Claire lui fit comprendre qu'elle avait besoin de faire pipi. Il leur indiqua d'un geste le trou qu'elles avaient elles-mêmes creusé un peu plus loin.

– Vous savez où ça se passe !

Il les observa s'éloigner de conserve, comme des sœurs siamoises irrémédiablement attachées ensemble. Elles s'accroupirent l'une après l'autre, celle qui restait debout, par une pudeur qu'il ne pouvait concevoir, tournant le dos à celle qui, la gandoura retroussée, laissait échapper entre ses cuisses un jet clair et rapide.

Quand elles revinrent, elles s'installèrent avec lui autour du thé, du pain, du beurre, des confitures et du miel. Ils mangèrent avec appétit, car pour finir ils n'avaient pas dîné la veille.

Soudain Marion leva les yeux derrière lui, par-dessus son épaule. Elle murmura :

– Regardez !

Il y avait dans cet instant quelque chose de si simple et de si heureux, presque familial, que, sans la quitter des yeux, il lui dit doucement :

– Tu peux me tutoyer, tu sais...

Elle parut déstabilisée, le dévisagea, jeta de nouveau un coup d'œil au-dessus de lui, se décida :

– Re... regarde... en haut...

Il se retourna enfin et examina ce qu'elle désignait. Il distingua dans le contre-jour, en haut du flanc de la combe, une fine silhouette. Il mit sa main en visière et découvrit un jeune garçon dans une djellaba bleue. Normalement, le terrain où il se trouvait lui appartenait, personne n'était supposé y venir, mais évidemment, en l'absence de toute clôture, il était difficile de faire respecter son intimité. Il paraissait plutôt mignon. Il lui fit signe de s'approcher.

Le petit ne se fit pas prier et dévala la pente sur ses pieds nus. Il s'arrêta à côté des campeurs et les examina avec un grand sourire. Il ne devait pas voir souvent de monde par ici.

– Bonjour ! Comment tu t'appelles ?

– Mehdi...

Il paraissait un peu plus âgé que les filles, à peine une douzaine d'années, mais il n'était pas plus grand qu'elles. Son visage éveillé, d'une couleur mordorée, un pain d'épices clair, était encadré des courtes boucles de ses cheveux noirs, et il portait une djellaba d'un intense bleu outremer qui flottait autour de ses chevilles minces comme des allumettes. C'était le genre de garçon qu'il pouvait avoir n'importe quand et sans doute pour pas très cher, mais celui-ci pouvait être tout à fait gratuit, et surtout paraissait beaucoup plus mignon que bien

de ses camarades. Il devait les prendre pour des vacanciers, peut-être un père et ses filles ?

– Tu habites par ici ?

Il donna le nom de son village, qui se trouvait à des kilomètres de là, et raconta qu’il venait souvent dans cet endroit chercher des crabes qu’il vendait aux touristes. Sa voix était claire, précise, son français presque parfait.

– Assieds-toi avec nous. Prends une pâtisserie. Tu veux du thé ?

Il s’écarta pour lui faire de la place à sa droite et le jeune garçon s’assit volontiers. Il accepta tout ce qu’on lui proposa sans faire de manières. Son visage était fin comme celui d’un oiseau, son regard pétillant, et sous cette fichue djellaba qui le voilait comme une burqa, il devinait un corps aussi mince et vif qu’une baguette de noisetier. Il crevait d’envie de le prendre dans ses bras, de le serrer contre lui, de l’embrasser dans le cou, de glisser la main sous la toile de coton bleue, le long de ses mollets de faon, de remonter sur les cuisses nerveuses, et d’aller, tout au bout, s’emparer des petites fesses pour les pétrir longuement dans ses griffes. Il se rendait compte que, aussi mignonnes que fussent les filles, depuis longtemps il n’avait plus eu de garçon, et lui manquaient les formes androgynes de cet âge, la musculature plus ferme, et surtout le petit dard qu’il aimait tant sucer.

Mehdi avait du mal à détacher les yeux des filles, en particulier de Marion dont la blondeur paraissait le fasciner. Mais soudain il découvrit la chaîne qui réunissait leurs chevilles, et il resta stupéfié.

Il affecta de rire :

– Ce ne sont pas mes enfants, tu sais ! D’ailleurs, tu vois, elles ont le même âge et ne se ressemblent pas. Ce sont deux petites Françaises qui ont été enlevées et qui servent maintenant dans un bordel, en ville. Je les ai emmenées pour le week-end, mais il ne faudrait pas que leur vienne la fantaisie de s’en aller !

Il rit en regardant les filles comme s’il pouvait y avoir une connivence possible avec elles. Mehdi était éberlué.

– Eh oui, maintenant ce sont deux petites putains... Elles sont jolies, tu ne trouves pas ?

Malgré le hâle de son visage, on voyait que le rouge lui était monté aux joues, et il baissa timidement ses fines paupières ombrées de cils sombres. Sa pudeur effarouchée le rendait plus désirable encore.

– Venez me voir, les filles.

Elles se levèrent dans le discret cliquetis de la chaîne. Il était en tailleur et il fit asseoir Marion sur son genou droit, Claire sur le gauche. Il posa les mains sur leurs têtes et, tout en observant le jeune garçon, il les caressa en enfonçant fermement les doigts dans leurs

cheveux et en les forçant à s'incliner en avant, en arrière, sur le côté, comme des poupées articulées.

– Laquelle tu trouves la plus jolie ?

Mehdi protesta qu'elles étaient aussi jolies l'une que l'autre.

– Allez, embrassez-vous, les pipelettes.

Les filles se regardèrent un instant timidement, puis elles se rapprochèrent et leurs lèvres se retrouvèrent. Interloqué, Mehdi baissa aussitôt les yeux. Il rit intérieurement : il venait d'infliger un électrochoc à la libido de cet enfant. Il caressait le dos des filles tout en surveillant le moment où le désir de voir serait le plus fort et où il relèverait les yeux. Mais le jeune garçon n'osa donner que de brefs coups d'œil, détournant le regard aussitôt. Les fines jambes repliées qui dépassaient de la djellaba bleue tressaillaient nerveusement. Il avait une grande envie d'y glisser la main pour aller trouver entre les cuisses la petite pointe qui devait être dure comme une épine.

– Tu voudrais les embrasser, toi aussi ?

Il tressaillit et le regarda brièvement, interdit.

– Venez. Nous serons plus à l'aise sous la tente.

L'expérience le lui avait montré à l'instant, n'importe qui pouvait surgir sans prévenir. Il remit les filles debout, se leva à son tour, puis il tendit la main à Mehdi pour l'inviter à le suivre. Subjugué, il se laissa faire.

Quand ils furent sous la tente, il noua les cordons de la toile qui la fermait, puis il défit les cadenas de la chaîne des filles. Elles seraient plus à l'aise pour ce qui allait suivre. Il caressa leur cheville dont la peau délicate avait été marquée par les maillons d'acier. Puis il fit asseoir les trois enfants côte à côte sur des poufs, Mehdi entre les filles. Il paraissait embarrassé à souhait.

Il se plaça derrière eux, ce qui éviterait au jeune garçon de se sentir observé et, posant la main sur la nuque de Marion, il la poussa doucement en avant.

– Allez, embrasse-le. Et montre-lui tes petits talents.

Marion s'avança vers Mehdi, lui passa le bras autour du cou, et elle l'embrassa gentiment sur la bouche. Il s'agenouilla pour regarder de près comment elle s'y prenait pour lui lécher les lèvres, les pincer dans les siennes, les lui ouvrir avec la langue. Le garnement ne protesta pas un seul instant.

Il écarta Marion et poussa Claire.

– Tu me diras laquelle tu préfères.

Claire, soit qu'elle fût attirée par ce petit mâle, soit qu'elle voulût concourir avec sa camarade, y mit plus de cœur. Elle s'empara du visage du jeune garçon qu'elle enveloppa dans ses mains, le tourna vers elle, et l'embrassa avec une lascivité plus intense. Il pensa que cette

petite avait peut-être le germe qui plus tard ferait d'elle une vraie dominatrice. En le voyant fermer les yeux et s'abandonner tout à fait, il se passa la langue sur les lèvres ; il bandait déjà comme un cerf ; il languissait de renverser ce joli gardon.

Il saisit Claire par la nuque et l'écarta. Elle paraissait assez satisfaite de l'effet qu'elle avait produit sur le jeune garçon et qui lui laissait le souffle court.

– Alors ?

Mais, évidemment, le petit Mehdi était totalement incapable de prononcer un mot.

– Moi je trouve qu'elles ont un goût différent, la blonde de la brune, surtout leurs craquettes, mais je les aime tout autant !

Il leur caressa la tête affectueusement.

– Mehdi, tu veux bien les déshabiller ?

Le jeune garçon rougit encore plus vivement.

– Les...

– Oui. Leur ôter leur gandoura.

Il se tortilla sur place. Il en crevait d'envie évidemment, mais il n'osait pas prendre l'initiative d'un geste si indécent. Les filles commencèrent à pouffer devant sa pusillanimité, comme deux gamines de cour d'école qui se donnent des airs supérieurs et se moquent d'un garçon parce qu'elles ont décidé qu'il était niais.

– Arrêtez de faire vos mijaurées, où je montre à Mehdi comment je vous punis quand vous êtes désobéissantes. Claire, raconte-lui ce qui s'est passé lorsque vous n'avez pas respecté la consigne des dix mètres.

Les filles se calmèrent aussitôt. Le souvenir de la correction de la veille était encore cuisant. Claire, rembrunie, faisait la moue, rechiignant à lui avouer comment on l'avait fouettée et perdre son prestige auprès du garçon.

– Dépêche-toi ou les fesses vont te chauffer.

Elle eut un tic instinctif de défense comme s'il avait déjà levé la main sur elle.

– Vous... vous nous avez donné des... des coups...

– Des coups avec quoi ?

– Avec... avec une cravache...

Il se tourna vers le jeune garçon ébahi.

– Voilà. Quand ces petites garces ne sont pas dociles, je les dresse à la cravache. C'est très efficace... Déshabille-les.

Sa voix s'était durcie, il ne s'agissait plus d'une invite, et Mehdi le comprit. Il se tourna vers Claire avec une mine embarrassée. Encouragé par l'air résigné qu'elle affecta, il attrapa la gandoura jaune pâle,

la remonta à mi-ventre, se mit debout et, tandis qu'elle levait les bras, il acheva de la lui retirer.

– Tourne-toi pour lui montrer ton dos.

Ahuri, Mehdi découvrit en travers des omoplates et des reins les cinglons qui étaient encore bien visibles, puis ses yeux descendirent sur les fesses et les cuisses, observant avec fascination les marques d'un rose sombre.

– Tu vois ? Ça fait très mal. Demande-leur.

Claire répondit, avec un ton de reproche :

– C'était horrible !

Il caressa la tête du jeune garçon.

– Tu as déjà reçu la cravache ?

– N... non...

C'était la première fois qu'il le touchait, mais l'enfant était trop troublé pour réagir. Les boucles de ses cheveux étaient souples et tendres.

– Allons, déshabille l'autre, maintenant.

Mehdi se tourna vers Marion et il semblait encore plus intimidé, sans doute impressionné par la blondeur de ses cheveux, la clarté de sa peau. Elle se laissa mettre nue sans broncher. Il paraissait proprement ébloui par les corps découverts des filles.

Restant debout derrière Claire et Marion pour orchestrer la séance, il leur ordonna :

– Caressez-vous les seins, montrez-lui comment ils sont durs après.

Les filles hésitèrent, car elles se trouvaient séparées par le pouf que le jeune garçon venait de quitter, finalement ce fut Marion qui se translata pour se rapprocher de son amie. Les mains de Claire vinrent à sa rencontre, celles de Marion les croisa, elles prirent de la pointe de leurs doigts effilés les petits bouts de leurs seins, et les firent rouler doucement.

– Elles n'ont pas encore de poitrine, mais regarde comment déjà se dressent leurs boutons de rose...

Mehdi debout devant elles fixait intensément, cette fois toute honte bue, le spectacle hallucinant de ces petites Françaises en train de se caresser devant lui.

– Allez, embrassez-vous, les filles. Et bien profond, comme les deux gouinettes que vous êtes.

Leurs mains vinrent gauchement prendre leurs épaules, elles croisèrent leurs visages, et leurs bouches se rejoignirent. Mais les longs cheveux noirs de Claire glissèrent sur son épaule nue et cachèrent leur baiser au jeune garçon. Pour qu'il vît tout, il allongea le bras autour de

sa tête et lui passa un doigt sur la tempe pour les lui repousser derrière l'oreille.

– Regarde comme elles sont belles !

Le petit Mehdi, pétrifié, semblait partager totalement cette déclaration.

– Doigtez-vous un peu, pour vous échauffer.

Elles ne se le firent pas répéter. Leurs mains droites se faufilèrent entre leurs cuisses, trouvèrent leur abricot fermé, et, tout en continuant à s'embrasser tendrement, elles se l'entrebâillèrent et le sollicitèrent l'une l'autre avec un plaisir qui n'avait rien de feint. Il surveillait du coin de l'œil le jeune garçon qui observait ce spectacle, souffle coupé. Il n'avait évidemment jamais assisté à rien de semblable, mais il n'avait même peut-être jamais rêvé une scène d'une douceur aussi perverse.

– Défais-toi, Mehdi...

Le jeune garçon releva les yeux et le regarda stupéfié : il se demandait ce qu'il devait comprendre.

– Mais oui : nous allons tous nous déshabiller, même moi... Les filles, mettez-le à l'aise.

Elles se séparèrent et se levèrent à regret. Le petit Mehdi fut saisi de panique en les voyant l'entourer, s'emparer de son vêtement, le soulever. Il esquissa une protestation, mais il était tellement troublé qu'il ne put s'opposer longtemps. La djellaba bleue monta comme un drapeau, puis s'abattit au sol, sur les gandouras des filles. Il était superbe. Son jeune corps bronzé, qui frémissait comme une plume dans le vent, était barré au milieu par un étroit slip bleu marine, et les lignes qui partaient des hanches vers les aines se dessinaient avec netteté avant de disparaître sous la ceinture élastique. Dessous, un renflement oblong s'étendait horizontalement sur sa gauche.

– Marion, embrasse-le ; Claire, suce-le.

Il ne fallait pas lui laisser le temps de reprendre ses esprits. Marion, les lèvres encore humides de la salive de Claire, vint docilement lui envelopper les joues de ses mains, et fit disparaître sa bouche sous la sienne. Claire s'agenouilla, posa ses doigts fins sur la pointe des hanches, et roula le petit slip sur les cuisses, libérant un vit circoncis qui resta en suspens devant le ventre. Elle l'empauma, le dirigea sur ses lèvres, et n'eut aucun mal à l'avaler.

Très ému par ce spectacle, il ôta sa gandoura et vint se placer derrière le jeune garçon. La nuque, par sa finesse, les reins, par leur ligne racée, les fesses, par leur rondeur dure, le fuselé ferme des cuisses, tout le faisait paraître encore plus beau de dos. Il sentit la chaleur sèche de sa peau, de son corps d'argile. Il frémissait d'impatience à l'idée de la posséder. Il voulut cependant prendre quelques précautions et, faisant mine de diriger Marion, il emprisonna les mains de la petite

filles dans les siennes pour les amener caresser la nuque du jeune garçon, son cou, ses épaules, et par ce biais il commençait de l'effleurer lui-même, de s'exalter au contact de ce corps nouveau.

Mais il se rendit vite compte que Mehdi, pris sous cette double attaque, ne faisait plus attention à lui et, lui abandonnant les mains de Marion sur le dos, il vint lui envelopper les reins qui vibraient des attentions de Claire. Il descendit et s'empara de l'étroit derrière durci, achevant de repousser le slip sous les fesses. Puis il se serra contre lui, et il lui déposa son propre chibre, dressé comme un phare, le long de la colonne vertébrale. Le petit ne broncha pas, tout occupé par les mille soleils que les filles faisaient jaillir en lui et qui le parcouraient du bout des orteils à la racine des cheveux.

Il mit la main gauche sur la tête de Claire et l'écarta. Il prit la petite bite, dure comme le bronze, toute glissante de salive, et la masturba un instant dans le creux de sa paume. Il se pencha à l'oreille du garçon qui continuait de se faire manger la bouche et il lui souffla :

– Elles font du bon travail, non ?... Je crois que tu es prêt pour le grand jour.

Il l'embrassa dans le cou, juste derrière l'angle de son menton. Le jeune garçon se laissa faire, obnubilé par le baiser de la fille.

– Allez, Marion, donne-moi ta tirelire, que j'y mette sa gaufrette !

Il passa la main gauche dans les reins de la petite blonde et, tout en dirigeant le fin membre frémissant vers sa fente, il la resserra contre le ventre du jeune garçon électrisé. Après quelques tentatives, il y disparut sans effort. Marion alors l'enlaça et, sans cesser de l'embrasser, elle se frotta lascivement contre lui. Et celui-ci, tout debout qu'il était, fut pris par l'instinct, se mit à danser en elle, à la piquer de petits coups rapides de ses reins nerveux. Profitant de son inattention, il lui caressait le dos, les fesses, les cuisses qui oscillaient, traversées par de brèves impulsions.

Mais il sentit bientôt le rythme du petit garçon s'accélérer et il craignit de perdre ce qu'il souhaitait se conserver. Il regarda Claire et lui ordonna à mi-voix :

– Donne-moi une paire de menottes...

Elle se dépêcha de fouiller dans le sac aux accessoires et revint avec l'objet demandé. Il attrapa alors la petite blonde et le jeune garçon chacun par une épaule et les sépara fermement. Interloqué, arrêté au sommet d'une expérience sans pareille, Mehdi regarda son bienfaiteur sans comprendre.

– Attends, tu vas voir...

Il le poussa contre un des bords de la tente et, avant qu'il ne devinât ce qu'il lui arrivait, il lui leva les bras et le menotta à la barre qui soutenait la toile du plafond. Mehdi se tourna vers lui avec des yeux pleins d'interrogations. Il le dévisagea d'un air goguenard :

– Tu as bien pris ton pied avec mes putains, petite canaille ? Eh bien, il faut payer. C'est moi maintenant qui vais profiter de toi !

Il contempla un instant le jeune corps nu qui s'élançait comme une fine flamme devant la toile, l'examina de haut en bas, s'arrêtant sur sa petite verge désespérément tendue, revenant à ses lèvres humides, le temps que son désir montât à son paroxysme. Puis il lui prit le visage et l'embrassa à pleine bouche. Elle était délicieuse, glissante de la salive de Marion, palpitante sous son attaque imprévue, cherchant énergiquement à se dérober.

Il s'écarta, lui passa la main sur la poitrine, lui pinça les tétons entre le pouce et l'index, lui caressa le ventre. Le jeune garçon voulait dire quelque chose, mais chaque sensation nouvelle le privait de ses mots. Puis il lui attrapa les bourses par-dessous, et referma la main sur le petit paquet qui n'avait pas encore débandé.

– Dis-moi, elle était bonne, la craquette de Marion ? Ça t'a plu de la lui fourgonner ?

Mehdi roulait des yeux angoissés. Il le branlait dans sa paume pour le garder dur. Puis il revint lui dévorer la bouche, mais cette fois en serrant les petits organes pour le sentir se trémousser contre lui. Il lui aspira la langue qu'il suçait intensément, et, sa main remontant sur la poitrine, il pinça un tétin entre ses ongles. Il le tourna jusqu'à ce qu'il fût pris de convulsions qui le faisaient bondir et son dos claquer contre la toile.

Il s'écarta avec satisfaction. Cette fois, le jeune garçon était complètement affolé, à ses yeux il voyait qu'il avait compris qu'il s'était fourré là où il n'aurait jamais dû venir. Il alla prendre dans le sac la cravache. Les petites, instinctivement, se reculèrent dans l'angle de la tente opposé à la porte, sans doute pour bien montrer qu'elles n'avaient pas l'intention de fuir, et qu'elles ne méritaient par conséquent pas de châtiment. Mais il les ignora et se planta devant le jeune garçon.

– Donc tu disais que tu n'as jamais été fouetté ?...

Il lui passa lentement le cuir tressé sur la poitrine.

– C'est dommage. Il faut que tu connaisses cela aussi.

Il descendit sur le ventre qui palpitait de peur.

– Tu es un « grand », maintenant que tu es dépucelé...

Il joua un instant avec le petit membre qui maintenant retombait comme un pompon.

– Il faut que tu connaisses l'effet que ça fait...

Il remonta la pointe de la cravache dans le cou, l'enfila derrière l'oreille, passa sur les lèvres qui tressaillaient comme s'il voulait balbutier quelque chose.

– Je ne sais pas si tu vas aimer, mais moi, en tout cas, je vais adorer te corriger. Tourne-toi.

– Je... je vous en prie, monsieur... non...

– Tourne-toi.

– S’il vous plaît, laissez-moi partir... Je dirai rien...

– Tourne-toi !

Et il lui abattit la cravache sur le flanc de la cuisse. Le gamin hurla.

– Tu préfères que je te fouette les couilles ?

Un trait rose sombre monta rapidement en travers de la peau hâlée sur la jambe. Terrorisé, le garçon pivota gauchement et présenta son dos à demi.

– Claire, viens ici.

Il avait eu brusquement envie de la voir à l’œuvre. Il la plaça devant le garçon, se mit lui-même derrière elle en lui collant son ventre dans les reins, et lui donna la cravache.

– Vas-y. Montre-moi ce que tu sais faire.

Il la sentit soudain électrisée par cette situation inattendue. Elle hésita un instant, souleva timidement la cravache.

– Allez.

Elle frappa les fesses. Son coup, sans être d’aucune mesure comparable à ceux qu’il assenait lui-même, n’était pourtant pas un simulacre, et le garçon cria.

– Plus fort.

Il lui caressa tendrement ses longs cheveux noirs en les ramenant en arrière. Il lui souffla à l’oreille :

– Je veux que tu le fasses hurler, le joli Mehdi... T’as pas envie ?

Elle leva le bras et frappa de nouveau sur les fesses, mais plus fermement. Le garçon émit une plainte modulée qui disait son désespoir.

– Arrêtez !!...

Il enlaça les reins de la petite fille et posa les mains sur sa vulve qu’il se mit à caresser doucement. Il chuchota de nouveau :

– Plus fort...

Il la sentit frissonner de la tête aux pieds. Elle envoya un troisième coup, plus énergiquement, et frappa dans le pli sous les fesses, à la jointure des cuisses. Elle savait où cela faisait mal. Mehdi hurla.

– C’est bien. Donnes-en lui sur le dos aussi. Sous les bras, regarde comme ses flancs sont dégagés.

Il lui titillait maintenant activement son petit bouton. Elle frappa en travers des reins mais, défaillant sous les impressions qui remontaient de son bas-ventre, elle n’eut plus autant de force. Il s’interrompit et lui prit le poignet.

– Regarde. Donne de l’effet quand tu envoies.

Et il la guida, lui montrant comment le fait de tourner le bras en même temps qu’on le lançait doublait la vivacité du coup. En le recevant au-dessus de la hanche, le jeune garçon bondit contre la toile en poussant un cri de désespoir.

Il s’échauffait prodigieusement. Il eut soudain envie du petit cul de Claire, la « dominatrice ».

– Marion ! Va chercher l’huile, vite !

Elle se dépêcha de fouiller dans le sac et rapporta le pot en terre.

– Ouvre-le. Plonge les mains dedans et badigeonne-moi.

Il tressaillit quand il sentit les petits doigts lui envelopper la racine du membre, puis remonter jusqu’au gland. Dès qu’il fut enduit entièrement, il fléchit légèrement les genoux, chercha la fente étroite du derrière de Claire, et parvint sans trop de mal à la trouver. Il entra d’un coup. La petite poussa un cri douloureux. Il se redressa alors, la soulevant de terre, et lui reprit la cravache. Serrant contre lui du bras gauche le mince corps qu’il empalait, il envoya deux coups croisés sur le dos du garçon, à toute volée. Cette fois, il poussa un véritable hurlement tandis qu’il se débattait en se tortillant désespérément.

Il jeta la cravache par terre, souleva Claire pour s’en dégager, et la reposa sur ses pieds. Il tituba au milieu de la tente, et dut prendre quelques instants pour retrouver ses esprits. Puis il détacha le jeune garçon.

– Voilà. Maintenant tu sais ce que c’est d’être fouetté – vraiment fouetté. Et tu sais donc aussi ce qui t’attend si tu n’es pas tout à fait docile.

Il caressa le visage baigné de larmes.

– Tant que les enfants n’ont pas été battus sérieusement, ils ne sont pas obéissants. La cravache au moins, ça, ça vous dresse, mes petits chérubins...

Il lui passa le pouce sur les lèvres, qui tremblaient encore de la raclée qu’il venait de subir, et par jeu il les lui repoussa sur le côté.

– Si tu savais comme tu es beau depuis que tu as été corrigé ! Il faut battre les enfants pour qu’ils perdent cette insupportable morgue qu’ils croient pouvoir afficher en raison de leur jeunesse.

Il pelota le petit sexe qui s’était rétréci à presque rien.

– Tu fais moins le fier, hein, à présent ? Allez, agenouille-toi.

Mais Mehdi, tremblant des brûlures qui élançaient son dos, ne bougea pas, comme s’il n’avait pas compris qu’on lui donnait un ordre.

– On dirait que tu n’as pas encore tout à fait saisi. Claire, redonne-moi la cravache.

Mehdi sursauta et se laissa tomber à genoux.

– Non ! Je vous en prie...

– C'est mieux...

Il enfonça les doigts dans les courtes mèches brunes, renversa la jolie tête effrayée en arrière, et, se prenant le sexe encore tout huileux dans l'autre main, il en amena le bout qu'il se caressa contre les lèvres humides.

– Tire-moi ta langue toute fine.

Le gamin obéit aussitôt. Il vint sur la pointe rose qu'on lui tendait, et titilla son méat qui s'entrouvrait en palpitant, au rythme des poussées de son désir. Des frissons lui parcouraient la colonne vertébrale comme une myriade d'aiguilles qu'on y aurait déversées.

Puis il s'avança, fit pénétrer son gland dans la bouche étroite, et s'enfonça lentement, mais inexorablement, jusqu'à buter au fond de la gorge du petit. Bien qu'il le retînt par les cheveux, il eut du mal à le contrôler, car le jeune garçon s'arc-boutait contre ses cuisses pour tenter de se dégager.

– Claire ! Marion ! Reprenez les menottes et attachez-lui les bras dans le dos. Sinon je vais être obligé de le fouetter de nouveau !

Les petites obéirent avec empressement, préférant de loin le rôle d'exécuteur à celui de victime. Marion attrapa les bras du garçon qu'elle tira en arrière, et Claire referma les bracelets métalliques sur les étroits poignets bruns. Maintenant Mehdi se tordait sous sa main pour échapper aux coups dont il le sondait au fond de sa gorge, mais il lui était plus difficile de se soustraire à ses attaques.

Quand il se fut entièrement nettoyé et que l'huile dont il avait été enduit fut remplacée par la salive brillante du garçon, il s'écarta.

– Voilà le deuxième pucelage que tu perds. Pour que tu sois tout à fait accompli, je vais maintenant te prendre le troisième... À moins que tu ne te sois déjà fait sodomiser ?

Le jeune garçon avait horriblement pâli.

– Non ?... Réponds-moi : est-ce que tu t'es déjà fait enculer ?

– Non... Je vous en prie... Ne me...

– Allons, ce n'est pas bien méchant. Il ne faut pas placer son honneur là où il n'est pas. Ce n'est pas parce que tu te seras fait enfler que tu ne seras plus un homme ! Au contraire ! En sentant ma bite en toi, ça va peut-être te donner le goût de te faire mettre ? Peut-être vas-tu découvrir que t'es pédé, en fait ?

Il lui tapota la joue familièrement. Le jeune garçon était cramoisi ; il semblait épouvanté à l'idée de subir l'avilissement suprême, une flétrissure dont la honte ne s'effacerait jamais.

– Allongez-le sur le dos.

Ses petites assistantes ne se firent pas prier. Elles prirent le garçon par les épaules et le renversèrent sur le dos, au milieu des coussins

entre lesquels s'enfoncèrent ses poignets menottés. Il s'agenouilla entre ses jambes après les lui avoir écartées.

– Marion ! Suce-le-moi un peu. Et transforme-moi ce pauvre asticot en un bel éperon !... Et Claire, occupe-toi de ses tétons : je les veux durs comme des cailloux !

Les filles, chacune de leur côté, se mirent à leur travail, et en se courbant se dessina la jolie cannelure de leurs colonnes vertébrales. La tête blonde couvrit le sexe amorphe, tandis que la noire se posait sur sa poitrine étroite. Il passa lentement un doigt entre les fesses du jeune garçon entrouvertes devant lui, il chercha la petite dépression et, l'ayant trouvée, la tâta longuement en le pressant et en l'écartant.

Puis il prit les filles par la nuque et les repoussa. Il voulait voir la réaction de son diabolin quand il allait en faire sa chose.

– Marion, branle-le, plutôt.

Pendant que la petite fille travaillait la pine qui avait déjà repris un peu de consistance dans sa bouche, il se chargea le majeur de sa salive – et il y trouva un délicieux goût de merde enfantine, légère et parfumée –, puis il revint sur sa cible. Le jeune garçon gémissait, écartelé entre les sollicitations contraires de sa poitrine, de son sexe, de son derrière... Il appuya sur la fine anfractuosité.

– Non... s'il vous plaît... je vous en prie...

Il se pencha sur lui pour mieux l'observer.

– Tu me sens ?... Tu me sens bien ?...

Et, lentement, il le força. Le jeune garçon cria en se tendant comme un arc.

– Non !...

– Et nous n'en sommes qu'aux prémices, mon petit chou !

Il tourna doucement à l'intérieur du rectum palpitant, reconnaissant ses limites, égrenant ses replis indistincts. Puis il ressortit aussi lentement qu'il était entré.

– Prêt pour le deuxième ?

Et il se renfonça en adjoignant l'index. Il eut plus de mal, car le sphincter luttait contre lui de toutes ses forces, mais il parvint à ses fins. Le jeune garçon maintenant geignait continuellement en se tordant dans les coussins comme une ablette hors de l'eau, pris entre les pinces de Claire sur ses tétons, la maîtrise de Marion emprisonnant sa pine, et ses propres doigts qui le fouillaient.

Soudain il sentit une vague monter en lui.

– Claire ! Marion ! vite, de l'huile !

Les fillettes se précipitèrent. Marion apporta le pot, Claire y plongea les mains, et elle les referma sur son sexe turgescent. Il retira ses doigts, écarta de ses pouces de part et d'autre le petit sphincter pour s'ouvrir le passage, et présenta son membre. Il poussa. Il dut batailler

un moment, car le jeune garçon bondissait et lui glissait entre les mains, mais soudain son gland fut en lui et, le coup de reins suivant, il y fut jusqu'à la racine. Le gamin hurla. Il le prit à bras-le-corps et, tout en le pilonnant, il lui mordit la bouche, les joues, le cou, il lui griffa le dos, les fesses, il lui planta les dents dans la poitrine.

Soudain il hurla aux filles :

– Allongez-vous ! Allongez-vous à côté de lui !

Les petites affolées se hâtèrent de lui obéir en se couchant sur le dos, de part et d'autre du garçon. Il poussa alors les têtes de Claire et Marion contre celle de Mehdi, et il se mit à les embrasser tour à tour, enfonçant sa langue dans une bouche puis dans l'autre, suçant un nez, fouissant dans une oreille, heurtant de ses dents des incisives blanches, léchant les poitrines androgynes côte à côte, tout en continuant de fourbir à grands coups le petit cul serré.

Quand il sut que tout allait finir, il prit dans le poing les jeunes organes du garçon et les écrasa entre ses doigts. Le gosse hurla en vibrant comme une corde. Il aurait voulu lui bouffer son sperme, mais il ne fallait plus y penser. Il se débonda enfin, fut parcouru par des arcs électriques, tandis qu'il lui crachait au cœur des viscères tout son foutre accumulé depuis le matin. Il poussa un grondement de bette, puis il retomba abasourdi.

Malgré la secousse qu'il avait subie, il resta conscient qu'il avait tout de même avec lui trois gamins qui ne rêvaient que de mettre le plus de distance possible entre lui et eux, et que ne retenaient que les quelques cordons d'une tente. Il se força à se relever, prit la chaîne et en entourra les chevilles des filles. Puis il récupéra les menottes sur les poignets du garçon prostré et, lui refermant un bracelet autour du pied, il fit passer l'autre dans un maillon de la chaîne. Ainsi tranquilisé, il se laissa tomber au milieu des corps nus et des coussins emmêlés, tandis que son vit, gros et poisseux, d'où dégouttaient encore quelques matières, s'enfouissant entre des ventres et des cuisses impubères.

*

Quand le soleil recommença de décliner, il démontra le camp. Ils avaient passé la journée sous la tente à essayer différentes combinaisons qui lui étaient venues à l'esprit, et les enfants étaient épuisés. Il fit enfiler la djellaba bleue de Mehdi à Marion, et les gandouras jaunes à Claire et Mehdi : si pendant le trajet, quelqu'un devait reconnaître le bleu outremer qu'avait porté le jeune garçon, son association avec des cheveux blonds et un visage clair dissuaderait qu'il s'agît de lui. Claire et Marion furent de nouveau enchaînées par la cheville, et un poignet de Mehdi menotté à celui de Claire. Sous sa houlette, ils firent plusieurs allers et retours à la voiture pour charger tout le matériel.

Après avoir installé les trois enfants à l'arrière, il reprit la direction de la ville, en ayant soin d'emprunter des pistes et des routes secondaires où il craignait moins de tomber sur un contrôle inopiné de police. Mehdi tenta bien de l'interroger sur l'endroit où il l'emmenait, mais il ne lui donna que des réponses évasives.

Quand la Land Rover entra dans la cour et que les vantaux de fer surmontés de piques se refermèrent derrière eux, l'affolement le prit pour de bon. Mais déjà deux serviteurs s'avançaient pour conduire les enfants dans les cellules.

Il alla ensuite négocier avec le patron de l'établissement. Il obtint, en échange de son « apport en nature », un crédit pour une prochaine séance où il pourrait de nouveau emmener les trois enfants ensemble.

Il repartit très satisfait, imaginant déjà les prochaines parties qu'il ferait avec ce délicieux trio.

ELLE ET EUX

La salle

Elle s'arrêta devant les lourds vantaux, de hautes plaques en fer rivetées et surmontées de piques ouvragées, donna un bref coup de klaxon, et attendit. Le bâtiment était très grand, mais aucune ouverture ne perçait son épais mur ocre, sauf tout en haut, où quelques baies vitrées se découpaient comme des meurtrières. Un judas fut ouvert, puis refermé, et le portail pivota lentement. Elle entra dans la cour où se dressaient trois hauts palmiers et gara sa Jaguar XF, rouge sombre, entre d'autres voitures de luxe tandis que derrière elle les portes se rabattaient sans bruit.

Un serviteur vêtu d'un turban et d'une djellaba blanche parsemée de fils d'or au col et aux manches l'accompagna jusque dans le hall. L'endroit était digne des mille et une nuits : des yuccas vert vif sortaient de grands pots vernis d'un bleu profond et penchaient leurs piques acérées vers des tapis moelleux, brun-rouge et jaune d'or ; un dromadaire en argile, grandeur nature, surveillait placidement les arrivants ; un cupidon d'albâtre versait sa cruche d'eau dans un bassin carrelé... Elle se dirigea vers l'accueil et patienta tandis qu'un client devant elle achevait de payer. Il était vêtu d'un complet gris assez quelconque, mais son corps puissant et sa tête aux cheveux coupés très courts avaient quelque chose de séduisant.

Quand il se fut écarté, elle vint à son tour déposer sur le comptoir une importante liasse de billets qu'elle sortit de son sac. Puis le même serviteur la conduisit par un escalier de marbre dans les sous-sols, le long d'un couloir peu éclairé, jalonné de part et d'autre d'une douzaine de portes insonorisées, dont il ouvrit la dernière.

– S'il vous plaît, madame...

Elle entra sans faire attention au chevalet au centre de la pièce, ni aux instruments disposés tout autour, mais elle vit aussitôt les deux jeunes garçons enchaînés au mur, bras en l'air, les yeux bandés par un serre-tête en tissu élastique noir.

– Voici les deux petits Français qui viennent tout juste d'arriver, madame.

Elle s'approcha d'eux. Immédiatement, elle fut très contente. Ils avaient une dizaine d'années : le premier était blond, vêtu d'un tee-shirt rose corail, d'un jean pâli, et de baskets blanches ; l'autre était brun, il portait un pull en V jaune paille sur un petit short gris clair, et il était pieds nus. Ils paraissaient délicieusement effrayés, rendus aveugles comme des souriceaux qui viennent de naître. Elle eut tout de suite envie de les caresser, de leur passer la main sur la poitrine, de toucher leurs petites braguettes... Elle posa son sac à main sur une table remplie d'instruments.

– Est-ce la première fois qu'ils voient un client ?

Le serviteur prit une mine désolée.

– Malheureusement, non, madame... Si vous souhaitez des petits poussins qui n'ont jamais servi, il faut réserver, madame... Il y a beaucoup de demandes... et c'est très cher.

Elle haussa les épaules ironiquement ; elle avait posé la question par principe, mais elle se doutait bien de la réponse.

– Donc ils ne viennent pas « tout juste d'arriver »...

Le serviteur eut un petit sourire d'excuse.

– Mais, en revanche, je peux vous assurer que ce sera la première fois qu'ils verront une dame...

– Détachez-les.

Elle alla vers un grand fauteuil en cuir noir aux accoudoirs amovibles où elle s'assit confortablement.

Le serviteur défaisait les menottes. Il n'avait pas besoin de clé pour cela, il suffisait de pincer sur le côté deux ergots entre le pouce et l'index, et comme il y avait deux de ces mécanismes diamétralement opposés sur chaque bracelet, il fallait donc deux mains pour les déverrouiller, ce qui était impossible pour celui qui était attaché. Les petits abaissèrent les bras avec un soulagement visible. Il les fit avancer en les conduisant gentiment, une main posée en haut de leur dos.

– Enlevez-leur ces bandeaux.

Le serviteur fit glisser les serre-tête et les garçons baissèrent les yeux, éblouis et intimidés à la fois.

– Voulez-vous que je vous les déshabille ?

– Non !... Ça sera tout, merci.

Le serviteur les plaça de part et d'autre du fauteuil, il s'inclina en recevant son bakchich, puis il se retira.

Elle prit chacun des jeunes garçons par un poignet et les fit s'approcher. Le brun, à sa droite, qui avait des yeux de velours, les gardait baissés. Puis elle regarda le blond, sur sa gauche, qui devait avoir des aïeux suédois.

– Comment t'appelles-tu ?

– Michel.

Les pointes de ses cheveux s'éparpillaient autour de son cou, son tee-shirt trop petit moulait son torse en laissant apparaître la ceinture en toile blanche, et les lacets de ses baskets blanches étaient bleus. Il était très mignon. Puis elle se tourna vers le brun.

– Et toi ?

– Corentin.

Ses longs cheveux d'un brun sombre lui frôlaient les épaules, et sa peau mate le faisait ressembler à un petit sauvage. Son buste étroit était exactement ajusté dans le pull, dont une haute bande de côtes élastiques plaquait le bas sur le short.

– Alors, vous arrivez de France ?

Michel hocha la tête d'un air renfrogné. Elle le prit par la nuque, l'embrassa sur le front. Il ne broncha pas.

– Je t'ai mis du rouge !

Elle le frotta avec le pouce pour effacer la trace qu'elle lui avait laissée.

– Il faut venir dans ce pays pour vous trouver. C'est un comble !

Elle l'embrassa sur la joue, descendit dans le cou. La chair était parfumée comme un fruit.

– Hmm, tu es très doux. Donne-moi ta bouche.

Elle lui prit le menton pour l'obliger à redresser la tête et l'embrassa. Il ne bougea pas. Elle le sentit trembler légèrement tandis qu'elle lui léchait les lèvres, mais il se laissa faire. Au bas de son ventre, une humidité s'installa lentement.

Les jambes de Corentin étaient fines et bronzées, et montaient haut sous le short court. Elle lui posa la main derrière le genou, et grimpa doucement sur la cuisse, en lui faisant sentir la pointe de ses ongles, jusqu'à frôler le bord du tissu. Le jeune garçon sursauta et fit un écart. Il ne devait pas être encore fini, pas tout à fait dressé.

– Eh ?... Si tu n'es pas plus docile, tu vas être puni...

Elle caressa la tempe de Michel en repoussant ses cheveux dorés derrière l'oreille.

– Tu ne crois pas que Corentin a mérité une punition ?

Le petit resta muet.

– Dis-moi que ça te ferait plaisir que Corentin reçoive une bonne fessée.

Michel rougit, entrouvrit la bouche, mais ne put proférer un mot. Elle lui passa un doigt sur les lèvres.

– Si tu ne me le dis pas, c'est toi qui seras fouetté, mon chéri... Alors ?

– Je... euh... Corentin a... a mérité une fessée...

Il baissa les yeux, honteux de sa trahison. Elle lui caressa la tête.

– Je suis d'accord avec toi... Je vais m'en occuper tout de suite.

Corentin se trouvait à un pas du fauteuil et, sous le bord de ses cheveux, la surveillait d'un œil noir.

– Viens ici.

Le petit releva la tête et rejeta ses cheveux en arrière nerveusement, mais il n'approcha pas.

– Si tu n'obéis pas, je vais devenir méchante. N'as-tu donc pas vu tout ce qu'il y a dans cette pièce ?

Corentin pâlit, montrant qu'il était certainement déjà venu ici et avait eu tout le loisir de découvrir à quoi servaient ces instruments ; peut-être même avait-il eu l'occasion d'y goûter.

– Viens ici.

À regret, il se résolut. Elle le reprit par le poignet.

– Approche-toi. Tu es très mignon, toi aussi.

Elle lui repoussa les cheveux en arrière, lui caressa la joue, le contempla de la tête aux pieds. Son pull qui moulait son corps fin et gracieux était très plaisant. Elle descendit la main sur le bras, la glissa sur le flanc, passa sur la hanche. Il était très doux. Sous la bande de côtes serrées, elle sentit la ceinture élastique du short.

– Allonge-toi.

Elle le prit par l'épaule et l'attira à elle. Elle le coucha en travers de ses genoux. Elle lui caressa le dos en froissant lentement le pull entre ses doigts.

– Je ne crois pas que je vais te faire très mal, pour le moment. Je veux juste que tu comprennes que tu dois m'obéir.

Elle lui mit la main droite sur les jarrets et remonta doucement ; elle passa sur le petit derrière, repoussa le pull puis, glissant les doigts sous l'élastique du short, elle le fit coulisser le long des hanches. Elle rencontra un petit slip blanc. Elle pelota un moment les jolies fesses en chiffonnant le tissu de coton.

– Tu vois Michel comme ton ami a un magnifique petit derrière ? Il est dur, serré, et tendre à la fois. J'en ai rarement vu d'aussi joli... Et le tien, comment est-il ?

Elle lui posa la main gauche sur la cuisse et remonta lentement sur les fesses, bien prises dans le jean étroit. Elle le palpa longuement pour reconnaître le petit derrière serré par l'appréhension.

– Il est très joli aussi, mon chou. Je m'en servirai sûrement tout à l'heure !

Elle revint à Corentin et, attrapant la petite culotte des deux côtés, elle la rabattit sous les fesses. Un triangle plus clair apparut, d'une peau douce et fragile qui avait peu vu le soleil.

– Est-ce que tu as déjà reçu des fessées, Corentin ?

– Oui...

Il avait une petite voix.

– De vraies bonnes fessées ?

– Je... oui...

Il ne savait manifestement que répondre pour la détourner de son projet. Elle leva la main et la rabattit d'un coup, vigoureusement. La claque résonna, accompagnée du cri aigu du jeune garçon.

– Des fessées comme ça ?

– Non... non...

Elle le claqua de nouveau. Le petit cria plus haut.

– Tu vois, ça, c'est une vraie bonne fessée.

Elle le frappa énergiquement pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que la peau rougît. Puis elle s'arrêta et lui caressa les fesses en les malaxant fortement. Le petit gémissait, son derrière martyrisé le brûlait de plus belle.

– Tu vois comme c'est désagréable ? Ne vaut-il pas mieux obéir tout de suite ?... Qu'en penses-tu, Michel ?

Le petit blond hocha la tête nerveusement.

– Tu es trop mignon !

Elle lui reprit le menton et l'embrassa de nouveau sur la bouche. Ses lèvres étaient un véritable délice, petites, fermes, douces, humides, tressaillant sous ses avances. Pendant qu'elle le lutinait aimablement, sa main droite continuait de s'égarer sur les fesses de Corentin, les palpait, les triturerait, les ouvrait.

Elle s'écarta pour le redresser et le remettre sur ses jambes. Il se dépêcha de remonter ses culottes, et elle le laissa faire. Elle lui caressa le visage, écrasant de son pouce les larmes qui coulaient de ses yeux brillants.

– Toi aussi tu as une très jolie bouche. Donne-la-moi à goûter.

Elle le prit par la nuque en emprisonnant dans sa paume la pointe des cheveux soyeux, et elle l'attira, l'embrassa. Tout de suite, elle lui enfonça une langue pointue. Le petit tressauta et se tortilla pour tenter d'échapper à cette intrusion inattendue. Mais elle ne le lâcha que lorsqu'elle fut repue de sa bouche. Elle le contempla.

– Tu n'es pas suffisamment docile, mon petit Corentin. Tu as encore des choses à apprendre.

Elle se leva et le prit par le bras.

– Viens par ici.

Elle choisit l'une des chaînes qui pendaient du plafond en passant par des poulies et terminées par des menottes. Elle les referma sur ses poignets. Puis elle tira jusqu'à lui dresser les bras en l'air.

Elle se rassit. Le petit blond n'avait pas bougé, debout à côté de l'accoudoir gauche. Elle lui caressa pensivement la tête, descendit sur son cou étroit, lui prit l'épaule, toute légère sous le coton rose, puis passa la main sur sa poitrine plate. Elle chercha dans le tissu la pointe

d'un bout de sein, et elle le pinça pour le faire saillir. Le petit tressaillit, mais il serra les lèvres et ne dit rien.

– Tu sais Michel, je crains de ne devoir fouetter Corentin. Il ne se comporte pas du tout comme il faut.

Elle descendit sur le ventre, accrocha le bas du tee-shirt avec l'ongle du pouce, découvrit le nombril, le fit coulisser sur le côté, et caressa la peau dénudée au-dessus de la hanche.

– Tu es doux comme une pêche, mon chéri.

Elle revint lui prendre les fesses, les pelota assez nerveusement. Le désir qu'elle en avait grandissait rapidement. Elle le tapota sur la hanche.

– Allons, il va falloir que tu te mettes un peu au travail, tout de même. Viens là.

Elle le prit par le bras et l'amena devant elle. Avec des gestes fermes, mais sans brusquerie, elle le fit s'agenouiller entre ses jambes.

– On t'a déjà appris comment faire, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête en rougissant.

– Eh bien, vas-y.

Elle portait un pantalon qui s'ouvrait par-devant, comme celui d'un homme. Timidement, le petit s'avança sur ses genoux et chercha la tirette sous le repli de tissu. Il l'attrapa et, non sans quelques difficultés, il la descendit jusqu'en bas. Elle le regardait faire en plissant les yeux, tellement l'impression de ces petits doigts qui s'affairaient à l'ouvrir était violente, pensant que l'enfant devait être quelque peu surpris de la couleur vermillon de son sous-vêtement.

– Et ensuite, qu'est-ce qu'on fait ?

Michel enfonça la main à l'intérieur du pantalon, mais il eut du mal à attraper la ceinture large et serrée du shorty un peu particulier qu'elle portait. Elle l'aida à le lui baisser.

– Lèche-moi. Tu vois comme je suis mouillée ?

L'appréhension montait sur le visage du jeune garçon devant sa vulve entrouverte – la première de sa vie ? –, mais il hocha tout de même la tête.

– Eh bien, vas-y.

Il surmonta son appréhension et s'avança. Il sortit le petit bout de sa langue rose, et elle le sentit sur elle. C'était épouvantablement délicieux. Elle lui posa tendrement la main sur la tête et lui caressa les cheveux. Il lui lécha la fente entre ses lèvres, puis, comme elle insistait en le poussant contre elle, elle sentit sa langue contre les petites. De longs frissons lui remontèrent dans la colonne vertébrale ; elle était fascinée par son obéissance.

– Caresse-moi le bouton...

Elle dut y mettre les doigts pour le lui présenter, car le jeune garçon paraissait tout à fait ignorant.

– Suce-le-moi !

Timidement, il le prit entre ses lèvres. Un éclair d'argent lui remonta qui l'éblouit.

Quand elle fut bien débarbouillée, elle l'écarta doucement.

– Viens. Je vais m'occuper de toi, aussi un peu.

Elle le prit par la main et le releva. Il était debout devant elle, légèrement tremblant après ce qu'il venait de faire, redoutant sans doute également ce qui allait lui arriver et, lui posant les mains sur les hanches, elle l'attira près d'elle. Elle déboucla la ceinture de toile blanche, et défit le bouton nickelé. Elle le regarda : il n'en menait pas large. Elle déboutonna la braguette et écarta les pans du jean. Il portait dessous un slip rouge, lui aussi, mais d'une teinte cerise plus sombre. Elle glissa la main à l'intérieur du pantalon et elle lui caressa doucement son petit renflement au travers du coton.

– Tu aimes quand je te fais ça, mon chéri ?

Michel ne réagit pas tout de suite, mais finalement il hocha la tête. Il avait bien compris ce qu'il devait faire pour échapper au pire. Elle glissa la main sous la culotte et vint lui tâter sa petite verge, douce comme un lézard. Cette fois il ne put s'empêcher de tressaillir, mais ensuite il se contrôla et se laissa faire.

– Tu es chaud, mon p'tit loup. Mais tu es un peu languissant. Et moi qui mouille sans arrêt... On va arranger ça.

Elle se leva, lui prit le membre, et le dirigea à l'intérieur de l'ouverture de son pantalon. Elle lui frotta le pénis entre ses lèvres en la badigeonnant de ses sécrétions.

– Tu vois ? Ça va te faire du bien...

Il détourna les yeux, frémissant de tout son corps, et de fait sa petite pine se redressa. Elle lui reprit le visage dans sa main gauche et le ramena vers elle.

– Regarde-moi : est-ce que ça ne te fait pas du bien de te sentir mouillé comme ça ?

Elle darda des yeux indiscrets, comme si elle avait voulu retrouver dans ses prunelles l'eau qui lui sortait du ventre. Il acquiesça faiblement. La caresse sur ses lèvres de son gland maintenant bien lubrifié était proprement délicieuse.

– Tourne-toi.

Elle le prit par le bras et le fit pivoter. Elle baissa le jean en travers des cuisses, puis elle attrapa la petite culotte qu'elle descendit sur la peau duveteuse.

– Je vais te faire pareil par derrière. Penche-toi.

Elle lui appuya sur les épaules jusqu'à ce que le petit derrière se bombât devant elle. Elle le caressa longuement, tournant sur les pelotes délicates, allant depuis les reins jusque sur le haut des cuisses, et elle fit glisser de la salive sur ses doigts. Elle entrouvrit la fente étroite, et elle la badigeonna. Elle palpa son petit cratère, mais elle n'y fit à peine entrer que la pointe de son ongle. Elle ne le lâcha que quand il fut trempé de ce côté-là aussi.

– Tu peux te rhabiller.

Le petit ne se le fit pas dire deux fois : incrédule, il se dépêcha de rajuster son slip. Elle referma elle-même son pantalon. Elle n'était pas pressée, elle voulait prendre son temps. Amusée, elle le regarda remonter son jean et le reboutonner hâtivement. Puis elle se mit à côté de lui et lui posa une main sur le sexe, à plat, et l'autre entre les fesses. Elle appuya des deux côtés à la fois, plaquant les vêtements sur la mouille dont elle l'avait enduit.

– Voilà, comme ça tu es bien préparé...

Elle regarda Corentin qui n'avait pas dit un mot, les bras en l'air au bout de sa chaîne.

– Et si je m'occupais un peu de ton petit copain ? Il va croire qu'on l'oublie...

Elle alla devant la panoplie qui était au mur, hésita un instant, puis décrocha une cravache. Elle revint tourner autour du petit brun. Il la regardait avec un air suppliant, mais il ne disait rien. Elle lui passa la main gauche sur le visage, l'obligeant à renverser la tête, lui repoussant ses cheveux en arrière.

– T'es un petit méridional, toi, hein ?

Elle tourna autour de lui en laissant courir ses doigts sur son flanc tendu, jusqu'à se placer derrière lui. Elle visa sous le bord du short les jambes minces et droites. Elle lui cingla les cuisses. Il sursauta en poussant un cri.

– Ne pleurniche pas pour rien. Sinon tout à l'heure il ne te restera plus de voix.

Elle remonta le pull jaune pâle sous les aisselles. Elle l'enlaça et, posant les mains sur la poitrine plate – le manche de la cravache qu'elle tenait lui frotta les côtes –, elle lui chercha les bouts de sein. Elle les pinça ensemble et fut ravie de la façon que le petit eut de se tordre brusquement en se rejetant contre elle. Elle s'écarta, fit coulisser le cuir sur les reins, jusque sur la hanche. Elle le devinait qui frémissait sous cette caresse perverse. Elle retint le pull de la main gauche, leva le bras, et elle le frappa en travers du dos. Le cri prit une sonorité désespérée.

– Tu vois ?

Elle le frappa encore trois fois. Les quatre marques roses s'entre-croisaient sur la peau hâlée. Elle baissa le short sur les jarrets. Elle visa le pli entre les cuisses et les fesses, juste sous le petit slip blanc.

Elle revint devant lui. Elle lécha les larmes qui faisaient briller son visage.

– Tu es délicieux, mon chéri. Je vais te frapper encore, tu sais, pour que tu pleures encore, et que tu me donnes de tes larmes salées...

Elle remonta au-dessus des tétons le pull qui était retombé et le roula pour le maintenir en place. Puis elle lui envoya un coup en travers du ventre, juste à la hauteur du nombril. Quand il eut repris son souffle, il éclata en sanglots. Elle lui saisit la tête en lui glissant ses doigts dans les cheveux sombres et soyeux, et elle le lécha de nouveau. Elle eut du mal à s'écarter tellement elle avait envie d'absorber son corps entre ses bras.

– Allez, viens Michel. Je crois que Corentin a compris, à présent. Tu vas le consoler...

Michel s'avança aussitôt. Il n'aurait certainement pas voulu être à la place de son ami.

– Enlève-lui son short.

Michel acheva de faire glisser le petit short gris sur les pieds du jeune garçon.

– Enlève-lui sa culotte.

Évitant de regarder son ami, Michel attrapa délicatement l'élastique et le fit descendre le long des jambes. Corentin se prêta, levant un pied puis l'autre pendant que Michel ôtait les vêtements. Le corps de Corentin était magnifique : une fine colonne de chair brun clair, seulement traversée par un petit triangle clair qui s'étendait depuis les aines jusqu'à la taille, montait tendue vers le plafond, avec le bandeau jaune du pull roulé sous les bras. Les traces sombres sur les reins l'émuvaient particulièrement.

– Tu vas lui donner un peu de bonheur, à présent.

Elle conduisit Michel devant Corentin, en le menant derrière lui par les épaules, et elle l'agenouilla.

– Suce-le.

Michel posa les mains sur le haut des cuisses de son ami et, docilement, il colla sa bouche sur le petit pénis imberbe. Elle caressait doucement la tête blonde qui s'agitait tranquillement.

– Fais du bon travail : je veux l'entendre couiner, ce petit garment...

La main droite toujours sur la tête de celui qui était à genoux, elle prit le brun par la nuque, et elle l'embrassa de nouveau. Quand elle lui enfonça la langue, il n'osa plus protester, et se laissa faire. Ce que son copain lui faisait devait l'y aider. Elle glissa la main droite sur son

ventre tendre, frémissant d'émotion sous les traits qui lui remontaient d'entre les cuisses, lui enveloppa le plexus dans sa paume, s'arrêta une nouvelle fois sur les petits tétins. Elle s'écarta. Corentin, les lèvres humides, haletait.

– C'est bien Michel, tu le tiens. Continue, applique-toi, envoie-le en l'air.

À cet instant Corentin se raidit, renversant la tête et faisant cliquer la chaîne au-dessus de lui, et il poussa un gémissement plaintif. Elle rit de plaisir à voir ce gamin pris par le plaisir comme un grand. Évidemment, à cet âge, il ne donnait encore rien ; une jouissance sèche.

Le désir commençait de lui faire mal, et elle eut soudain l'envie de faire mal. Elle attrapa Michel par le bras et d'une secousse le remit sur ses jambes, l'arrachant au ventre de son ami.

– Viens par là, mon petit chou. J'ai besoin de toi.

Elle le conduisit assez rudement vers le chevalet. Il était horizontal, de la hauteur d'une table, composé d'une poutre d'un mètre cinquante de long, terminé à chaque extrémité par un madrier perpendiculaire d'un mètre, formant une sorte de I aux empattements prolongés.

– Monte là-dessus.

Il gémit :

– Non... S'il vous plaît...

Elle le gifla. Les cheveux blonds retombèrent, éparpillés sur le petit front crispé de peur.

– Dépêche-toi.

Des larmes glissèrent silencieusement sur ses joues. Maladroitement, il se hissa sur le chevalet et s'assit au centre.

– Sur le dos.

Il obéit. Il s'allongea en essayant de conserver son équilibre. Elle lui prit un bras, le tira vers l'extrémité d'un madrier, et referma le fer d'un anneau sur son poignet. Elle fit de même pour l'autre main et pour les deux chevilles. Le jeune garçon se retrouva en croix, la tête et la colonne vertébrale sur la poutre, mais les bras et les jambes, qui rejoignaient les extrémités des madriers, tendus dans le vide. Elle lui posa la main sur le ventre, entre le tee-shirt rose et la ceinture blanche, et le caressa plutôt nerveusement, enfonçant brièvement ses ongles sous le bord du jean. Puis elle passa sur la braguette que la position, jambes écartées, tendait sur le petit sexe, et elle la frotta longuement, assez durement pour faire le petit se contracter sur son inconfortable couche. Elle suivit ensuite la jambe gauche jusqu'à venir sur la cheville. Le contraste du fer brillant qui entourait la chaussette blanche, douce et délicate, était extraordinairement excitant.

Elle tira un lacet et le nœud se défit. Elle écarta la basket et l'ôta. Le pied dressé vers elle était appétissant comme un joli pain de sucre glace. Elle le prit et le serra dans ses doigts. Il était encore chaud, à peine moite, tendre. Elle retira l'autre basket. Il ne disait rien. Elle lui saisit le pied et le lui tordit. Cette fois il cria.

Elle retourna à la table qui présentait d'autres instruments. Elle prit une grosse pince plate. Il l'avait vue faire et il la supplia :

– Je vous en prie... non...

Elle revint vers lui, la pince à la main. Elle lui caressa le front tendrement. Elle tremblait légèrement d'excitation.

– Tu dis « non », mais tu ne sais même pas ce que je vais te faire...

Elle retourna à ses pieds, tâta au travers de la chaussette pour dégager les orteils, et les prit dans la pince ouverte. Elle serra. Le garçon poussa un hurlement en se tendant comme une corde sur le chevalet. Elle adorait le voir bondir comme cela.

– Maintenant, tu peux me supplier...

Elle recommença à plusieurs reprises, sur d'autres doigts, sur l'autre pied.

Elle alla à une main, lui prit le petit doigt dans la pince. Elle se pencha sur son visage baigné de larmes, l'embrassa. Elle serra. Il se trémoussa follement contre elle.

Elle se redressa, de plus en plus excitée. Son shorty maintenant était trempé. Il fallait qu'elle se calmât. Elle abandonna la pince par terre, se retourna vers Corentin. Elle le prit par les cheveux de la main gauche, lui renversa la tête, lui saisit le visage de l'autre, et l'embrassa. Puis, tandis que sa langue le fouillait, elle laissa sa main droite descendre sur le cou, qu'elle serra légèrement en le tâtant, et il paraissait entre ses doigts incroyablement fin et fragile, passa par-dessus le pull roulé sous les bras, suivit le plexus tressaillant, palpa le ventre. Elle vint sur le petit pénis qu'elle enferma dans ses doigts. Sans cesser de lui sucer la bouche, elle le masturba assez rudement. Le petit se tortillait délicieusement contre elle tandis qu'elle lui malaxait le sexe, et que la chaîne cliquetait au-dessus d'eux.

Elle s'arracha. Elle tira un tabouret en face de lui et s'assit. Elle lui caressa un moment le devant des cuisses tout en observant le petit membre qui s'était à demi redressé. Elle lui passa la main entre les jambes et atteignit ses fesses. Elle avança le médius. La position debout ne favorisait pas sa progression, mais, sans même lui faire écarter les pieds, elle le bouscula, et elle parvint à l'anus. Il était serré, les spasmes de son petit sphincter tentaient de la repousser par avance. Mais, sans aucun émollient, elle le força et s'introduisit en lui. Il ne put retenir un gémissement de douleur. Était-il vierge ? Certainement pas. Elle le sentait serrer son doigt intensément. Elle se mit à bouger

en lui, parcourant les parois souples et chaudes qui réagissaient quand elle les heurtait. Elle tomba sur une petite crotte qui attendait là. Elle pesta. On ne lui avait même pas fait un lavement avant de le lui amener ? Elle ressortit son doigt où s'étendaient quelques traces ocre-roux. Elle se releva et le lui passa sous le nez, furieuse.

– Tu aurais pu te laver, petit dégoûtant !...

Il détourna la tête avec une mine écœurée. Elle l'attrapa par le jarret et lui tira brusquement la jambe sur le côté. Elle leva le bras, et elle le claqua à toute force entre les cuisses, juste sur le pénis. Il hurla en sautant à cloche-pied au bout de sa chaîne. Elle le relâcha. Les larmes avaient jailli d'un coup.

– Pour t'apprendre à te tenir propre !

Elle vint par derrière lui remettre le doigt dans le rectum. Elle resta longtemps à le travailler, jouant avec les matières qui étaient à l'intérieur, le sondant profondément. Il était agité de tressaillements, il se dressait sur la pointe des pieds pour essayer en vain d'échapper à cette fouille sévère.

– Je ne vais pas te laisser comme ça. Je ne pourrais pas t'utiliser dans cet état !

Elle alla se laver les mains au lavabo d'angle.

Quand elle revint, elle le détacha et acheva de lui retirer son pull. Elle le prit par la nuque, enfermant les cheveux sombres, et elle le conduisit vers le bac de douche qui était à côté du lavabo.

– Monte là-dedans.

Au-dessus du bac, une autre chaîne pendait. Elle lui y rattacha les poignets et tira jusqu'à ce qu'il eût de nouveau les bras en l'air. Tout nu, dressé comme un danseur, il lui paraissait toujours plus beau. Elle le flatta, sur le flanc, comme on fait à un animal. Puis elle lui mit la main sur le pénis, le caressa en l'étirant.

– Tu as envie de faire pipi ? C'est le moment, vas-y.

Il détourna les yeux et murmura qu'il n'avait pas envie. Elle l'attrapa de la main gauche par les cheveux, lui renversa la tête en arrière, et le pénétra de deux doigts dans l'anus. Il cria quand elle le souleva à demi. Il ne touchait plus le sol que de la pointe des pieds.

– Oui, mais moi j'ai envie que tu aies envie !

Elle sifflait, à quelques centimètres de sa bouche. Elle le relâcha d'un coup.

– Alors vas-y.

Elle se remit à lui solliciter doucement le pénis de la main droite, tandis que de la gauche elle lui palpa la poitrine, faisait saillir ses tétons, frottait son plexus, descendait sur son pubis qu'elle pressait, cherchant la vessie pour y appuyer.

Bientôt le petit se lâcha. Une fine ligne transparente partit de l'extrémité pointue de son pénis, formant une légère parabole. Elle s'accroupit devant lui et l'avala. Le liquide tiède emplit sa bouche. Elle le garda le plus longtemps possible, discrètement parfumé, un peu salé, et quand elle l'eut avalé elle en garda sur la langue encore le souvenir, à peine plus amer. C'était délicieux.

Elle se releva.

– Je vais te laver, maintenant.

Sur la table de la panoplie, elle trouva une poche qui ressemblait à une bouillotte et d'où sortait un tuyau en plastique souple, terminé par une canule. Elle l'ouvrit, y mit un peu de savon liquide, et compléta au lavabo avec de l'eau froide. Puis elle l'accrocha au mur, à côté de Correntin.

– Ouvre les jambes, mon poussin, si tu ne veux pas que je te fasse mal...

Le petit hésita une seconde, mais il se résolut et écarta les pieds. Elle s'accroupit derrière lui, lui ouvrit les fesses de la main gauche, et elle présenta l'embout. Elle n'eut pas trop de difficultés à le faire pénétrer, malgré ses crispations et ses tortillements.

– Tu vas voir, ça va te faire du bien...

À la grimace qu'il faisait, ça n'avait pas l'air d'être tout à fait le cas. Quand la canule fut en place, elle ouvrit le petit robinet. Il poussa un cri.

– Aaah ! C'est glacé !

Elle lui tapota la joue affectueusement.

– Tu vas le réchauffer dans ton joli cul. Un peu de patience... Je reviens voir où tu en es dans cinq minutes.

Elle revint vers Michel. Elle lui posa la main sur la poitrine.

– Alors, tu dors ? Je vais te réveiller un peu...

Elle lui caressa le ventre, le pubis, descendit sur la jambe écartée. Elle adorait sentir sous sa main ces corps jeunes totalement livrés. Elle lui tapota l'intérieur de la cuisse.

– Ne bouge pas, je reviens...

Elle prit sur la table un petit boîtier noir dont la surface ne présentait que trois éléments : un interrupteur, un bouton gradué rotatif, et une diode témoin. On pouvait y associer plusieurs sondes, dont le diamètre allait jusqu'à cinq centimètres, mais elle choisit au contraire la plus petite, celle qui était plus fine qu'un crayon. Elle alla brancher le boîtier dans la prise encastrée au sol sous le chevalet, et enficha le câble de la sonde. Elle alluma l'appareil et le régla à mi-puissance. Elle se redressa et se pencha en souriant sur Michel. Elle lui montra la tige noire, dont la pointe était striée tout le tour de fines lignes cuivrées – les contacts.

– Tu connais ça, mon petit Michel ?

Il secoua la tête à peine, mais il paraissait vivement redouter cet insignifiant stylet.

– Ça va te stimuler. Regarde : je commence doucement...

Elle pressa le bouton sur le corps de la sonde qui mettait le courant et, s'approchant de la main qui reposait sur le dos au bout du madrier, elle toucha l'extrémité d'un doigt recourbé. Elle y eut un petit claquement, comme d'une étincelle, et le bras de Michel fut traversé de crispations tétaniques. Il poussa un cri.

– Tu vois comment ça fait ? Tu aimes ?

Elle le toucha dans la saignée du bras. Il tressauta en jetant un cri plus aigu.

– Ça marche bien, n'est-ce pas ?

Elle lui toucha le lobe de l'oreille. Il secoua la tête frénétiquement pour lui échapper.

– Voilà, c'était juste pour goûter. Maintenant, tu vas jouir vraiment...

Elle attrapa le petit tee-shirt par le bas et le retourna jusqu'au cou. Elle pinça un téton pour le faire saillir, puis, après avoir pris soin de retirer sa main, elle y posa la pointe brillante. Le grésillement dura, et tout le temps qu'elle appliqua la sonde Michel se tortilla comme un fou en hurlant.

Elle alla à l'extrémité du chevalet, du côté des pieds. Elle glissa les doigts sous le pantalon, descendit la chaussette blanche, la fit passer sous l'anneau de fer, la retira tout à fait. Elle en fit autant pour la seconde. Elle prit un pied dans la main gauche et massa doucement la voûte plantaire, remontant l'ongle de son pouce jusque sous les orteils.

– Relaxe-toi, mon petit cœur, sinon tu ne vas pas profiter comme je voudrais...

Elle le sentait tendu, dans l'appréhension de ce qui allait suivre. Elle passa la sonde dans le creux tendre des orteils, dans ces petits plis douillets et tièdes, et elle appuya sur le bouton. Il se trémoussa en tous sens, son dos claquant sur la poutre, et il la suppliait d'arrêter.

Sur l'autre pied, elle lui prit le gros orteil et elle pointa la sonde sous l'ongle. Il hurla, bandé comme un arc.

Elle se redressa, se passa la langue sur les lèvres. Elle cherchait où elle irait ensuite. Elle se pencha sur lui, lui maintint fermement la mâchoire dans la main gauche, et elle lui caressa les lèvres avec l'embout. L'humidité des muqueuses devait être bien conductrice, car il crispa tout le visage dans un trismus terrible.

Elle redescendit vers son ventre. Elle tira sur la ceinture blanche et la défit. Elle le regardait dans les yeux. Michel tremblait de peur. Elle

le déboutonna, commença de repousser la petite culotte rouge vers le bas. Il murmura, effaré :

– Non...

– Tss-tss, mon mignon. Je t'ai dit que tu allais jouir. Tu n'imagines même pas à quel point !

Elle descendit les culottes autant que la position des jambes écartées le permettait. De la main gauche, elle souleva le petit pénis. Elle approcha la pointe de l'extrémité du prépuce. Elle ne donna qu'une impulsion. Le cri de Michel emplît toute la pièce. Quand il retomba contre la poutre, elle le tapota à l'intérieur de la cuisse.

– Là, là, c'est fini... Tout à l'heure je t'exciterai le derrière, mais là tu n'as pas la bonne position. Repose-toi un peu.

Elle revint vers Corentin.

– Alors, où en est-on ici ?

Une grimace de douleur s'était installée sur son tendre visage. Il devait être bien plein. Elle lui passa la main sur l'abdomen, essayant de repérer la poche qui gonflait le petit rectum, elle le palpa, appuya sur son bas-ventre. Il geignait en se trémoussant pour éviter cette sollicitation qui ne faisait qu'empirer le besoin urgent qu'il avait. Puis elle alla prendre la poche qu'elle pressa entre ses mains pour achever de la vider. Il gémit.

– Non... Je vous en prie... Il faut que j'aille... à...

Elle revint devant lui, le taquina en lui tapotant le nez.

– Oui, tu peux le dire : tu as envie d'aller aux W.C. Tu as beau être mignon comme un cœur, tu as besoin de faire caca.

Elle rit et l'agaça en lui déposant une pluie de petits baisers sur les lèvres.

– Mais il faut d'abord que tu macères bien, que toute ta merde de jeune garçon se défasse, et qu'il n'en reste rien quand tu la sortiras... Tu comprends ?

Elle vit que le besoin de se soulager était devenu si fort qu'il avait commencé de transpirer aux aisselles. Elle lui prit le bras pour le tourner vers elle, et elle le lécha avec délectation. Comme son urine, sa sueur était d'un parfum léger et enivrant. En vampire, elle lui suça l'autre aisselle, qu'elle pinçait entre ses lèvres et dont elle se régala tout autant. Elle grommelait :

– Tu es exquis, mon chéri...

Elle s'écarta non sans lorgner son visage marqué par les élancements de plus en plus pressants qui lui montaient du ventre.

– Bon, pendant ce temps je vais te préparer.

Elle lui détacha les mains, puis, avec une autre paire de menottes, elle les lui rattacha dans le dos. Elle referma le petit robinet qui con-

trôlait la canule et en sépara le tuyau souple, en la lui laissant fichée dans l'anus.

– Allonge-toi par terre.

Avec des gestes hésitants marquant combien il était empêché par ce qui lui encombrait les intestins, il s'agenouilla précautionneusement, se contorsionna pour parvenir à poser le coude sur le sol, et à se coucher sur le flanc. Elle prit une barre en métal noir, de soixante centimètres de long, terminée par deux anneaux qu'elle lui referma sur les chevilles, l'obligeant à garder les jambes ouvertes et à se mettre sur le dos, arqué par ses poignets menottés. Il gémissait maintenant continuellement, l'insupportable pression ayant été accentuée par chaque mouvement qu'il avait dû accomplir. Elle fit descendre la chaîne du plafond et l'accrocha au centre de la barre. Puis elle tira sur la poulie. Ce furent d'abord les pieds qui se soulevèrent, suivis des jambes, puis les fesses quittèrent le contact avec le sol, les reins, le dos, les épaules, enfin le petit fut suspendu tête en bas, jambes ouvertes, ses bras attachés redescendant en travers de son dos, ses cheveux bruns frôlant le fond du bac à douche.

– Voilà, tu vas pouvoir te soulager.

Elle attrapa alors la canule et la retira d'un coup. Pendant un moment, Corentin se retint, car il ne devait que trop bien voir ce qui allait lui arriver, mais il ne put lutter longtemps contre l'envie qui lui taraudait le ventre. Il s'abandonna. Presque aussitôt, un jet brunâtre quasi vertical, accompagné d'un pet indiscret, lui sortit brièvement d'entre les cuisses, suivi par un long geyser barbotant qui lui retomba en douche sur les fesses. Des traînées chaudes lui coulèrent sur les reins, sur les bras retenus en travers du dos, sur les épaules, se mêlèrent aux cheveux retournés... Tout le temps que dura ce débordement, elle resta à proximité à humer les odeurs vives, à observer les matières en déliquescence qui sortaient de ce corps si beau. Le démon la saisit de ne pouvoir profiter davantage de cet épanchement, elle reprit la cravache, et elle cingla le petit en travers des reins, sur les épaules, à l'intérieur des cuisses, provoquant de curieuses interruptions du flux, qui reprenait cependant après chaque hurlement.

Enfin, la source se tarit. Elle était dans un état d'enfièvrement qui confinait à l'ivresse. Elle jeta la cravache loin de lui, car sinon elle aurait pu le fouetter jusqu'au sang.

Elle commença par lui détacher les bras, puis elle le descendit lentement. Il se reçut avec les mains dans le fond de la douche, puis il roula sur lui-même jusqu'à s'étendre en travers du bac souillé. Elle lui libéra ensuite les jambes.

– Maintenant tu vas me nettoyer tout cette cochonnerie, mon petit chéri, et après tu prendras une bonne douche ! Et surtout, lave-toi bien les cheveux !...

Elle-même se relava les mains au lavabo, puis elle revint à Michel, qui était resté le tee-shirt remonté sur le ventre et les culottes sous les fesses, pieds nus.

– Et toi, mon poulet, tu as aussi un peu de toi à nous donner ?

Michel la dévisagea avec inquiétude.

– On va voir ça.

Elle glissa la main dans l'ouverture que constituaient l'angle de l'entrejambe et la ceinture du slip tendu en travers des cuisses, et elle se faufila jusqu'à atteindre entre les fesses le petit orifice serré.

– Laisse-toi faire, mon grand, détends-toi...

Elle appuya de plus en plus fermement jusqu'à faire céder les chairs, et elle s'enfonça d'un coup. Comme elle n'avait rien mis sur son doigt pour l'aider à pénétrer, le petit blond poussa un cri de douleur.

– Allons, allons, ce n'est rien, mon chéri, juste un doigt dans le cul. Tu en as vus d'autres, non ?

Elle le sonda profondément, tournant et retournant dans les replis contractiles des viscères, le faisant tressaillir dans les fers qui le retenaient, mais elle ne rencontra rien, il semblait tout à fait dégagé.

– Dis-moi, tu as été à la selle, avant de venir ici ?

Il eut une petite moue qui pouvait passer pour un acquiescement. Elle sortit son doigt et s'aperçut qu'il était aussi net que lorsqu'elle l'avait entré.

– Tu es propre comme un bébé, ma parole !

Elle se suça le doigt, et elle n'y trouva qu'un parfum légèrement amer, troublant. Si émouvant qu'elle se pencha soudain sur le petit ventre clair et l'embrassa sur le pubis. Elle avala l'ensemble du petit sexe, puis elle lui enfonça fougueusement deux doigts dans l'anus, aussi profondément qu'elle put. Elle le pompa frénétiquement, tout en aspirant au fond de la gorge les petits membres qu'elle écrasait entre langue et palais. Le jeune corps vibrait contre elle tandis qu'elle le travaillait.

Elle ne le lâcha que pour lui reprendre la bouche, lui saisissant la tête entre ses mains, les doigts enfoncés dans les mèches dorées, elle lui aspira la langue, lui mordit les lèvres, lui lécha même le nez, les yeux les oreilles. Elle s'écarta de lui comme une folle, attrapa à deux mains le col du petit tee-shirt et, d'une traction énergique, elle le déchira, elle le fendit de haut en bas. Elle lui embrassa la poitrine, la lui mordit, et surtout les tétins, à le faire hurler.

Elle se redressa d'un coup et alla prendre sur la table un grand couteau. Elle revint sur lui comme un boucher à son étal, et d'épouvante il poussa un cri hystérique. Un instant, il avait été persuadé qu'elle voulait le dépecer. Mais elle s'attaqua seulement à la petite cu-

lotte, qu'elle trancha en deux coups, puis elle découpa le jean, dans le prolongement de la braguette, jusqu'à arriver entre les fesses et à le diviser en deux. Elle dégagea la ceinture en toile, puis les deux parties étant définitivement séparées, elle les lui rabattit sur les mollets. Elle se plaça alors tête-bêche au-dessus de lui et put plus commodément lui enfoncer le visage entre les cuisses. Elle le reprit par-dessous, chaque main enserrant convulsivement une petite fesse, le soulevant à demi de la poutre pour l'amener à lui, et elle lui lécha l'anus, le lui suçait, essaya de l'attraper pour le mordre, le poussant du nez ou du menton comme un animal occupé à fouir pour retrouver sa nourriture. Elle encercla la petite couronne de ses doigts, tira comme une forcenée, enfonça le majeur, joignit l'annulaire, enfin, quand elle l'eut bien travaillé, elle parvint à y mettre la langue. La chair était délicieuse, rétractile, brûlante, parfumée.

Elle se releva, hagarde. Elle contempla en fermant les yeux à demi le petit Michel avec ses vêtements déchirés qui pendaient en loques.

– Allons, il faut le faire...

Lentement, comme à regret, elle ouvrit les anneaux qui retenaient le jeune garçon. Il se replia précautionneusement, s'assit sur la poutre, posa les pieds par terre.

– Allez, enlève-moi ces lambeaux...

Le tee-shirt tomba tout seul, et il n'eut qu'à repousser les jambes du jean pour les retirer.

Elle regarda Corentin qui avait terminé sa douche et finissait de se sécher les cheveux. Elle inspira pour reprendre contrôle sur elle. Elle se sentait le souffle court. Elle dit, d'une voix un peu tremblante :

– Maintenant, c'est vous qui allez me déshabiller.

Elle observa les garçons qui étaient l'un et l'autre entièrement nus. Ils se concertèrent du regard, hésitèrent ; ce fut Michel qui se décida. Il lui fit face, souleva son pull sans manches, et comme elle avait une tête de plus que lui, elle l'aida en finissant de le sortir. Corentin, qui s'était posté derrière elle, lui détacha le soutien-gorge et le fit glisser sur ses bras. En sentant ces jeunes mains la caresser, elle fut traversée d'un profond frisson. Elle était torse nu, et sa poitrine tendue s'affichait comme une provocation inconvenante face aux corps graciles qui l'entouraient. Michel s'attaqua au bouton de son pantalon, le défit, puis il entreprit de tirer la fermeture-éclair. Tremblante d'émotion, elle voyait sur elle ces petits poignets qui bataillaient sur sa braguette et elle avait envie de les prendre pour les tordre, les casser, les arracher tant ils l'excitaient. Tandis que Corentin faisait descendre le pantalon le long de ses jambes, elle vit le petit blond tiquer en découvrant le devant de son shorty qu'il n'avait pas dû remarquer tout à l'heure. Mais il ne posa aucune question et lui tira les bottes, tandis qu'elle levait un pied après l'autre, telle Messaline entourée de jeunes esclaves.

Il les lui retira, et Corentin lui baissait ses mi-bas, les lui ôtait. De sentir ces petits elfes qui s'affairaient autour d'elle, elle était prise de désirs d'une violence extrême qu'elle ne contenait qu'à grand-peine. Michel posa les mains sur le large élastique du shorty pour le lui ôter, mais elle l'arrêta.

– Laisse-moi, je vais en avoir besoin.

Elle les attrapa tous les deux et les serra dans ses bras, contre son long corps nu, chaud et parfumé, fusionnant avec les leurs, minces et légers, gardant leurs têtes appuyées chacune sur un sein.

– Mes petits amours, venez que je vous sente sur moi !

Tout en les plaquant contre son ventre, elle parcourait de la main gauche les cheveux souples de Michel, elle l'agrippait par la nuque, lui griffait le dos jusque dans les reins, elle lui pelotait les fesses, et cela tout en enfonçant la droite dans les cheveux humides de Corentin, en serrant entre ses doigts aiguisés ses épaules étroites, en explorant le sillon entre ses omoplates, en lui compulsant les fesses avec ardeur.

Elle les écarta. La douleur du désir lui battait les tempes de plus en plus fort. Elle alla vers la table où elle avait laissé son sac, et dont elle tira deux godemichés noirs. L'un faisait une petite dizaine de centimètres, et elle se l'introduisit dans le vagin après avoir abaissé son shorty, le rabattant ensuite par-dessus et y encliquetant, sur le socle prévu au centre, la base du gode ; l'autre était plus long, une quinzaine de centimètres, légèrement annelé tout le long, renflé au bout d'un gland de la taille d'un œuf de pigeon, et elle le fixa sur l'extérieur du même socle, le rendant solidaire du premier. Elle sentit son vagin se refermer sur le membre synthétique, et elle l'ajusta de manière à ce que le renflement qui dépassait à la base vînt se placer commodément sur son clitoris.

Quand elle se retourna et que les garçons la découvrirent, ils ouvrirent de grands yeux inquiets.

– Eh oui, vous aviez cru y échapper, mais moi aussi j'aime bien sodomiser les petits garçons !

Ils se détournèrent, déconfits. Elle les conduisit devant le grand lit au pied du mur opposé à la panoplie. C'était une large estrade de cinquante centimètres de haut sur laquelle était posé un épais matelas couvert d'un drap d'un noir satiné, quelques oreillers assortis, et rien d'autre. Elle fit s'allonger Corentin sur le dos, au pied du lit, dans le sens de la largeur, puis elle dit à Michel de se coucher sur lui, tête-bêche, en 69. Le visage de Michel se posa sur le sexe de Corentin, tandis que celui-ci voyait les hanches de son ami venir le couvrir.

– Allez les petits pédés : c'est le moment de vous donner ! Je veux que vous vous fassiez jouir !

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Michel prit entre ses lèvres le petit pénis qui se soulevait devant lui, tandis que Corentin se concen-

trait sur celui qui descendait à sa rencontre et qu'il s'employa fort bien à gonfler et se tendre. Très émoustillée, elle allait de l'un à l'autre, surveillant le travail de chacun, ne pouvant s'empêcher de plonger les doigts dans les cheveux de Michel, ou de lui peloter assez nerveusement les fesses, tandis que son braquemart oscillait devant elle. Elle vit Corentin redresser les bras et enlacer les reins de son ami ; elle vit Michel creuser le dos pour mieux se prêter à celui qui l'avalait ; elle les vit frissonner ; elle vit l'eau de leurs bouches faire briller leurs verges grandissantes ; et elle les entendit gémir, non plus de douleur, mais d'un plaisir partagé et manifestement très vif.

Elle ne voulut pas les laisser jouir, mais se les garder excités, et elle les sépara en les faisant s'allonger sur le flanc, dans le sens de la longueur du lit cette fois, face à face enlacés. Aussitôt, stimulés par ce qu'ils venaient de se faire, leurs bouches échangèrent de petits baisers impatients. Elle les encouragea.

– Mettez-y la langue. Et branlez-vous l'un l'autre...

Ils n'avaient jamais obéi si rapidement. Une de leurs mains alla chercher le sexe de l'autre, tandis que la seconde errait sur des bras, des dos, remontait dans les cheveux, redescendait sur de petites fesses tressaillantes. Elle les arrangea en leur repliant la jambe du dessus et en les croisant de façon à voir aussi bien leurs anus que leurs pénis, sur lesquels s'agitaient des doigts agiles. Elle les lubrifia avec une pommade fournie par la maison, leur en introduisant de grosses quantités dans l'anus.

Puis elle se coucha sur eux deux. Conduisant son godemiché avec la main, elle s'enfonça tour à tour dans Corentin et dans Michel. Elle ressortait de l'un pour aussitôt rentrer dans l'autre, se perçait chaque fois un nouveau passage, jouissant de ces chairs qui se refusaient à elle, qui tentaient de la repousser en vain. Elle se mordait les lèvres pour tenir, tellement était intense le mélange entre les sensations que lui transmettaient la tige dure qui allait de leurs corps dans le sien, et l'idée de dominer ces petits corps exquis qui s'entortillaient sous elle.

Quand elle se sentit sur le point de craquer, elle se retira, roula sur le dos, et s'enfonçant la main sous l'élastique de sa ceinture, ses doigts vinrent remplacer la saillie statique de son godemiché.

– Venez ! venez sur moi ! Sucez-moi les seins ! Comme si j'étais votre mère !

Les garçons, pris par l'urgence qu'avait prise sa voix, se dépêchèrent de ramper sur elle, et prenant chacun un mamelon en bouche, se mirent à le téter intensément. En sentant ses pointes de sein, qui étaient déjà dures comme des épines, enveloppées dans les petites bouches mouillées, chaudes, actives, des stries de plaisir la transpercèrent. Elle jouit plusieurs fois, crispant ses ongles dans les fesses, dans

les reins, attrapant les cheveux brutalement, et tout en se masturbant frénétiquement.

Elle retomba sur le flanc, le souffle court. Quand elle eut retrouvé l'usage de la parole, elle leur murmura :

– Vous êtes des amours... Vous êtes mes beautés...

La villa

Deux semaines plus tard, elle était de retour. Elle avait ces petits-là dans la peau, elle ne pouvait plus s'en passer. Et cette fois elle avait prévenu qu'elle les emmenait pour le week-end. Quand elle les vit arriver, elle les trouva encore plus beaux que dans son souvenir. Corentin était habillé d'un pull à col roulé blanc écru et d'un jean bleu clair qui s'enfonçait dans de courtes bottes en cuir retourné, marron glacé. Michel portait un petit pull en V bleu outremer, qui le moulait étroitement et dont on lui avait relevé les manches jusqu'aux coudes, sur une chemisette blanc vif aux revers bien rabattus, un petit short gris clair avec de hautes chaussettes blanches, montant mollement sur le mollet, et des mocassins d'un noir mat. Tous deux paraissaient inquiets de cette expédition, mais aussi assez excités à la perspective de sortir de leur claque. Depuis leur enlèvement, ils n'avaient pas dû voir le jour souvent.

En traversant la cour pour rejoindre sa voiture, elle marcha derrière eux. Elle observait alternativement les jambes, le petit derrière de Corentin, délicieusement mis en valeur par le jean moulant, et le flou de ses cheveux bruns sur la nuque. Quant à Michel, le contraste entre la ligne ondulée de ses chaussettes et la peau lisse et nue de ses cuisses, dont son short ne cachait pas grand-chose, l'attirait intensément : en bleu et gris, il avait pris l'allure d'un écolier japonais. Elle ouvrit la porte arrière.

– Allez, montez mes petits chats ! Et n'oubliez pas d'attacher vos ceintures.

Quand elle s'assit derrière le volant, elle enclencha la sécurité enfants. Le serviteur qui les avait accompagnés commanda l'ouverture des vantaux du grand portail, et la Jaguar aux vitres fumées s'engagea dans la circulation.

Elle régla son rétroviseur pour pouvoir les observer. Ils regardaient au travers des fenêtres chacun de son côté, fascinés, et découvraient la vie de ce pays qu'ils ne connaissaient pas. Ils étaient mi-

gnons comme des cœurs. Elle eut l'impression d'être une maman emmenant ses garçons en week-end.

Elle rejoignit l'autoroute où elle resta sur la file de droite, à une vitesse de croisière qui ne lui demandait pas beaucoup d'attention.

– Michel ?...

Le petit ne réagit pas, tout dans la découverte des alignements d'immeubles en béton dont le soleil couchant ne masquait pas l'aspect pitoyable, malgré les couleurs vives dont ils étaient enduits. Elle répéta, plus fort :

– Michel ?

Cette fois il tressaillit et il croisa son regard dans le miroir.

– Relève un peu ton short.

Elle le vit rougir. Il ne s'y attendait pas ; il avait oublié peut-être. Il baissa les yeux et en remonta le bord sur ses cuisses.

– Tire-le sur le côté.

Elle aperçut l'élastique blanc du slip qui suivait l'aine.

– Écarte un peu les jambes.

Il obéit, lui présentant ses cuisses entrouvertes, encadrées sous les genoux par les chaussettes blanches plissées. Elle distinguait même le début du renflement qui montait vers la braguette.

– C'est bien. Reste comme ça.

Elle sentait qu'elle commençait à s'échauffer et elle fit attention à laisser une distance de sécurité entre elle et le camion qui la précédait. Puis elle regarda de l'autre côté.

– Corentin ?

Il marqua un temps – toujours la forte tête –, mais il aurait eu du mal à faire croire qu'il n'avait pas entendu, et il savait à quoi toute désobéissance l'exposait. Il se décida à croiser son regard.

– Montre-moi ton nombril.

Il hésita une seconde, puis il souleva son pull sur le bas de son ventre.

– Tu as un très joli petit nombril. Il faudra que je le regarde de plus près, tout à l'heure... Remonte tes manches, comme Michel.

Cela, il le fit plus volontiers. Les manches retroussées formèrent un joli plissement sur les coudes et dégagèrent toute la finesse des avant-bras.

– Ouvre ta braguette.

Malgré tout ce qu'il avait déjà subi depuis son enlèvement, ce fut à son tour de rougir. Mais, après un temps, il se déboutonna sans protester.

– Écarte un peu les jambes, toi aussi.

Un fin trait blanc apparut dans l'entrebâillement.

– Caresse-toi au travers de ta culotte. Toi aussi, Michel. Je veux que vous vous échauffiez pour tout à l’heure. Il faut que vous commenciez à bander.

Elle observa comment ils se touchaient, les différences de leur rythme, de l’angle par lequel ils s’attaquaient. Bientôt, ils s’amollirent et se renversèrent dans les fauteuils en cuir fauve, étirant leurs jambes écartées. En train de se fabriquer avec les manches remontées comme des femmes à l’ouvrage !

Au bout d’un moment, elle demanda :

– Est-ce que vous bandez ?

Ils ne répondirent pas, emportés par les sensations qui avaient commencé de les obnubiler.

– Je vous ai posé une question. Vous allez vous vérifier chacun l’un l’autre, et vous me direz.

Les garçons se translatèrent sur les fauteuils en tirant sur leurs ceintures pour se rapprocher, et ils se penchèrent l’un sur l’autre. Elle observa les doigts de Michel s’enfonçant dans la braguette de Corentin, ceux de Corentin caressant la bosse devant le short de Michel. Elle en avait trempé son string.

– Alors ?

Corentin parla le premier :

– Un peu...

Michel enchaîna :

– Oui...

– « Un peu », ce n’est pas assez. Dans ce cas, baissez vos slips et caressez-vous l’un l’autre. Et embrassez-vous la bouche.

Elle regarda la route devant elle. Mais un instant plus tard, elle ne put s’empêcher de retourner au rétroviseur. Le sang lui monta à la tête en voyant les petits garnements abouchés l’un à l’autre, s’échangeant des langues, leur main respectivement dans la culotte du copain et s’agitant sur un petit membre dressé. Le tableau était si saisissant qu’elle ne sentit pas la voiture partir vers le bas-côté. Elle la rattrapa juste à temps.

Une heure plus tard, elle arrêta la Jaguar en face d’un haut portail aux vantaux de bois plein. Elle l’actionna au moyen d’une télécommande, puis elle descendit une allée sablée, avant de s’immobiliser devant une grosse villa cossue, autour de laquelle poussaient trois majestueux arganiers. Personne ne vint à leur rencontre : afin d’être tranquille, elle avait pris soin de donner congé à son personnel pour le week-end. Elle prit dans la boîte à gants la paire de menottes qu’elle avait préparée, de vraies menottes qui celles-ci nécessitaient pour les rouvrir la clé qui était attachée à son trousseau, elle se tourna vers les sièges arrières, et attacha les garçons l’un à l’autre par le poignet. Il

était peu probable qu'ils tentassent de s'enfuir, les représailles auraient été épouvantables, mais il ne fallait prendre aucun risque. Elle déverrouilla la sécurité enfants.

Ils descendirent de voiture et examinèrent craintivement la grande maison blanche. Elle attrapa Michel par la nuque, et elle les entraîna rapidement : dehors, quelqu'un pouvait toujours passer la tête par-dessus un mur. Ils montèrent le perron et elle ouvrit avec sa clé la grande porte en bois plein. Quand ils furent entrés, elle referma à double tour, puis elle les emmena à l'étage.

La chambre devant laquelle elle s'arrêta était protégée par un digicode. Elle tapota dessus en masquant sa main, et elle poussa les jeunes garçons à l'intérieur. C'était une idée que lui avait donnée un homme rencontré peu de temps auparavant et avec qui elle s'était découvert beaucoup de goûts communs : une fois la porte claquée, plus besoin de clé qu'on pouvait toujours se faire subtiliser, il fallait seulement faire attention aux regards indiscrets au moment de composer le code.

Elle sortit son trousseau de clés et les libéra tandis qu'ils examinaient, admiratifs, la grande pièce tendue de tapis kabyles, organisée autour d'un lit double recouvert de satin beige, environnée de bottes de roses orangées et de roseaux vert pâle dans des vases d'argent ciselé.

Elle décida de se déshabiller devant eux. Ce qu'elle avait vu pendant le trajet l'avait bien échauffée ; elle les avait pour les deux jours, elle pouvait bien se faire dès maintenant un premier plaisir.

– Regardez-moi. C'est tout de même pour vous que je me prépare.

Elle retira son petit pull et, comme elle n'avait pas mis de soutien-gorge le matin, elle dévoila sa poitrine nue. Ils détournèrent les yeux. Elle retira ses hautes bottes blanches et ses mi-bas noirs, et finalement dégrafa sa courte jupe, à motifs noirs et blancs. Elle s'avança vers eux en faisant glisser son string noir sur ses cuisses et en oscillant légèrement des hanches. Ils ne bougeaient pas, fascinés comme des souriceaux devant un python.

Quand elle fut entièrement nue, elle alla chercher dans un coffre qui se trouvait le long du mur, en face du lit, une culotte-pénis, c'est-à-dire un slip en vinyle noir où était fixé un godemiché de la même matière, qu'elle enfila et qu'elle ajusta autour de sa taille.

Elle s'assit sur le bout du lit et, les attrapant chacun par le poignet, elle les amena à elle. Elle les examina de la tête aux pieds. Elle n'arrivait pas à déterminer celui qui lui plaisait le plus : Michel en petit short et chaussettes blanches était évidemment très excitant, mais Corentin était très joli dans la simplicité de sa tenue de bonne famille qui provoquait en elle un violent désir – et même un désir de violence.

– Alors ? Est-ce que vous bande ?

Sans attendre de réponse, elle glissa la main sous le short de Michel, s'introduisit sous le slip, et toucha sa petite pointe : sans être dure, elle était passablement gonflée. Elle s'enfonça dans la braguette de Corentin qui était restée ouverte, abaissa le slip blanc, et lui tripota le gland : il était un peu plus raide. Elle pelota encore un instant leurs petites verges fragiles, pour voir celle qui gagnait le mieux, et ce fut celle de Corentin qui se redressa le plus entre ses doigts. Elle annonça d'une voix voilée par l'envie qu'elle avait d'eux :

– Je crois que c'est Corentin qui a gagné !

Elle le prit par le bras et l'allongea sur le dos, en travers du lit. Observant avec satisfaction l'appréhension qui pâlisait son visage, elle lui souleva le pull, dégrafa la ceinture de cuir marron, et défit le bouton à la taille. Puis elle le saisit par les hanches, le retourna, et lui baissa les culottes sous les fesses. Elle s'agenouilla à califourchon sur ses cuisses. Elle présenta son membre en plastique dans la raie de ses fesses.

– J'adore vous prendre tels quels, encore tout habillés !

Le gland dur et brillant écarta les fesses, se plaça au bord du petit anus. Puis, s'appuyant sur lui, elle le força en s'enfonçant d'une traite. Le garçon hurla, taraudé par le corps annelé du sexe postiche. Elle l'attrapa par les poignets et le plaqua sur le matelas. Il gigota comme un ver, secouant ses cheveux en tous sens, tandis qu'elle le parcourait à coups de reins langoureux. Même si elle ne ressentait pas directement sa présence en lui, elle jouissait de le posséder. Il était délicieux, fin, frétilant sous la douleur.

– Hum... Ça te plaît, mon chéri ?

Elle allait et venait lentement en lui pour bien en profiter et elle lui défonçait l'anus en égrenant les annelures contre son petit sphincter. Elle l'embrassa dans la nuque, lui serra les poignets en y enfonçant les ongles pour qu'il se trémoussât encore davantage. Elle sentait la laine du petit pull sur lequel frottaient les pointes de ses seins, la toile du jean qui lui caressait les cuisses, la ceinture qui la frôlait. C'était très excitant de le faire se dévêtir et de le posséder entièrement nu, mais c'était aussi bouleversant de le prendre tout habillé, tel qu'il était, comme un enfant qu'elle aurait croisé sur le trottoir, au sortir de l'école...

Elle se redressa et regarda le petit visage crispé qu'elle dominait.

– Michel ?

Elle n'eut pas de réponse.

– Michel, ne crois pas que tu es en vacances ! Pendant que je m'occupe de ton copain, tu vas me lécher le derrière. Tu as vu comment je suis ? Il est tout ouvert pour ton service. Viens, mets-toi en place. Et enfonce-moi ta langue aussi loin que tu peux. Dépêche-toi.

Elle continuait de parcourir l'anus étroit en jouissant de torturer le gamin, quand enfin, de petites mains vinrent se poser sur ses fesses.

– Vas-y. Tu dois juste à écarter le fond de ma culotte. Et je te préviens : ne me rate pas, ou je te fouette comme tu ne l'as jamais été !

Les doigts de Michel écartèrent effectivement l'étroite bande souple qui passait dans son entrefesse, et quand elle sentit sa bouche sur sa petite bague, elle ressentit la satisfaction d'être obéie, de le contrôler à la voix. Elle tressaillit lorsque la langue mouillée se posa au fond de son anfractuosité, et elle dut s'interrompre un instant tellement l'impression était profonde.

Quand elle se fut ressaisie, elle reprit son mouvement régulier de perforation entre les fesses tendues qu'elle avait sous elle, tandis que la petite langue se trémoussait comme elle pouvait sur le bord de son anus. Tout était en place. Elle se pencha et mordit la nuque du jeune garçon brun, puis elle accéléra le rythme avec lequel elle le défonçait. Soudain, elle parvint au sommet, et elle s'abandonna. Sa jouissance fut étrange, orpheline de son sexe, un peu dans son clitoris qu'un relief dans la culotte pressait maladroitement, toute dans ses reins, où se trouvait la petite langue humide, et dans le plaisir cérébral de sodomiser un jeune garçon, mais elle fut pourtant étourdissante.

Elle sortit du garçon et roula sur le flanc, glissant la main sous sa culotte pour continuer de se solliciter et s'achever. Corentin se tourna de son côté en se recroquevillant comme une crevette. Michel se laissa tomber sur un pouf en s'essuyant la langue du revers du bras.

Quand elle fut revenue de ces préliminaires, elle les envoya derrière le paravent se laver les mains et la bouche. Pendant ce temps, elle se débarrassa de la culotte et enfila une gandoura jaune pâle brodée de fils de soie assortie. Elle ouvrit un placard ouvragé qui dissimulait un réfrigérateur, et elle en sortit quelques plats de viandes froides et de crudités. Comme le soir tombait, elle alluma tout autour de la pièce une multitude de petites bougies qui donnèrent une lumière chaleureuse. Ils s'installèrent sur des poufs tous les trois autour d'une table basse pour dîner.

Le repas fut agréable et presque gai. Elle les fit parler sur leur vie en France, leurs familles, mais aussi sur les clients qu'ils avaient déjà eus, ce qu'ils en subissaient, leurs égarements, leurs dépravations. En particulier, elle voulut savoir quel était celui dont la fortune avait permis de les avoir en premier. Ils se défoulèrent en dépeignant le luxe de lenteur, de préparatifs, et de sadisme dont cet homme avait usé avant d'enfoncer son membre au fond d'eux, jouissant de chacun l'un après l'autre, se reposant entre par des agapes et des beuveries.

Quand ils eurent fini, elle les chargea de débarrasser et de remettre les plats au frais. Elle les regardait faire tandis qu'ils échangeaient quelques mots à mi-voix. Elle cherchait à déterminer celui qu'elle pré-

férait, mais chaque fois que son regard passait de l'un à l'autre, c'était toujours le dernier qui était le plus beau. Comme ils revenaient vers le centre de la chambre, elle se leva et les arrêta. Elle les saisit par la base du cou. Ils durent deviner le changement de son humeur, car ils s'immobilisèrent aussitôt. Elle ferma les yeux. À gauche, elle avait un col roulé, chaud et souple, moelleux, alors qu'à droite c'étaient les angles nets et frais d'une chemisette bien repassée. Elle palpa Corentin doucement sous son pouce pour sentir le cou fragile au travers, puis elle y enfonça les ongles comme si elle allait l'étrangler. Pendant qu'elle maintenait la pression juste au point de garder vive l'angoisse de manquer d'air, elle tâta le cou nu de Michel. Elle froissa le col en y crispant sa main, retournant le pull d'un côté, écartant la chemisette de l'autre, et elle pénétra ces petites intimités tièdes et palpitantes qu'elle fouilla longuement, s'enfonçant dans la poitrine, remontant sur le rond de l'épaule.

Elle rouvrit les yeux. Elle embrassa Michel sur la bouche, puis Corentin, desserrant son emprise, et encore que la douceur fût semblable, elle sentait des différences, les lèvres n'avaient pas la même forme, elles ne réagissaient pas de la même façon quand elle les attrapait entre les siennes. Tandis qu'elle passait ainsi de l'un à l'autre, leur donnant parfois un peu de sa langue, sans insister, ses doigts remontèrent sur la nuque de Michel, rebroussant les jolies mèches blondes, s'enfoncèrent dans celle de Corentin, pénétrant dans les cheveux bruns, et elle saisit leurs crânes à pleines mains. Un long frisson la parcourut.

Elle s'écarta et regarda leurs yeux troublés.

– Embrassez-vous, maintenant.

Ils se tournèrent l'un vers l'autre, et leurs bouches, humides de la salive dont elle les avait barbouillées, se joignirent tendrement.

– Enlacez-vous.

Leurs bras remontèrent, se croisèrent, se refermèrent sur leurs reins, sur leur dos. Sans rien demander, leurs lèvres s'étaient entrouvertes pour s'enchevêtrer, leurs langues tentaient de timides sorties pour se rencontrer.

– C'est bien, continuez.

Elle leur caressait la tête, comme on fait aux enfants sages, elle tournait autour d'eux. Sous sa gandoura, son corps s'émouvait, l'eau lui venait aux lèvres. Elle se colla contre le dos de Corentin, s'appuyant contre les bras de Michel qui l'enlaçaient, et elle lui fit sentir ses seins sur les épaules, au travers du pull, elle lui caressa les flancs, elle l'embrassa dans le cou, repoussant le col roulé de son nez, sans qu'il interrompît le baiser auquel il se donnait. Elle se frotta doucement contre son dos, elle caressa les bras de Corentin qui entouraient les hanches de Michel, descendant sur le renflement des manches re-

montées, s'emparant de la chair délicate des avant-bras au travers de laquelle elle reconnaissait les os fragiles. Puis elle lui prit les fesses dans son jean. Elle les palpa profondément, les écartant, y enfonçant les doigts jusqu'à le faire tressaillir. Elle suivit les hanches, se faufila entre les corps des garçons, vint sur le pubis de Corentin qu'elle pressa nerveusement, juste au-dessus de la bosse qui soulevait la braguette. Elle sentait son excitation grimper, maintenant elle mouillait distinctement. Elle monta sur la poitrine plate, l'étreignit passionnément, la pinça pour trouver les tétons et les faire saillir. Elle les écrasa au travers de la laine jusqu'à l'obliger à interrompre son baiser pour un gémissement plaintif. Elle s'écarta à regret, laissant sa main glisser sur les reins, les fesses, du jeune garçon.

– Reprends, mon chéri, n'abandonne pas ton amoureux pour si peu.

Elle vint à la droite de Michel et l'examina une fois de plus. Ce short court était incroyablement excitant, il lui allait à ravir – c'était d'ailleurs ce qu'elle se proposait de faire plus tard... Elle lui posa la main sur la cuisse, au-dessus du jarret. Il tressaillit ; il l'avait presque oubliée, sans doute. Elle remonta lentement, attentive à la douceur de cette peau d'enfant, repoussant le petit short, observant comment se tordait le tissu gris. Le jeune garçon était chaud, fin, tellement délicat. Elle frôla le petit slip blanc, insérant seulement le bout des ongles sous l'élastique qui suivait la limite des fesses, malgré son envie de le lui arracher tout de suite.

Elle passa de l'autre côté, à sa gauche. Il était tout aussi joli par ici... Elle lui posa la main sur la hanche et, soulevant à peine le fin pull bleu outremer, elle se glissa le long de la ceinture du short. Elle attrapa la chemisette, et la tira suffisamment pour découvrir une étroite bande de peau nue. Corentin, qui l'avait sentie, avait remonté les mains et tenait maintenant son ami par le haut du dos. Elle glissa les doigts tout le long de la taille, allant et venant au travers des reins de Michel. La peau était tiède, à peine duveteuse, frémissante sous la perversité de sa caresse lente.

Elle s'agenouilla derrière lui. Elle le reprit à deux mains par les cuisses, puis elle se promena sur les mollets enveloppés de blanc. Elle le caressa longuement, montant et redescendant sur les fines ondulations des chaussettes. Puis elle lui plia la jambe, lui ôta son mocassin et, la lui amenant sur elle, avec le dessous du pied elle frotta au travers de la gandoura son sexe qui maintenant débordait d'eau. Elle murmura :

– Tu sens, mon chéri, comme j'ai envie de toi ?

Elle utilisait la tendre plante du pied gainé de blanc pour se masser le clitoris, la vulve, l'intérieur de ses cuisses. Elle se pencha, embrassa le petit pied délicieux, tiède, à peine moite d'être resté dans la

chaussure. Elle mordilla les orteils, elle suça le talon, elle enfonça les dents dans le creux de la voûte plantaire, tout en continuant de caresser et de palper le mollet velouteux.

La brûlure du désir devenait intolérable. Elle se releva brusquement et alla ouvrir le coffre. Elle y choisit une cravache en cuir tressé qu'elle appréciait particulièrement car elle était bien raide tout en restant souple. Elle revint se placer derrière Michel. Elle recula le bras et le cingla en travers des cuisses, juste sous le bord du short. Le petit blond, qui ne s'y attendait pas, sauta en l'air en poussant un cri, et les deux jeunes garçons s'écartèrent l'un de l'autre, soudain affolés. Elle les regarda avec férocité en se demandant comment elle allait les dévorer. Les yeux de Michel brillaient de larmes, et ceux de Corentin s'étaient obscurcis de peur.

– Je n'en peux plus de vous !

Elle posa la main gauche sur la poitrine de Michel et, l'empoignant par le devant de ses vêtements, elle l'attira d'un coup. Elle embrassa brutalement les petites lèvres encore pleines de la salive de leur baiser. Puis elle s'écarta et le cingla de nouveau sur les cuisses, cette fois par-devant. Il hurla.

– Il faut que je jouisse de vous !

Elle se tourna vers Corentin.

– Baisse ton pantalon.

L'ordre avait été si brusque que le petit eut malgré lui un sursaut et esquissa le geste de remonter les bras comme pour se défendre d'une gifle.

– Baisse ton pantalon, vite ! Tu ne crois pas que je vais te fouetter au travers de ton jean, tout de même ?

Il était blême, mais tellement saisi qu'il ne bougea pas.

– Si tu ne m'obéis pas tout de suite, tu sais quel est le tarif : tu seras battu jusqu'au sang !

Il balbutia quelque chose d'incompréhensible, et aussitôt il glissa les mains sous le bas de son pull pour défaire son pantalon. Il le descendit en travers des cuisses.

– Tourne-toi. Agenouille-toi devant le lit.

Elle s'approcha du jeune garçon qui s'était mis à genoux en tremblant.

– Baisse ta culotte.

Il glissa les doigts sous son pull pour attraper l'élastique plat et le faire coulisser sur les fesses. Il le laissa en haut des cuisses.

– Descends-la tout à fait.

Quand le petit slip blanc eut rejoint le jean entortillé sur les genoux, elle lui appuya sur la nuque.

– Allonge-toi.

Il se plia sur le lit et la courbe de ses fesses s'accroût, prolongée par la ligne hallucinante des jambes, droites et fines. Elle se passa la langue sur les lèvres. Il était magnifique. Elle leva le bras et le frappa d'abord en haut des cuisses, sous le derrière. Il hurla.

– Non ! Je vous en prie... arrêtez !...

Elle frissonna. Elle ne trouvait rien de plus délicieux que de fouetter un petit qui vous suppliait. Elle le frappa sur les fesses, plus fort. Il sursauta sur le lit. La peau se marquait de belles lignes colorées. Elle le frappa encore, en travers des cuisses. Il se mit à pleurer.

Elle se tourna vers Michel qui regardait ce spectacle, affolé.

– Remonte ton tricot ! Et ta chemise ! Sous les bras...

Il obéit aussitôt, tirant son petit pull vers le haut, achevant de sortir la chemisette du short, les tenant à deux mains sous les aisselles. Elle le cravacha sur le plexus. Il en eut le souffle coupé et se plia en deux en ahanant. Elle l'attrapa par les mèches de ses cheveux, le força à se redresser, l'embrassa sur la bouche en lui mordant les lèvres.

Elle le lâcha pour revenir à Corentin.

– J'avais dit que je te verrais le nombril, à toi aussi. Tourne-toi. Vite !

Le garçon se redressa péniblement et se retourna vers elle. Elle le gifla.

– Comment veux-tu que je le regarde si tu gardes ton tricot ?!

Le nez baissé, il souleva son pull au-dessus de son ventre. Elle le fouetta en plein dessus. Elle n'avait raté le nombril que d'un centimètre. Il hurla en se pliant en deux.

Elle jeta la cravache sur le coffre.

– Rhabillez-vous. Je veux que vous ayez une tenue correcte !

Tout en les regardant se redresser et rajuster leurs vêtements, elle retira sa gandoura. Entièrement nue, elle s'installa dans un fauteuil confortable, dont le dossier et les accotoirs étaient réglables, et qu'elle inclina légèrement, baissant les repose-bras. Quand ils furent prêts, elle plaça Corentin à sa droite et Michel à gauche. Ils étaient pâles et leurs yeux brillaient encore.

– Voilà, comme ça vous allez être bien concentrés, mes chéris. Vous n'êtes pas en vacances, ici.

Elle se tourna vers Corentin. Il avait gardé ses manches remontées sur les avant-bras et elle observa les minuscules poils bruns, presque invisibles, qui longeaient la peau tendre. Il avait quelque chose d'exquis. Elle l'attrapa par la nuque et le courba sur lui.

– Lèche-moi.

Le petit se pencha sur le sexe entrouvert et, après une dernière hésitation, sa langue remonta entre les petites lèvres, qui dégorgeaient un liquide cristallin. Elle le redressa et observa sa bouche brillante.

– Lèche-toi pour te débarbouiller.

Maîtrisant son dégoût, il se passa la langue sur ses lèvres. Sous la pression qu'elle exerça sur sa nuque, il retourna à sa tâche. Elle enfonça les doigts dans les mèches brunes, et elle lui massa intensément l'occiput. La sensation de la petite langue passant et repassant entre ses lèvres, associée au toucher de la forme, ronde et dure, de son crâne sous ses doigts, était fantastique.

Elle examina Michel.

– Ça te va bien, cette tenue d'écolier... Tu ressembles presque à une collégienne japonaise.

Elle avança la main gauche sous le bord du short et le souleva. Elle empauma le petit triangle blanc et le palpa tout en le regardant droit dans les yeux. Il se détourna et une légère teinte rosée lui monta aux joues. Son petit paquet était souple, tiède, et il réagissait bien à ses investigations, elle sentait y monter un index tendu. Elle passa la main par derrière, enfila les doigts sous l'élastique qui suivait les fesses, et retrouva l'entrée de l'anus. Elle s'y enfonça. Le petit trembla d'émotion à cette sensation. Quand elle fut bien en lui, elle crocha dans le petit conduit. Il fut traversé par une convulsion nerveuse.

Elle revint à Corentin qu'elle n'avait pas lâché et qu'elle redressa pour l'amener à elle. Elle lui embrassa les lèvres, gluantes de ses propres émissions, lui suça la langue. Puis elle le remit en place, enfonça sur son sexe. Elle lui caressa les épaules, le dos, comme on flatte un animal domestique qui remplit bien son office. Elle lui palpa les fesses, mais malgré le jean il tressaillit, elles devaient être sensibles encore. Elle lui passa la main sous le ventre par-devant et vint entre ses jambes lui pincer la braguette. Il ne put retenir un sursaut qui l'interrompit un instant.

Elle regarda Michel et lui caressa la joue. Elle lui palpa le cou, descendit sur le bord de la chemisette. Attrapant le col du petit pull outremer, elle le tira latéralement jusqu'à lui dégager l'épaule qu'elle lui tâta un moment. Puis elle vint de l'autre côté, tira sur le pull de la même façon, mais l'encolure trop étroite résista, elle força, et le fin tricot émit un craquement. Elle continua cependant de le faire descendre. Le garçon l'avait maintenant en travers des bras et en était ligoté au-dessus des coudes.

– Déboutonne ta chemise, mon chéri.

Michel put replier les bras et défaire le premier bouton blanc, sous son col, puis ceux qui suivaient. Quand une brèche lui descendit jusqu'au nombril, elle vint y glisser le bout des doigts. Il n'avait rien dessous, elle fut sur la peau tendre et soyeuse. Elle le caressa un moment, se promenant d'un flanc à l'autre sous le voile blanc que sa main soulevait. Elle lui prit le bout d'un tétin, le serra en le tirant vers

le haut, le tourna. Elle lui fit mal au point qu'il ne pût se retenir de ramener les mains sur la sienne pour l'écarter.

– Tss-tss...

Il comprit, et s'astreignit à baisser les bras. Elle lui tortura un moment l'autre tétin, s'amusant de ses gémissements, de ses mains qu'il remontait et écartait aussitôt, pris entre le réflexe et la crainte de lui déplaire.

Elle l'attrapa par la nuque et l'amena sur elle. Il crut qu'elle allait lui prendre la bouche, mais elle l'embrassa sur la tempe, repoussant les mèches blondes qui la couvraient. Puis elle vint sur son oreille, et de la pointe de la langue elle parcourut à l'intérieur tout le tour de l'hélix, avant de descendre s'enfoncer dans le petit creux de sa conque. Il se trémoussa sous les chatouilles que lui procurait cet organe mouillé et frétilant.

Elle redressa Corentin et elle courba Michel pour qu'il prît sa place.

– Toi, tu vas me prendre le bonbon...

Ne doutant pas que le jeune garçon fût ignorant de ces choses, de la main gauche elle écarta ses lèvres et acheva de dégager son petit capuchon, puis de la droite elle le fit se courber sur elle.

– Tu vois ce petit bouton rose ? Eh bien, fais-lui plaisir, comme tu ferais du gland d'un homme. On t'a appris non ?

Il lui prit le clitoris entre les lèvres.

– C'est bien. Fais du bon travail, maintenant.

Ils lui avaient appris, il n'y avait qu'à voir comment il l'aspirait, il le titillait du bout de la langue, il tournait et retournait dessus, tellement bien qu'elle fut envahie par une vive sensation. Mille aiguilles partaient de son ventre pour voyager dans son corps. Faisant un effort pour garder les yeux ouverts, elle lui caressa le dos où le pull était resté au milieu des reins, tira à elle le short pour dégager la fesse, s'introduisit dessous, tourna un moment sur le petit slip en le chiffonnant, puis elle s'enfonça dessous. Elle passa l'index dans la raie, tâta, trouva. Elle le pénétra lentement, la bouche béante, prise entre les sensations de son doigt qui refoulait les chairs serrées, mais surtout de la langue qui tressaillait sur son petit grain.

Elle se tourna vers Corentin. Elle essaya de lui sourire, mais son regard était troublé.

– Ton ami fait des étincelles...

Elle le titilla avec des pichenettes sur la braguette, sous le bas du pull, comme on donne des chiquenaudes sur le nez d'un garçonnet. D'une voix un peu égarée, elle lui commanda :

– Toi... tu vas enlever ton tricot...

Il n'atermoya pas. Il attrapa le pull par le col, le tira par la tête, et le laissa tomber à ses pieds – ces vêtements ne leur appartenaient pas, ils n'en faisaient aucun cas – et il fut torse nu. Elle lui caressa le ventre, suivant la belle balafre qui le traversait juste sous le nombril. Elle remonta sur la poitrine, lui pinça les bouts de sein sans s'y attarder, lui passa les doigts sur les lèvres en les écrasant suffisamment pour lui déformer la bouche. Elle rit.

– Tu en fais des grimaces !

Sa main retomba, s'arrêta sur la ceinture du jean. Elle tritura un instant la boucle de la ceinture.

– Enlève.

Sa voix était devenue sourde car en même temps elle devait résister aux entreprises de Michel qui étaient très efficaces. Tremblant comme sous le coup d'une menace, il se dépêcha de déboucler sa ceinture et de se déboutonner. Il écarta le jean, le baissa sur ses genoux. Elle lui caressa le devant des cuisses ; on aurait dit des pains. Elle lui passa doucement la main sur le bas-ventre, survolant le slip plat et impeccablement blanc. Puis, comme elle avait fait avec Michel, elle le regarda dans les yeux, et elle enfonça le bout des ongles sous la bande élastique de la ceinture qui se souleva légèrement. Corentin se détourna.

– Regarde-moi, mon chéri.

Péniblement, il ramena les yeux sur elle. Elle reprit sa progression, et la petite culotte se déforma davantage. Par la position, elle lui caressait le bas-ventre du dos de la main, mais ensuite elle tourna le poignet, achevant de dégager le slip des hanches, et elle lui passa les doigts sur le sexe. Il frissonna – elle adorait les sentir réactif. Elle enferma le petit pénis dans sa paume et elle commença de le masturber doucement. Il referma les yeux, et elle s'arrêta aussitôt.

– Regarde-moi, je t'ai dit. Ou tu seras fouetté de nouveau.

Il revint à lui instantanément. *Fouetter* était un mot magique. Elle recommença son mouvement alternatif et elle sentit très vite la petite pine grossir entre ses doigts... Elle reprit Michel par la nuque et lui fit comprendre de calmer le jeu car elle se sentait proche d'un départ... Elle lâcha le petit pénis de Corentin, lui caressa la hanche en tournant, vint lui prendre les fesses, et, rassemblant le majeur et l'annulaire, elle s'enfonça en lui. Cela se fit sans beaucoup de difficultés, le petit depuis son arrivée avait été fait par des dizaines de bites bien plus grosses que ses doigts. Elle apprécia de sentir ses doigts pris par l'anneau de chair qui se refermait sur elle, de palper à l'intérieur les muqueuses frémissantes dans lesquelles elle tournicotait.

Elle dut se faire une raison, elle n'allait pas pouvoir tenir éternellement comme cela. Elle retira ses doigts, mais en les courbant. Ses ongles parcoururent la paroi du petit rectum. Il poussa un haut cri, ne

pouvant s'empêcher d'attraper le poignet qui le torturait pour tenter de l'écarter. Mais elle lui résista sans mal et termina sa course.

Elle attrapa Michel par le bras et l'écarta en le redressant brusquement. Elle se leva d'un coup. Le petit blond resta interdit, redoutant la suite.

Corentin se tortillait encore, les mains plaquées sur les fesses comme pour soulager la brûlure de son fondement, le slip sous les fesses, le pantalon sur les genoux. Elle le gifla. Simplement pour le plaisir. Elle adorait gifler les petits.

– Arrête de pleurnicher. Et débarrasse-toi de tes nippes. Allez, vite !

En reniflant, Corentin acheva de descendre son slip puis, à cloche-pied, il retira ses bottillons.

– Et toi aussi !

Elle attrapa Michel par les cheveux et lui renversa la tête pour l'embrasser à pleine bouche. Puis elle lui dégagea les bras du pull à demi déchiré qui lui était resté sur les coudes, et elle l'abassa brusquement sous le short d'où il lui glissa sur les chevilles. Elle le tourna, saisit par derrière le col de la chemisette déjà déboutonnée et la lui arracha d'un coup.

– À poil, petit pédé !

Elle le fit virevolter pour le ramener face à elle, attrapa à deux mains le short à la taille et, au lieu de le défaire, elle tira brutalement dessus, faisant sauter le bouton, fendant la fermeture-éclair en deux. Le tissu tomba comme une plume le long des jambes minces. Puis elle empoigna la ceinture du slip, et le baissa d'un coup.

– Allez, débarrasse-moi de tout ça !

Michel s'assit sur un pouf pour ôter ses mocassins et dégagea ses pieds des culottes qu'il repoussa sur le côté.

Corentin s'était assis pareillement, il avait baissé son pantalon et, assuré de ce qu'on attendait de lui, il s'apprêtait à retirer ses chaussettes blanches.

– Garde-les, mon chou. Tu seras craquant comme ça, à poil !

Elle l'attrapa par le bras, le fit lever d'une secousse, et de la même façon elle empoigna Michel qui avait compris qu'il devait aussi conserver ses chaussettes. Elle les attira à lui en grondant :

– Venez avec moi, petits pédés !

Elle s'empara d'eux en leur passant des mains partout sur leurs corps, en les faisant tourner dans tous les sens. Elle frotta leurs poitrines plates, elle griffa leurs fesses, elle leur enfonça des doigts dans le derrière, elle fourragea dans leurs cheveux, elle les embrassa à pleine bouche, elle ne savait plus comment les posséder. Elle attrapa les bras de Michel et les lui tordit fébrilement dans le dos jusqu'à le

faire crier. Elle renversa Corentin dos sur le lit, lui écarta les cuisses, le mordit à l'aine, juste à côté du sexe, et il hurla. Elle était folle de ces petits. Elle aurait voulu les manger.

Elle s'arracha, haletant. Elle était à bout. Il lui fallait reprendre son calme. Elle recula de quelques pas, se détourna, et marcha dans la pièce pour prendre de la distance. Malheureusement, en se retournant, elle les vit à nouveau à l'autre bout de la pièce. Ils étaient restés debout, côte à côte, ne sachant si elle les autorisait à se rhabiller, craintifs comme deux faons à l'orée du bois, la regardant comme une extraterrestre, et elle eut la rétine brûlée par la vision de leurs silhouettes, légèrement colorées, aux pieds chaussés de blanc.

Elle revint lentement sans les lâcher des yeux. Les quelques pas qu'elle avait faits l'avaient tout de même un peu calmée. Elle prit Michel par le bras.

– C'est ton tour, maintenant, mon amour...

Il devait sentir sa nervosité dans les tressaillements de ses doigts serrés sur son biceps enfantin. Elle le conduisit devant une petite table basse, d'où elle repoussa les quelques bibelots qui l'encombraient.

– Couche-toi sur le dos. Je veux te voir quand je vais te prendre.

Il obéit sans un mot. La table ne faisait que 75 cm de long et était juste assez grande pour qu'il pût y tenir de la tête aux fesses, mais il dut plier les jambes et poser les pieds par terre.

– Écarte un peu.

Elle tapota du bout du pied l'intérieur de sa cheville, d'un côté puis de l'autre, jusqu'à ce qu'il ouvrît suffisamment les cuisses.

– Et allonge les bras derrière toi, au-dessus de la tête.

Elle alla au coffre, et elle en revint avec un tissu de la taille d'une écharpe, d'un rouge satiné, un pot de terre fermé, et un petit brasero avec ses accessoires qu'elle déposa à côté des pieds de Michel. Quand elle vit le jeune garçon blond déployé, le plexus creusé, les côtes saillantes sous la peau tendue, le sexe offert, les chaussettes blanches plissées sur les chevilles, elle fut de nouveau submergée par son désir de lui. Elle fit deux tours avec le tissu autour des poignets et serra le nœud fermement, comme pour un paquet-cadeau.

Au milieu du brasero qui avait la taille d'un grand cendrier, elle alluma une bougie de chauffe-plats. Sur une fine grille qui se trouvait un centimètre au-dessus de la flamme, elle disposa en étoile des tiges métalliques avec un manche en bois. Pendant qu'elles chauffaient, elle alla enfiler le shorty-harnais qu'elle affectionnait et y installa les deux godemichés, à l'intérieur d'elle et au-dehors.

Quand elle revint près de Michel, elle retira le couvercle du pot, et un parfum d'aloès monta dans la pièce. Elle s'agenouilla au bout de la petite table, entre les jambes du garçon, et elle appela Corentin.

– Viens. Tu vas mettre les mains là-dedans et en enduire mon gode.

Corentin plongea les doigts dans le pot et les ressortit couleur de miel. Elle les regarda parcourir la tige noire, l'enduisant de la racine au sommet. Puis elle vint de la pointe du gland caresser le petit anus de Michel, entrouvert comme un accroc froncé. Elle monta et descendit plusieurs fois dans l'entrecuisse, le badigeonnant d'huile, venant buter contre ses bourses. Le petit tressaillait dans l'attente de ce qui allait lui arriver, ne sachant que trop bien par où elle se préparait à le prendre.

– Corentin, va tenir les mains de Michel...

Elle lui passa les bras sous les jarrets et lui remonta les jambes pour poser sur ses épaules les pieds couverts des chaussettes blanches. Corentin ayant saisi les poignets de Michel, elle pointa le centre de l'orifice, et elle poussa. Il gémit tandis que les chairs résistaient d'abord, mais elle prit le godemiché dans la main pour qu'il ne déviât pas, et elle accentua la pression. Soudain le sphincter céda et, aidé par l'huile, son membre s'enfonça lentement dans le petit corps. Michel cria. Malgré ce qu'il avait déjà subi, il ne s'y faisait toujours pas.

– Là, là... Nous y sommes... Tu sens comme c'est bon ? Moi en tout cas, j'adore te mettre ça, mon petit chat.

Elle attrapa une tige sur le brasero. La partie métallique était terminée par une surface plate et ronde, de la taille d'une pièce de 1 centime. Elle se courba sur le jeune corps qu'elle possédait, hésita un instant pour savoir par où elle allait commencer, avant que l'aiselle ouverte ne l'attirât. Elle appliqua sous son bras droit l'extrémité brûlante. Michel bondit en poussant un cri, mais il fut retenu par Corentin. Elle avait senti le petit corps vibrer délicieusement sous elle. Elle fit une seconde application, un peu plus bas sur le flanc. Michel hurla de nouveau. Il s'affolait.

– Arrêtez ! arrêtez !...

Elle lui caressa le front, repoussant les mèches blondes en arrière.

– Ne t'inquiète pas. Ce ne sont que des brûlures au premier ou au second degré. Tu auras peut-être quelques marques, mais rien de plus qu'un coup de fouet. Dans quelques jours, ça ne paraîtra plus.

Elle remit la baguette sur le brasero et en choisit une autre. Elle l'appliqua sur le ventre, au-dessus du nombril. Chaque fois, le jeune garçon choqué était parcouru de décharges qui le faisaient vibrer de la tête aux pieds. Elle se courba sur lui, lui prit la bouche, lui suça les lèvres. Elle appliqua le fer brûlant dans le cou, sous l'oreille droite. Il se trémoussa contre elle comme sous un choc électrique.

Elle se redressa. Corentin continuait de remplir sa mission en retenant Michel des deux mains, mais il la regardait avec des yeux horrifiés.

– Embrasse-moi.

Le petit brun s’avança sur ses genoux et présenta sa bouche. Elle la prit. En même temps, elle lui tordit les bouts de seins, suffisamment pour le faire gigoter un peu.

Elle reprit une baguette et l’appliqua sous le tétin gauche de Michel. Il hurla en se démenant frénétiquement, et les secousses étaient si fortes qu’elle crut qu’elle allait jouir. Elle le suçà là où elle venait de le marquer d’un petit rond rose.

Elle se redressa, haletante.

– Corentin, viens derrière moi.

Pendant le temps qu’il mit à se relever et faire le tour de la table, elle recula doucement les reins et se renfonça encore plus lentement dans l’étroit conduit.

– Tu vas mettre de nouveau ta main droite dans le pot.

Elle y eut un silence.

– Ça y est ?

– Je suis en train.

– Fais-moi le tour du petit trou.

Elle sentit les petits doigts lui tourner scrupuleusement autour de l’anus et le barbouiller partout.

– Remets encore de l’huile sur ta main.

Elle continuait d’aller et de venir entre les fesses de Michel, graduellement, attentive au tremblement qu’elle obtenait dans le ventre du jeune garçon.

– Ça y est ?... Maintenant, tu allonges tous tes doigts, en les rassemblant... pour faire comme une patte de chien... et tu me les enfonces dedans – jusqu’au poignet. Tu as une petite main, tu n’auras pas trop de mal à entrer...

Après un temps où il ne se passa rien, elle sentit le bout des doigts réunis en faisceau pointer son anus. La pression s’accrut, elle se détendit pour aider. Les premières phalanges l’écartèrent.

– Vas-y, n’aie pas peur ! Appuie fort sinon tu ne vas pas pouvoir entrer.

Corentin appuya, mais trop légèrement.

– Appuie ou je t’arrache la peau au knout !

Le jeune garçon animé par l’effroi poussa de toutes ses forces, et il entra d’un coup. Elle lâcha un grognement : ça faisait un peu mal, mais c’était absolument délicieux. Aussitôt son anneau se referma autour du poignet étroit.

– Caresse-moi dedans, maintenant...

Quand elle sentit les petits doigts apeurés bouger au fond d’elle comme les tentacules d’un encornet, elle frissonna longuement. Elle se courba sur le petit blond qu’elle avait harponné, et, lui mordant le

cou, cette fois elle accéléra son mouvement. Elle le parcourut de plus en plus vite, de plus en plus violemment, ses cuisses lui battant les fesses, et le godemiché intérieur la travaillait. Soudain, tandis qu'il se débattait sous lui, elle s'abandonna. La secousse fut terrible, peut-être une des plus intenses qu'elle eût connues, elle lâcha des flots de cyprine qui se perdirent dans le tissu de son shorty, elle poussa des grognements qui couvraient les cris de Michel, et elle retomba à demi évanouie.

Quand elle reprit conscience, Corentin était sorti d'elle. À son tour, elle se souleva pour quitter Michel, puis elle se laissa rouler par terre. Michel se redressait péniblement, il se débarrassait de l'écharpe rouge. Elle ne savait où Corentin se trouvait. Elle détacha ses postiches, se débarrassa de la culotte, et alla s'allonger sur le lit.

– Venez mes chéris, on va se coucher... Il faut qu'on se repose un peu...

*

Elle se réveilla. Le jour était levé depuis longtemps. Elle redressa la tête et se vit nue au milieu des jeunes garçons nus, encore endormis, recroquevillés chacun d'un côté. Ravie, elle retomba sur l'oreiller et referma les yeux dans une délicieuse langueur. Le souvenir de ce qu'ils avaient fait la veille revenait en elle en une brume chaude et enivrante, et elle sentit son sexe s'ouvrir dans une lente éclosion, un réveil paresseux, qui lui fut particulièrement agréable. Elle hasarda les mains et caressa des épaules, des hanches tièdes, les cheveux épars de Corentin, le ventre de Michel, tendre comme un bébé talqué.

Elle ouvrit les yeux, repoussa le drap chiffonné, et fut enchantée du délicieux désordre de jeunes corps nus qu'elle découvrit. Les jambes de Michel, où les longues chaussettes s'étaient ratatinées sur les chevilles, se repliaient, sur le flanc, mais sa taille se tordait et son dos reposait sur le matelas. Elle se pencha sur lui, contempla amoureuxment la trace de la cravache qui traversait encore le plexus, la petite marque rose sous le téton, et cette autre, sur le ventre, au-dessus du nombril. Elle souleva les cheveux blonds sur l'oreille et examina comment elle l'avait brûlé dans le cou. Elle n'était pas aussi certaine qu'elle avait voulu le dire que ces cicatrices disparussent rapidement, et elle espéra que la maison d'où ils venaient ne lui en ferait pas grief. Elle lui caressa légèrement les cuisses qui étaient encore marquées, elles aussi, devant et derrière. Elle lui prit délicatement le bras, et elle le souleva en examinant les deux autres traces rondes sur l'aisselle et le flanc. Elle lui reposa la main, puis, le saisissant par la nuque en glissant les doigts dans ses mèches blondes, elle frôla d'un baiser sa joue rosie de sommeil. Elle vint sur ses petites lèvres, les embrassa

doucement, y insinua la pointe de la langue. Il tressaillit, entrouvrit les yeux. Elle chuchota :

– Bonjour...

Elle se tourna vers Corentin, couché en chien de fusil, qui lui présentait le dos, et elle lui caressa affectueusement le derrière, ses petites fesses tendres et abandonnées, où s'entrecroisaient encore, jusqu'en haut des cuisses, plusieurs marques légèrement violacées. Il ne réagit pas. Elle l'embrassa au bas des reins, juste là où commençait la fine raie des fesses, et elle l'écarta avec ses lèvres. Sa peau, tiède et veloutée, avait un léger goût salé. Elle se redressa, caressa les jambes minces qui se terminaient par les chaussettes blanches, froncées sur les chevilles, tira un genou vers elle pour l'obliger à venir sur le dos, et elle passa la main tendrement sur la belle balafre qu'elle lui avait faite sous le nombril. Il affecta de continuer à dormir.

Elle alla derrière le paravent et s'assit sur le siège des W.C. Tandis que son eau s'écoulait entre ses jambes, elle réfléchissait. Elle avait envie de les surprendre. C'était le moment de mettre en œuvre ce qu'elle avait fait préparer pour eux. Elle se demanda si elle leur donnerait d'abord un petit déjeuner, mais elle était trop impatiente de voir leur réaction. Elle se leva et revint dans la chambre, et ses seins nus, pointés devant elle, irradiaient son impudicité.

– Ce matin, les enfants, on va jouer à des jeux calmes...

Elle alla prendre dans le coffre huit paires de menottes.

Elle se pencha sur Corentin et acheva de l'étendre sur le dos.

– Laisse-toi faire, mon chéri... Je vais vous faire une surprise...

Le jeune garçon gardait les paupières closes, mais, en sentant un bracelet d'acier se refermer sur son poignet, il rouvrit brusquement les yeux. Elle l'attacha en croix avec les menottes à des anneaux qui étaient dissimulés le long du sommier, les mains légèrement écartées de la tête, les jambes ouvertes dans un angle qui mettait en valeur son jeune sexe. Michel la regardait faire avec inquiétude, et quand elle s'approcha de lui, il eut seulement un gémissement d'effroi.

– N'aie pas peur, mon petit cœur, on va juste s'amuser un peu pour bien commencer cette nouvelle journée...

Il la laissa lui relever les bras au-dessus de la tête, refermer les anneaux sur ses poignets, tandis que l'appréhension se lisait sur son visage. Elle tira ses chaussettes et les jeta au loin.

– Je t'enlève ça, tu n'en as plus besoin, ça te tient chaud...

Elle lui souriait pour le rassurer, mais elle savait que son regard sur son corps nu ne faisait que l'inquiéter davantage. Elle lui écarta les jambes, lui attacha les chevilles. Le cliquetis des menottes se verrouillant acheva de l'exciter. Elle se redressa, considéra que les chaussettes que Corentin avait gardée faisaient tache et les lui retira aussi, et elle

contempla ses beautés brune et blonde côte à côte sur le lit : un double X. Le ventre, les aisselles, le sexe étaient offerts comme des nids découverts.

– Si vous saviez comme vous êtes jolis... vous comprendriez pourquoi tout le monde veut vous avoir...

Elle tira de son coffre trois boîtes qu'elle disposa sur la table de nuit. Grosses comme un livre, elles étaient décorées de marqueterie en bois précieux, chacune avec des motifs différents. La première qu'elle ouvrit contenait une araignée dont les huit longues pattes articulées mesuraient bien trois centimètres chacune, et dont le corps, noir et renflé à l'arrière, avait été adroitement encerclé par une ligature qui, au bout d'un fil de vingt centimètres, se terminait par un anneau. Elle le fit passer dans le crochet fixé à l'extrémité d'un petit bâton d'acajou, ce qui lui permit de soulever l'animal dans les airs et le manipuler comme un pantin. Les garçons blémirent en découvrant cette tache noire qui gigotait au bout de son fil, mais ils n'osèrent pas dire un mot, de peur de déclencher ce qu'ils redoutaient.

– Regardez comme elle est belle ! Elle est un peu énervée d'être restée toute la nuit dans cette boîte, et je pense qu'elle va être contente d'aller courir un peu...

Corentin fut agité d'un tremblement nerveux dans les jambes qui firent cliqueter les anneaux de ses chevilles. Elle comprit quel était le plus phobique des deux... Elle s'approcha d'abord de Michel.

– Tu veux la voir de plus près ?

Elle la lui fit descendre devant le visage.

– Non... s'il vous plaît !...

– Elle ne va rien te faire, juste des chatouilles... Regarde.

Et elle la lui posa dans le cou. Michel poussa un cri strident et secoua follement la tête pour chasser les pattes effilées qu'il sentait s'agiter derrière son oreille.

– Ne te trémousse pas comme ça, ou elle va te piquer !

Elle la fit venir au bas de son cou. Dès qu'elle abaissa le bâton, ce qui donna du mou à la ficelle, l'araignée se mit à courir sur la poitrine, descendit sur le plexus, voulut disparaître en plongeant le long du flanc frémissant du jeune garçon qui tentait désespérément de se retenir de bouger. Elle la souleva pour la rattraper et la lui posa sur le sexe. Il poussa un cri hystérique.

– Non !...

Dès qu'elle la libéra de nouveau, l'araignée courut le long du petit pénis allongé, se faufila sur l'aine et, en suivant le périnée, alla se cacher dans l'anfractuosité que le creux des fesses formait avec le matelas. Michel tremblait de tous ses membres et hurlait continuellement :

– Retirez-la ! Retirez-la ! Je vous en prie, retirez-la !

Elle la tira hors de son trou et la fit courir à l'intérieur de la cuisse qui était prise de brèves et vives contractions comme sous l'empire d'un tétanos. En la guidant par le bâton, elle la mena sur la cheville, la fit grimper sur le pied, s'accrocher aux orteils de Michel qui les crispait de terreur, sans plus oser les bouger.

Elle la fit s'envoler et se déplaça devant Corentin. Il murmura :

– Non... Ne faites pas ça... Je supporte pas les araignées... Ça me rend malade... Je vous en prie...

– À ce point ? Vraiment ?... Eh bien, tu vas nous montrer ça.

Et elle descendit lentement l'araignée jusqu'à la lui déposer sur le front. Aussitôt qu'elle se crut libre, la petite bête affolée se précipita dans les mèches brunes où elle imaginait trouver le moyen de s'abriter. Corentin poussa un hurlement en sentant les fines pattes, raides et rapides à la fois, s'accrocher dans ses cheveux, et il secoua la tête frénétiquement pour se débarrasser à tout prix de l'intrus. Elle la souleva et la redéposa sur l'abricot ouvert de l'aisselle. Le petit se tendit comme une corde, et se tortilla en vain en tirant sur ses chaînes et en hurlant continuellement. Puis il poussa un cri plus aigu : l'araignée affolée venait de planter ses crochets dans la peau tendre du creux de son bras.

– Tu vois ? Je t'avais prévenu. C'est sûr, si tu gigotes comme ça, elle a peur, la petite. Tiens, donne-lui un baiser pour la rassurer.

Et elle déposa la tache étoilée et noire sur les lèvres rétractées d'épouvante. La terreur fit vibrer le jeune garçon d'un tremblement forcené. Il poussait des hurlements suraigus à traverser les murs.

– Non ? Tu ne veux pas l'embrasser ?... Tu n'es pas très gentil, vraiment...

Elle lui saisit de la main gauche la mâchoire et, la serrant à la lui briser, elle le força à ouvrir la bouche. Attirée par cette cavité sombre qui se découvrait soudain devant elle, la petite bête s'y enfourna aussitôt. En la sentant lui tomber sur la langue, Corentin bondit sur le lit en se tortillant comme un serpent. Il voulut recracher la chose à toute force, mais elle lui referma la bouche dans sa poigne.

– Si tu veux t'en débarrasser, tu as qu'à l'écraser avec tes dents !

Corentin avait atteint un état de confusion qui confinait au délire. Sans s'en rendre compte, il tua l'animal entre la langue et le palais, et quand elle le relâcha enfin, il tourna la tête pour vomir sur l'oreiller. Comme il n'avait rien dans l'estomac, il ne recracha qu'un peu de bile blanchâtre où surnageaient des débris noirs qui s'étaient séparés de la ficelle, quelques pattes, des matières ocre jaune.

– Ça t'apprendra ! Il ne s'agissait pourtant que de donner un petit baiser à un animal sans défense. Bon, ça te servira de petit déjeuner.

Tandis qu'il haletait, les yeux pleins de larmes, le visage rouge et congestionné, elle lui passa un doigt sur l'aisselle où était apparu un bouton d'un rose framboise qui s'étalait sur la surface d'une olive. Elle appuya dessus. Il cria.

– Enfin, elle se sera par anticipation vengée de toi...

Elle reposa le bâton. Il l'avait eu dans la bouche... Et elle allait leur mettre encore autre chose, à ces petits chéris !

Elle prit un gros coussin et s'approcha de Michel.

– Allez, lève ton petit derrière, que je te le mette dessous.

Inquiet, il obéit néanmoins et se cambra sur le lit. Elle le lui cala sous les fesses de façon à accéder plus facilement à l'entre cuisse. Elle en fit autant pour Corentin, qui se laissa faire passivement, épuisé par ce qu'il venait de vivre, puis elle alla prendre le pot d'huile. Elle l'ouvrit, s'approcha de Michel, enfonça le majeur dans le beau liquide ambré.

– Tu es prêt, mon chou ? Détends-toi...

Elle lui passa le doigt dans la raie et lui enduisit soigneusement l'anus. Puis elle pressa et le pénétra profondément. Elle le sentait frémir autour d'elle. Il devait bien redouter ce qui allait lui arriver. Elle en fit autant à Corentin qui parut à peine se rendre compte de ce qu'elle lui faisait tant il tremblait encore.

Elle ouvrit une deuxième boîte. Elle en sortit un ver blanc, annelé, muni de petites excroissances roses comme de minuscules pattes, qui gigotait entre ses doigts, et elle le leur montra.

– Et j'en ai toute une collection pour vous !

Michel sursauta d'effroi en redoutant évidemment ce qu'elle allait faire avec ça. Corentin, encore bouleversé, le visage plein de larmes, ne regardait pas, mais elle se pencha sur lui et lui chatouilla le bout du nez avec la larve. Il tressaillit et parut reprendre conscience.

– Ce n'est pas parce que tu ne veux pas la voir que tu ne l'auras pas, mon petit cœur ! Et regardez comme c'est ingénieux !

Elle sortit de la boîte une seringue en plastique transparent. Elle remarqua que Corentin avait tiqué à sa vue : il ne devait pas aimer non plus les piqûres, elle s'en souviendrait.

– N'ayez pas peur : il n'y a plus d'aiguille.

L'extrémité conique de la seringue avait été découpée et son tube débouchait directement. Elle la tourna vers le haut, en tira le piston, et fit tomber le ver à l'intérieur. Elle en prit deux autres dans la boîte qu'elle ajouta.

– Par qui je commence ?... Allez, Michel, tu vas nous servir de cobaye.

Elle se plaça à côté de lui, lui mit la main gauche sur le petit paquet que la position soulevait vers elle, et lui glissa celle qui tenait la seringue entre les cuisses.

– Écarte bien ton petit derrière.

– Qu'est-ce que... Je vous en prie, non...

– Ce n'est rien, c'est pour rire... Tu t'en débarrasseras quand tu iras aux toilettes.

Il ne détachait pas les yeux du tube où les trois vers blancs se tortillaient en agitant leurs moignons roses. Elle le présenta devant le petit anus serré. En sentant le cylindre se poser sur lui, il se contracta brusquement.

– Ne fais pas ça, Michel. Je vais te faire mal. De toute façon, tu sais que j'arriverai à te le mettre.

– Non, s'il vous plaît !... non...

Elle appuya fermement. L'huile fit son office et quelques instants plus tard le sphincter fut forcé. Elle fit pénétrer le tube jusqu'au bout. Puis elle enfonça délicatement le piston pour éjecter les vers dans le petit rectum.

– Lààà... on y est...

Elle retira lentement la seringue. Le petit ouvrait des yeux égarés, il s'était raidi de la pointe des orteils jusqu'au bout des mains.

– Alors, ça te fait quoi d'avoir des asticots dans le derrière ?

Elle le caressa entre les jambes, étalant le trop d'huile qui coulait de son anus depuis ses fesses jusqu'à ses bourses.

– Ça te donne des impressions ? Tu vas me raconter, mais d'abord je m'occupe de ton petit camarade.

Elle rechargea la seringue avec trois nouveaux vers. Corentin poussa un gémissement d'effroi en la voyant faire le tour du lit pour se placer à côté de lui.

– Toi qui n'aimes pas les araignées, tu préfères peut-être ceux-ci ?

Il hurla :

– Non !!!

Elle le caressa entre les jambes.

– Détends-toi... Ça me fait plaisir de vous stimuler avec ces petits jeux. Ça vous change des éternelles pipes qu'on vous donne à faire...

Elle présenta le tube sur le petit anus crispé. Corentin hurlait en tressautant sur le lit dans toute la limite des menottes qui l'y retenaient. Mais elle parvint tout de même à le forcer. Elle s'introduisit et s'enfonça lentement jusqu'au bout. Puis elle appuya sur le piston.

– Voici les petites bêtes qui arrivent. Tu les sens ?

En pleine panique, Corentin hurlait, pris par la terreur de ce qu'il croyait ressentir en lui. Il tenait des propos incohérents, il secouait ses chaînes en vain de toutes ses forces.

De le voir dans cet état lui donna envie. Elle détacha impatiemment les menottes de Corentin. Celui-ci aussitôt roula sur le côté en pleurant d'angoisse impuissante. Il ne pouvait rien faire pour se débarrasser de ce qui était en lui, il n'aurait même pas osé essayer de pousser de crainte de sentir les bêtes lui repasser par le derrière. Elle détacha de même Michel qui se redressa à demi, hébété. Il tremblait légèrement de tout son corps. Lui non plus n'osait pas bouger.

Elle retourna prendre le shorty qu'elle avait utilisé la veille et s'en harnacha. Elle revint s'asseoir sur le bord du lit à côté de Corentin. Elle le releva et le prit tendrement dans ses bras.

– Viens mon petit chéri, que je te console...

Elle l'assit à califourchon sur ses cuisses, devant le gode noir dressé au plafond, et elle le serra contre lui, profitant de ses jambes minces, ouvertes contre lui, de ses fines aisselles posées dans ses mains.

– Je vais t'enfiler la chatte, mon bébé. Ça te fera du bien, tu oublieras les petites bêtes que tu as dedans...

Elle lui passa un doigt entre les fesses le long du périnée.

– Michel, apporte-moi l'huile : je sens que Corentin est encore tout contracté.

Michel se leva lentement du lit. Il paraissait égaré, marchait en titubant.

– Dépêche-toi ! Ou tu veux que je te chauffe les fesses ? Tu veux peut-être que j'aille plutôt moi-même chercher la cravache ?

Michel se pressa aussitôt, trouva le pot de terre, et l'ouvrit. Sur ses instructions, il plongea les doigts dans la matière dorée, puis il en entourait le membre synthétique. Elle souleva le jeune garçon et le présenta devant le gland noir et brillant, puis elle le laissa descendre sur lui.

– Corentin, écarte les cuisses...

Le petit, encore toute vibrant d'horreur, obéit mécaniquement. Elle l'enfila comme on remet un capuchon sur son stylo. Et, tandis qu'il lâchait un gémissement aigu en se faisant à nouveau écarteler, elle ouvrit la bouche en renversant la tête en arrière, submergée par le plaisir, poussant délicieusement dans l'étroit fourreau le plus loin qu'elle pouvait le braquemart dont le prolongement apportait en elle les vibrations du petit corps transpercé. Corentin était encore tout plein de son dégoût, et elle le sentait se trémousser sur elle. Son magnifique petit visage était empreint de douleur, parcouru de larmes brillantes, entouré de ses mèches brunes, et, bouleversée de désir, elle l'embrassa sur la bouche en lui fourrant furieusement la langue jusqu'au fond de la gorge.

Elle était au bord de la rupture. Elle ne voulait pas se laisser aller encore. Rassemblant sa volonté, elle se décolla, arracha le petit hors d'elle, et le rejeta sur le lit avec un grognement rageur.

– Vous allez me faire mourir !...

Corentin se roula en boule, prostré, les genoux sur la poitrine, les poings serrés sous le menton.

Elle resta un instant haletante. La seule façon de durer était de s'occuper d'autre chose – c'était bien pour cela qu'elle prenait deux garçons à la fois. Elle regarda Michel qui paraissait effrayé par la crise qu'elle traversait.

– Et toi ? Tu n'as pas encore pris de petit déjeuner ?...

Elle se leva et alla chercher la troisième boîte qu'on avait préparée pour elle.

– Viens ici.

Michel n'avait pas bougé. Elle l'attrapa rudement par le bras et l'assit sur le bord du lit, à côté de Corentin. Elle le poussa pour qu'il s'étendît sur le dos tout en gardant les pieds par terre, et elle lui écarta les jambes entre lesquelles elle s'agenouilla, son gode dressé comme une menace entre ses cuisses. Elle ouvrit la boîte.

– Tu as le droit à un cadeau, toi aussi, il n'y a pas de raison.

Elle en sortit une grosse limace orangée qui aussitôt se roula sur lui-même en rétractant ses quatre tentacules.

– Elle est magnifique, tu ne trouves pas ?

Elle la déposa sur le nombril du petit qui voulut se redresser.

– Tu ne bouges pas ! Si tu gigotes, je te suspends par les pieds, jambes ouvertes, et je te fouette ta petite affaire jusqu'à te l'arracher !...

Il se recoucha lentement, avec une grimace angoissée. La limace restait immobile, recroquevillée, et par défense se mit à produire du mucus. Comme elle ne bougeait pas, elle la reprit et la posa sous l'oreille de Michel. En sentant cette chose humide et froide dans son cou, il hurla et ne put s'empêcher de se trémousser, ce qui fit rouler la limace sur le côté.

– Attends, on va lui trouver un nid douillet. Je suis sûre que ça va lui plaire...

Michel releva la tête. En la voyant déposer à la racine de son pénis l'animal mou qui se tortillait lentement, il gémit, horrifié :

– Non... Je vous en prie...

Il se mit à trembler fébrilement en sentant cet organisme froid et invertébré qui bougeait sur lui.

– Tiens-toi tranquille, je t'ai dit !

Elle lui assena une claque sur le flanc de la cuisse. Elle la lui reprit et la nicha entre le pénis et les bourses pour le plaisir de le voir se tor-

tiller comme un fou. Quand la limace bougea, en sentant cette chair molle et vivante au centre de son intimité, il fut pris à son tour d'une crise nerveuse.

– Non !... non !... Arrêtez !...

– Tu ne veux pas de la petite ?... Tu vas avoir la grosse !

Elle plaça le gland noir sur son petit anus, elle appuya et, grâce à l'huile dont il était encore enduit, elle entra facilement. Elle s'enfonça lentement et l'empala. Il s'était resserré en tentant de repousser ses attaques, et il cria, martyrisé par la tige annelée, mais c'était presque de soulagement. Elle se pencha sur lui, souriant du bonheur de se sentir de nouveau disparaître dans un conduit étroit, chaud, vibrant, et elle lui montra la limace, brillante de mucus et de salive.

– Tu vas lui donner un baiser, à ta chérie ?

Michel cria en secouant la tête, désespéré.

– Si, si. Tu ne l'as pas voulue sur ton minou, tu peux au moins l'embrasser.

Et elle lui déposa l'animal gras et rond comme un petit pénis, strié d'un bout, lisse de l'autre, sur sa bouche crispée de dégoût.

– Allez, ouvre la bouche !

Elle le parcourait lentement, le membre artificiel égrenait son étui fuselé, emportée par une excitation folle. Elle regrettait seulement de ne pouvoir prendre Corentin en même temps. Et comme elle avait fait avec lui, elle lui prit la mâchoire dans la main gauche et la serra pour l'obliger à l'ouvrir. Elle poussa la limace dans la bouche hurlant de terreur, puis elle lui plaqua la main pour l'empêcher de recracher.

– Tiens, prends ton petit déjeuner, toi aussi !...

Michel cette fois devint hystérique. Les soubresauts dont il fut pris lui infligèrent une telle commotion que sa raison dut céder. Se couchant sur lui, elle l'enlaça tout en lui mordant les lèvres pour qu'il ne puisse plus les rouvrir, le serra de toutes ses forces contre elle, et accéléra son pilonnage progressivement. Collé à elle, le petit atteignait un état proche de la démence. Elle atteignit le pic. Son orgasme fut énorme. Elle fut secouée par des décharges comme jamais.

Puis elle retomba, desserra les dents, s'effondra sur lui, le visage dans son cou, dans ses cheveux blonds, mais sans sortir de lui. Aussitôt il cracha cette horreur qu'il avait sur la langue et resta longuement à hoqueter, à moitié écrasé sous elle. Elle murmura, tendrement :

– Mes petites puces...

La tente

En l'absence de tout chemin, elle roulait prudemment, même la Range Rover qu'elle avait louée avait du mal sur ce sol parsemé de gros cailloux, elle faisait attention à ne pas casser la mécanique, ce qui l'aurait mise dans une situation très ennuyeuse.

Elle monta sur une éminence, et elle se trouva soudain face à l'océan. Elle s'arrêta. Le soleil encore haut brillait sur la roche brune, alvéolée et poreuse, qui descendait devant elle comme un champ de lave, les récifs déchiquetés qui plongeaient dans la mer, les vagues qui s'abattaient sur des pierres plates, couvertes de varech luisant, et dont l'écume rejaillissait en gerbes irisées.

– Alors, qu'est-ce que vous en dites les garçons ?

Ils ne répondirent pas, mais elle savait qu'ils étaient pris par le spectacle. Un peu d'air circulait par les fenêtres baissées, le grondement du déferlement était omniprésent, la chaleur restait forte sans être étouffante.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et retrouva en contre-bas la combe étroite qui s'ouvrait sur la mer et où trois pins parasols avaient poussé côte à côte, en triangle ; on aurait dit le buisson intime d'une femme. Elle redémarra et y dirigea la Range. Elle s'arrêta devant les arbres.

– Allez les garçons ! Au boulot.

Elle libéra la sécurité enfants, sortit de la voiture, ouvrit la porte arrière, et ils descendirent. Comme elle avait prévenu qu'elle les emmenait camper, on les avait habillés en conséquence. Tous deux portaient un débardeur – Corentin rose brique, Michel d'un bleu-vert pâle, – et un short court taillé dans un jean délavé, sanglé par un ceinturon en toile bleu sombre, enfin leurs jambes nues se terminaient par des chaussures de marche brunes, surmontées par des chaussettes roulées sur les chevilles, couleur vanille.

Par sécurité elle les avait assujettis l'un à l'autre avec une paire de menottes, mais elle avait besoin maintenant qu'ils fussent libres de leurs mains. Elle tira de sous le siège une chaîne d'un mètre de long et, s'accroupissant devant eux, elle en enroula un bout autour de la cheville gauche de Michel, entre le repli des chaussettes pâles et le haut de la tige en cuir de la chaussure, et fit passer dans les chaînons un cadenas qu'elle referma. Elle entoura pareillement de l'autre extrémité la cheville droite de Corentin, et l'assura d'un second cadenas. Elle se sentit déjà émue par le contraste entre le rugueux du fer rouillé, froid et dur, et la délicatesse de la chaussette tricotée, tiède, légère

comme une mousse, où elle vit tout ce qu'elle adorait : de la tendresse mêlée à une certaine violence. Elle leur retira les menottes.

Elle ouvrit la porte arrière et tira les sacs qu'elle leur donna. Ils chargèrent la tente et les piquets sur leurs épaules et les portèrent à côté des pins. Ils marchaient dans un cliquetis métallique, synchronisant leur pas symétriquement, le pied de l'un accompagnant celui de l'autre auquel il était attaché. Elle leur fit transporter les matelas, les glacières remplies de nourriture, les bidons d'eau, la cantine avec les coussins, les couettes et les pliants, et quand ils traînaient elle les fouaillait en leur donnant dans les jambes d'un élégant chasse-mouches, sorte de queue de cheval de crins blancs montée au bout d'un manche en ivoire ciselé, telle Néfertiti faisant dresser une pyramide par les esclaves. En les regardant travailler, elle remarqua qu'il ne leur restait aucune trace des coups dont elle les avait marqués le mois précédent.

Elle leur confia deux pelles, leur désigna un endroit sablonneux, un peu plus loin en plein soleil, et leur fit creuser un trou pour les toilettes, pendant qu'elle-même, dans l'ombre des trois pins, montait et aménageait la grande tente rectangulaire sous laquelle on pouvait tenir debout. Elle continuait de les surveiller et les tançait dès qu'ils ralentissaient le rythme. Elle avait bien l'intention de les faire transpirer.

Quand elle eut fini, la tente s'ouvrait face aux trois pins, derrière lesquels des rochers plats s'allongeaient vers l'océan. Elle s'assit sur un pliant, juste à l'entrée, et les appela. Elle les attira à elle en les prenant par les reins, Michel à gauche et Corentin à droite. Ils étaient magnifiques, jambes et bras nus, les joues rouges, en sueur, épuisés. Elle caressa simultanément la cuisse droite de Michel et la gauche de Corentin, descendant extérieurement, s'arrêtant sur leurs jarrets de faons, s'amusant sur leur cheville avec les chaussettes repliées qu'elle chiffonna un peu.

Elle embrassa Michel sur le nombril, au travers du débardeur tout chaud, puis elle le regarda.

– Tu ressembles à une pomme d'api !

Elle le fit asseoir sur sa cuisse gauche. Elle lui souleva le bras où la peau était perlée de transpiration. Elle vit que les marques qu'elle lui avait faites sur l'aisselle et le flanc avaient cicatrisé, mais restaient parfaitement visibles, deux petits cercles ronds, d'une couleur bise.

– Hum ! tu t'es donné une bonne suée...

Elle lui passa sa langue de bas en haut sur toute la longueur de l'aisselle. L'amertume de sa transpiration, encore toute fraîche, n'avait rien de désagréable, au contraire, elle était parfumée et capiteuse. Puis elle lui rebroussa les cheveux au-dessus de l'oreille, et retrouva la marque qu'il avait dans le cou, sous le lobe. Elle lui sourit.

– Comme ça, tu te souviendras de moi, mon petit poussin, n'est-ce pas ?

Michel baissa les yeux, troublé. Il devait la détester de porter son empreinte sur son corps, mais ainsi avait-il au moins un sentiment pour elle.

Elle se tourna vers Corentin. Elle lui mit la main sur la cuisse, et cette fois elle remonta sous le bord du petit short, y glissa les doigts, rencontra la culotte, la souleva du bout du majeur. Elle s'avança encore, faisant une bosse sous le short comme une taupe qui creuse le sol, effleura le petit pénis, s'enfonça entre les cuisses qui étaient brûlantes et où elle mouilla ses doigts de sueur. Elle les retira, se les passa sous le nez avec délices, puis, le regardant droit dans les yeux, les mit dans sa bouche et les suçà.

De sa main humide de salive, elle le prit par la nuque pour l'attirer à lui et le faire asseoir sur sa cuisse droite. Elle l'embrassa délicatement sur le coin de la bouche tout en fourrageant à la racine de ses cheveux bruns. Elle lui fourra le nez dans le cou, juste derrière l'oreille, dans un nid particulièrement chaud et moite, et elle lui lapa la peau.

Depuis un moment, son sexe avait commencé de s'émouvoir dans l'angle de la culotte de cheval qu'elle portait. Elle eut envie d'une petite mise en bouche.

– Agenouillez-vous.

Pendant qu'ils se plaçaient devant elle, faisant cliqueter la chaîne qui retenait leurs chevilles, elle déboutonna sa chemise blanche, une chemise d'homme pour être à l'aise pendant le camp. Puis elle dégrafa son soutien-gorge – elle avait pensé à en mettre un qui s'ouvrait devant. Elle dévoila dans la lumière tamisée par les épines des pins ses seins qu'elle prit dans ses mains. Ils ne les lâchaient pas des yeux, comme des êtres potentiellement dangereux.

– Léchez-moi. Ensemble. Chacun le sien.

Elle les attira et les fit asseoir chacun sur un genou. Ils vinrent sur elle et sortirent leurs petites langues brillantes pour frôler le fruit qu'elle leur présentait. Elle posa les mains sur leurs têtes, aussitôt plongée dans le bonheur de ce blond et de ce brun sombre qui se complétaient superbement, et elle y enfonça les doigts. Les sensations étaient irradiantes car les mouvements des deux souris roses n'étaient pas concordants et envoyaient des signaux dans un désordre affriolant. Elle continuait de les flatter en caressant leurs cheveux, leurs épaules et leurs bras nus. Quand les sensations étaient trop vives, elle les attrapait par la nuque et les serrait dans la pince de ses doigts, comme on serre les poings pour contenir sa joie.

Elle n'eut pas beaucoup de difficultés à les départager : Michel qui avait le plus peur d'elle, se donnait aussi le plus de mal pour lui plaire en lui déposant de petits baisers, la mordillant, la suçant, la pro-

voquant du bout de la langue ; Corentin était plus réservé et ne parvenait pas à faire mieux que la lécher à petits coups, comme il pouvait.

Elle les écarta. Elle prit Corentin par le menton, le força à redresser la tête pour le regarder dans les yeux.

– Je crois que c’est ton copain qui a gagné...

Elle lui caressa la joue affectueusement.

– Et je crois en réalité que tu ne te donnes pas beaucoup de mal, mon chéri. Je vais devoir te corriger, pour t’apprendre à mieux faire...

Le petit se tortilla sur son genou.

– Non, s’il vous plaît... Je vais le faire...

Il voulut y retourner, mais elle le retint par le cou.

– Trop tard. Tu as perdu.

Elle le contraignit à se relever. Il murmura :

– Je vous en prie...

Elle lui sourit, tout en lui caressant doucement la hanche, mais ne lui répondit pas. Elle vint sur le devant du short et déboucla la ceinture de toile bleue. Il entrouvrit la bouche comme s’il allait encore l’implorer, et puis il renonça ; il s’était résigné. Elle fit sauter entre ses doigts les boutons nickelés, et le baissa lentement sur ses cuisses, dévoilant un joli petit boxer uni, en coton gris clair, avec une large ceinture élastique qui le traversait à la hauteur des hanches.

Elle défit son propre ceinturon, descendit sa fermeture-éclair et, écartant largement les cuisses, elle baissa son string. Elle prit Corentin par le bras et le plia en travers de sa jambe droite.

– Michel, viens ici. Tu vas me faire une gâterie pendant ce temps.

Tandis que le petit blond se faufilait contre sa cuisse gauche et approchait le visage de son sexe entrouvert, elle caressait amoureusement le petit derrière du brun au travers de la culotte qui lui moulait les fesses, elle la repoussa, enfonça des doigts derrière la bande de tissu qui disparaissait entre les cuisses. Michel fut tout contre elle, elle sentit sa langue s’aventurer sur elle et, frissonnant de bonheur, elle attrapa délicatement la ceinture du boxer gris qu’elle retourna. Elle continua de le tirer jusqu’à lui faire rejoindre le short sur les jarrets. Puis elle plaça le bras gauche en travers du dos de Corentin plié en deux, et elle passa une main avide sur les fesses durcies, tendues par la position, tout en murmurant :

– Tu as un petit derrière de prince, mon chéri...

Elle le malaxa de plus en plus rudement, entraînée par les sensations chaudes et humides qui se déployaient entre ses lèvres, puis soudain elle lui assena une claque vigoureuse. Corentin tressauta en poussant un cri douloureux. Elle se lança dans une fessée régulière, appliquée à coups vifs et sonores, et le plaisir qu’elle avait à brûler ce petit fessier délicat multipliait les élancements qu’elle recevait de son sexe

pourléché. Elle monta alors en force, claquant à tour de bras le petit derrière qui avait pris une couleur framboise, et son bonheur grimpa en flèche.

Elle ne pressentit pas à quel point. Brusquement, elle se sentit partir. Elle gémit et, abandonnant Corentin, elle prit la tête de Michel à deux mains et l'enfonça dans son angle. Elle jouit par hoquets, avec un plaisir inégal, frustrée de s'être laissé surprendre...

Mécontente, elle les repoussa et ils tombèrent par terre dans le bruit de ferraille de la chaîne. Ils se recroquevillèrent, effrayés de sa colère. Elle se rajusta. Elle regarda Corentin, le visage plein de larmes, qui se dépêchait de ramener son boxer sur ses fesses brûlantes, qui remontait son short et le refermait honteusement, le nez baissé... Après tout, elle avait encore plein de temps devant elle.

Elle entra sous la tente et en sortit une thermos de thé et une boîte en fer remplie de pâtisseries au miel. Ils goûtèrent tous les trois sous les pins, en cercle, elle sur le pliant, Michel assis en tailleur, Corentin à croupetons, les fesses en suspens au-dessus des talons. Corentin mangea sans mot dire, Michel échangea quelques mots avec elle, elle lui dit qu'ils iraient se baigner tous ensemble en fin de journée, mais elle le devinait lui aussi sur la réserve.

Elle se sentit alors prise d'une certaine indolence qui lui fit désirer la réparation d'une sieste. Mais quelques précautions s'imposaient, et elle ordonna aux garçons de se mettre pieds nus. Elle les regarda défaire leurs lacets, puis ôter les grosses chaussures, dans lesquelles ils tortillèrent les mailles tendres de leurs chaussettes après les avoir enlevées. Elle leur expliqua qu'elle les laissait un quart d'heure, mais qu'il leur était interdit de s'éloigner de plus de dix mètres de leur camp, et notamment d'entrer dans l'eau enchaînés comme ils l'étaient. Puis elle alla s'allonger sous la tente en emportant les deux paires de chaussures. Elle ne craignait guère une fuite : pieds nus et entravés l'un à l'autre, elle n'aurait pas de mal à les retrouver au milieu de ce désert.

Quand elle émergea de son assoupissement, elle se sentit en pleine forme, aiguillonnée par le besoin de retrouver ses deux petits. Ils lui manquaient déjà.

Elle sortit de la tente, mais elle ne les vit pas alentour. Inquiète malgré elle, elle monta sur le flanc de la combe. Elle ne tarda pas à les apercevoir : ils s'amusait autour d'un trou d'eau – ils avaient tout de même respecté l'interdiction de se baigner. Ils devaient chercher des coquillages ou des crabes, allongés à plat ventre, côte à côte comme deux étoiles de mer où, au centre des bras étalés, se mariaient le rose, le vert pâle, le bleu clair. Le trait brillant de la chaîne qui reliait leurs chevilles paraissait incongru. Ils étaient à beaucoup plus de dix mètres du camp.

Elle retourna dans la tente, ouvrit son sac en cuir fauve dans lequel elle avait apporté quelques accessoires, y choisit une cravache, et se dirigea vers eux. Quand elle fut à portée de voix, elle leur lança :

– La pêche est bonne ?

Michel, encouragé par son ton guilleret, répondit :

– Y a un crabe, un gros, mais on sait pas comment l’attraper...

Elle posa le pied en travers de la chaîne, les clouant au sol.

– Vous vous êtes un peu oubliés, mes chéris... Je crois bien que vous êtes à plus de dix mètres de la tente, non ?

Michel protesta :

– Mais on n’est pas... partis !...

Elle posa l’autre pied sur la chaîne, et les plaça, l’un juste à côté de la cheville de Michel, l’autre près de celui de Corentin. Elle se passa la cravache dans la main.

– Une consigne est une consigne. Vous allez être punis pour ça.

Corentin gémit :

– Non... je vous en prie...

– Tu t’en souviendras pour la prochaine fois.

Et elle leva le bras. Le premier coup tomba en travers du dos de Corentin. Il hurla, parcouru d’un tressaillement de tout le corps ; son petit débardeur ne l’avait protégé en rien. Le second fut pour les cuisses de Michel, juste sous les fesses, et il bondit en hurlant encore plus fort, choqué. Elle s’apercevait combien les fouetter allongés, elle debout, était efficace et comme les coups portaient à plein. Elle pensa qu’elle devrait mesurer sa force si elle ne voulait pas les écorcher. Néanmoins, quand elle frappa Corentin sur les fesses, elle le fit énergiquement pour traverser le tissu plus épais du short. Et effectivement il ondula sur le rocher en se tortillant comme un ver. Elle cingla ensuite Michel en travers des épaules et, en voyant la boursoufflure rosée qui apparut aussitôt sous les emmanchures du débardeur vert, elle ne fut pas certaine d’y être allée moins fort : il avait poussé un cri désespéré et il éclata en pleurs. Elle était excitée comme une folle.

Lorsqu’elle les laissa se relever, plusieurs stries rouges s’entrecroisaient sur leurs cuisses et leurs mollets, mais aussi sur leurs reins que les débardeurs chiffonnés et sortis des shorts révélaient. Quand elle commençait, elle avait du mal à s’arrêter...

Elle les ramena en tirant par l’oreille Michel gémissant plaintivement, la chaîne qui cliquetait sur les rochers entraînant Corentin derrière. Elle les poussa entre les pins, qui étaient éloignés d’un bon mètre environ les uns des autres, et elle les fit tourner de manière à ce que leur entrave s’enroulât autour du tronc central. Puis elle les obligea d’écartier les jambes jusqu’à toucher avec leur pied libre le tronc respectivement opposé. En y ligotant leur cheville, mince et à peine

plus grosse que leur poignet, avec une corde épaisse comme son petit doigt et lisse, ses mains tressaillaient tant elle était excitée. Elle leur attacha pareillement les bras, les leur faisant dresser et écarter, de telle sorte que les jeunes garçons dessinèrent deux croix qui fermaient deux côtés du triangle formé par les pins.

Puis elle se plaça dos à la tente, dans le troisième espace resté libre entre les pins et, face à eux, elle commença de déboutonner sa chemise. Ils détournèrent le regard, gênés, tandis qu'elle défaisait son soutien-gorge et découvrait sa poitrine tendue, qu'elle dégageait ses épaules, qu'elle laissait glisser ses vêtements par terre. Elle, au contraire, les détaillait impudemment, elle observait la fourche ouverte de leurs jambes prises dans les shorts étroits, les débardeurs qui flottaient par-dessus les ceintures, les aisselles exposées sortant des emmanchures, elle épiait leurs visages contrits devant lesquels retombaient leurs cheveux épars. Elle déboucla son ceinturon, descendit posément sa fermeture-éclair en lorgnant tour à tour leurs bouches et leurs braguettes, elle arracha ses bottes, puis elle descendit ensemble le pantalon et le string. Elle rentra dans la tente pour s'équiper avec son shorty et les godemichés.

Quand elle ressortit, elle se planta sur le seuil, les seins en avant, son membre factice oscillant devant elle. Elle s'approcha de Corentin, prit son visage encore brillant de larmes et le lui renversa en arrière. Elle lui caressa les lèvres avec l'ongle de son pouce, puis elle le força et fit pénétrer son doigt dans sa bouche.

– Alors, il avait de grosses pinces, ce crabe ?... Plus grosses que celle-ci ?

Et elle se frotta contre le ventre du jeune garçon en lui faisant sentir son engin dressé qui lui remontait jusqu'au plexus.

– En tout cas, celui-là, tout à l'heure, tu vas l'attraper, c'est certain.

Elle fit le tour des arbres et vint derrière Michel. Elle l'entoura de ses bras comme de deux couleuvres, se coula sur son torse jusqu'à lui saisir le menton, le tourna vers elle. Elle l'embrassa sur la joue, débordant à peine sur la commissure. Il avait un si joli petit visage ! Puis elle le prit à pleine bouche. Elle lui mangea les lèvres, et il tressautait dans ses liens chaque fois qu'elle le mordait. Elle descendit sur sa braguette, frotta au travers du tissu la bosse dans l'angle ouvert des cuisses. Il se trémoussait sous la pression des doigts qui lui enfonçaient durement les boutons métalliques dans le pénis qui grossissait malgré tout.

Elle revint devant Corentin. Elle lui empoigna les cheveux, lui renversa la tête, et le mordit dans le cou, sous l'angle de la mâchoire. Il se trémoussa dans ses liens. Elle le suçait, le léchait, et de nouveau elle le pinçait entre ses dents comme une goule. Puis elle défit vigou-

reusement les boutons de son short. Elle glissa les doigts dans la brèche et, tout en observant son visage qui se crispait de douleur, elle lui fit subir au travers de la culotte une rude parodie de masturbation. Puis elle introduisit dans la braguette ouverte son membre brillant qu'elle remonta sous la ceinture jusqu'au nombril. Elle l'enlaça et, tout en lui fourrant la langue au fond de la gorge, elle se frotta longuement dans une parodie de masturbation contre le ventre douillet qui se contractait sous ses attaques.

Elle se dégagea, s'écarta. Elle inspira profondément.

Elle retourna sous la tente posément, en cherchant à reprendre ses esprits. Elle apporta un pliant et son sac en cuir, et elle les installa au milieu du triangle des pins. Elle sortit une petite boîte d'un très beau bois blond, pas plus grande qu'un jeu de cartes, et, l'ayant posée sur le siège, l'ouvrit. Elle était pleine de fines aiguilles argentées terminées par une perle. Elle en choisit une et vint devant Michel. À l'évidence, il redoutait ce qu'elle préparait. Elle lui caressa les cheveux gentiment, en les lui repoussant en arrière et en lui dégageant l'oreille gauche. Elle lui prit le lobe qu'elle palpa délicatement, comme pour en reconnaître la fragilité, la tendreté, elle approcha l'aiguille, et elle le transperça soudain. Le jeune garçon poussa un cri aigu.

– Tss-tss, ce n'est rien, elles sont plus fines qu'une seringue. On t'a déjà fait des prises de sang, n'est-ce pas ?

De fait, Michel ne chouina pas longtemps : après les coups de cravache, cette piqure n'était pas beaucoup plus vive que celle d'un moustique. Elle lui tourna la tête et lui transperça l'autre lobe. Il poussa de nouveau un petit cri.

Elle lui remonta le débardeur bleu-vert sous les aisselles et le lui fit passer par-dessus la tête en faisant attention de ne pas accrocher les aiguilles aux oreilles. Elle le lui laissa sur la nuque, où le tissu retenu par les épaules forma un petit bourrelet. Sans cesser de fixer ses yeux, elle lui caressa lentement la poitrine, la pressant pour faire sortir les tétons, les allongeant entre ses doigts pour les durcir. La peur maintenant se lisait sur son visage. Il osa murmurer :

– S'il vous plaît...

– Allons, mon poussin, ce n'est qu'un mauvais moment à passer...

Elle lui embrassa la poitrine, et elle lui suça, puis lui mordit les tétons. Quand ils saillirent, bien brillants de sa salive, elle planta dans le gauche une aiguille horizontalement, de part en part. Cette fois le jeune garçon poussa un cri déchirant. Il haletait, incrédule en voyant ce métal qui avait pénétré en lui. Elle lui prit l'autre tétin et le transperça de la même façon. En général, elle préférait la caresse enveloppante du fouet, ou le trait net de la cravache, mais ces tortures plus délicates lui permettaient de faire durer son émotion.

Elle prit une nouvelle aiguille, et elle se tourna vers Corentin. Celui-ci se mit aussitôt à supplier hystériquement.

– Non !... Pas ça !... S’il vous plaît !!...

Elle se souvint qu’il avait la phobie des piqûres. Il gémissait :

– Je vous en prie !...

Elle lui caressa doucement la joue en contemplant amoureusement son visage paniqué.

– Tu n’aimes pas les piqûres ?

Elle lui montra l’aiguille qui brillait dans le soleil couchant.

– Ce n’est pas bien méchant, pourtant...

Elle descendit la main dans son cou qui palpitait de frayeur et elle le pelota lentement, égrenant la chair tendre sous son pouce, enfonçant les autres doigts dans sa nuque, sous les cheveux bruns et chauds.

– Mon petit Corentin, laisse-moi te piquer, ça me fait tellement plaisir...

– Je vous en prie, non !...

La perversité de lui laisser imaginer qu’il avait la liberté de refuser l’émoustillait particulièrement. Elle remonta lui caresser la bouche, passant deux doigts sur les petites lèvres tremblantes.

– Tiens, je vais te piquer là, pour changer...

– Non !!!

– Dans le nez, alors ? Tu as un si joli petit nez...

Elle le saisit par la tête, le pouce en travers du front, pour l’immobiliser, et approcha l’aiguille. Il gémissait, désespéré.

– Non, s’il vous plaît !...

Elle lui planta l’aiguille dans la narine gauche, juste dans le petit renflement de chair tendre qui décrivait une si jolie courbe. Il hurla de frayeur. Sans le lâcher, elle reprit une aiguille. Il se trémoussait comme un fou pour lui échapper.

– Ne te tortille pas comme ça, ou je vais te faire mal !

Elle lui attrapa soudain la lèvre inférieure et la transperça. Elle s’écarta. Il se mit à pleurer en tremblant, affolé. Elle remonta le tee-shirt rose en haut du buste et pareillement le passa par-dessus la tête. Il sanglotait, les yeux baissés, ayant renoncé à la fléchir.

– Je ne vais pas te piquer les seins, mon petit cœur, si tu n’aimes pas ça. Tiens, ici, ça fait peut-être moins mal ?

Elle saisit à l’aisselle droite l’un des muscles que la position des bras faisait saillir, et le transperça. Il fut traversé d’un sursaut, comme sous un choc électrique.

Elle fit un pas en arrière. L’excitation la brûlait à nouveau, et elle eut envie de se défouler avec quelque chose de plus brutal. Elle regarda Michel. Elle se passa la langue sur les lèvres. Elle eut envie de le prendre.

Elle reposa les aiguilles dans le sac et attrapa un cutter. Quand elle se dirigea vers lui, il pâlit. Elle fit le tour du tronc et vint se placer derrière lui. Elle saisit le short par le fond pour le tirer et l'éloigner des fesses et, plantant la lame aiguisée à côté de la couture, elle entailla la toile verticalement sur plus de dix centimètres. Elle y enfonça les doigts, attrapa la culotte, la sortit par la fente jusqu'à former un cône gris clair à l'extérieur, qu'elle coupa à la base. Le tissu élastique disparut de nouveau dans le short, ouvert d'un cercle. Puis elle se colla contre le dos du jeune garçon. Elle introduisit la tige de plastique dans le passage qu'elle s'était préparé et, après plusieurs essais infructueux, elle parvint à le pénétrer brutalement, à sec. Quand elle réussit, il poussa un cri de détresse. Elle l'enlaça, ses mains errèrent sur son abdomen contracté par la souffrance que ses viscères enduraient, elle remonta sur la poitrine plate, tripota les aiguilles qui traversaient les tétons. Elle redescendit sur le ventre, s'enfonça sous le short, le frotta au travers de la culotte jusqu'à reconnaître le petit pénis, et y planta les ongles. Elle le tritura en tous sens, et Michel se débattait en tirant en vain sur les cordes qui retenaient ses poignets.

Elle ressortit. Elle refit le tour du pin, retourna se planter devant Corentin.

– C'est l'heure du crabe !

Elle approcha la lame du cutter de son visage. Horrifié, il recula jusqu'à ce que ses liens le retinssent tout à fait. Alors elle le caressa sous l'œil, sur la paupière inférieure, une chair d'une délicatesse extraordinaire, à peine striée d'ourlets minuscules, qui palpitait en clignotant d'affolement. Des larmes apparurent spontanément, comme exprimées par la sclérotique, baignant la pupille et la faisant briller.

Elle lui reprit le visage, l'embrassa de nouveau, jouant de sa langue avec la perle fichée dans la lèvre, puis la lui fourrant entière au fond de la gorge. Elle lui empoigna le torse, passant sur l'aisselle transpercée, le caressant sur l'autre flanc avec le cutter pour lui faire peur, puis elle le serra en enfonçant les pouces dans les petits tétons jusqu'à ce qu'il tressaillît. Elle commença de voir rouge.

Elle s'écarta. Tira brusquement sur la ceinture pour la déboucler. Fit sauter le bouton de la taille, le dernier. Descendit le short sous les fesses. Se débarrassa du boxer en quelques coups de cutter. Elle abaissa son membre noir et le dirigea vers l'entrejambe, que les cuisses écartées trouvaient. Elle l'obligea à basculer les reins vers elle, chercha un moment, puis trouva son anfractuosité serrée comme un nœud, et malgré cela s'enfonça lentement en le regardant droit dans les yeux, en remontant le sexe annelé dans son fondement jusqu'à venir buter au fond. Il grimaça de douleur et d'anxiété.

– Il est bon, ce crabe ?...

Elle l'attrapa par le cou et, tout en lui parcourant le rectum assez brutalement, crispa les doigts dans la chair tiède et palpitante. Le jeune garçon ouvrait des yeux affolés. Il respirait avec peine. Elle se retenait difficilement de l'étrangler tout à fait.

Elle ressortit. Elle était au point où elle allait exploser. Elle recula. Les contempla longuement, l'un après l'autre, le temps de laisser retomber la brûlure de ses sens, de savoir comment elle renouvellerait son désir.

Elle revint sur Michel. Elle le détacha, coupant la corde au cutter, acheva de le débarrasser du débardeur en le lui faisant glisser le long des bras. Elle déboucla la ceinture de toile, lui rabattit le short sur les fesses, puis elle le fit descendre avec le boxer découpé au fond. Il leva les pieds l'un après l'autre pour s'en dégager.

Tandis qu'il frottait ses poignets endoloris, elle s'occupa pareillement de libérer Corentin, et de finir de le déshabiller. Elle prit dans le sac de la ouate qu'elle mouilla d'alcool, puis elle lui retira délicatement l'aiguille qui lui perçait l'aisselle. Une perle de sang apparut qu'elle écrasa sous le coton.

– Tiens-le en place.

Elle ôta ensuite les aiguilles du nez et de la lèvre et les soigna de même. Puis elle s'occupa de Michel.

Quand elle eut fini, elle referma le sac.

– Suivez-moi.

Elle s'assit en tailleur, au milieu du matelas et des piles de coussins, et elle les examina, debout sur le seuil de la tente, tout nus, toujours retenus l'un à l'autre par la chaîne, incertains de ce qui allait leur arriver à présent, tremblants comme des souriceaux devant une chatte.

– Approchez-vous, mes chéris...

Elle saisit Michel par les hanches. Elle embrassa le petit pénis, puis elle joua avec, le titillant pour le dégager et le faire saillir. Elle repoussa le petit prépuce, mais elle ne parvint pas à dégager le gland tout à fait.

Elle lui passa la main entre les jambes, se glissa le long de son périnée, puis elle lui enfonça le majeur, en remontant, et elle le regarda.

– Un ?...

Elle poussa son doigt jusqu'à toucher le fond de son rectum. Il tressaillit et ferma les yeux.

– Deux ?...

Elle ressortit, joignit l'index, se renfonça. Elle sentait les muscles humides se resserrer sur elle comme pour la retenir. Il gémit. Elle tourna le poignet pour explorer et sonder l'intérieur de ses muqueuses qu'elle repoussait sous ses doigts.

Elle se retira lentement. Son excitation était complètement revenue.

Elle saisit Corentin à son tour par la taille.

– Viens ici, mon poussin. Tu n’as pas aimé ce que je t’ai fait, tout à l’heure. Je vais te faire quelques douceurs, toi aussi.

Elle l’enlaça en lui prenant les fesses et l’attira à elle. Elle embrassa le sexe nu. Sa langue lécha le petit pénis, fouina, dégagea le gland, l’aspira, suçait. Quand elle le toucha avec les dents, elle le sentit s’agiter dans ses mains.

Elle l’abandonna et s’allongea sur le dos.

– Venez sur moi.

Elle les plaça côte à côte sur elle, Michel à gauche, Corentin à droite, et les enlaça. Leurs têtes reposaient sur ses épaules de part et d’autre de son menton, ils avaient entrelacé leurs bras pour tenir à deux sur son torse, leurs épaules se rejoignaient sur ses seins, ses cuisses s’encadraient dans leurs enfourchures, leurs pieds s’éparpillaient autour de ses jambes, et elle sentait leur chaîne sur ses tibias. Ils étaient frais sur elle, palpitants, vivants. Elle prit leurs délicieuses petites fesses nues dans ses mains, les palpa longuement, puis elle laissa courir le bout de ses doigts dans la fine vallée de leurs dos – et quand elle montait sur Michel elle descendait sur Corentin –, suivant le léger sillon de leurs colonnes vertébrales, retournant jusqu’à leurs nuques. D’un côté, elle avait des mèches blondes et soyeuses qui se tordaient à son intrusion, de l’autre celles, brunes et plus raides, qui se rebroussaient sous son avancée, et sur chacune de ces têtes elle crispait et relâchait ses doigts comme un chat fait son pain.

Elle les fit se remonter sur lui jusqu’à avoir leurs visages à la hauteur du sien, et elle se remit à les embrasser tour à tour. Elle ne se lassait pas de manger leurs petits museaux, de leur passer la langue sur les lèvres, d’écraser sa bouche sur les leurs, se tournant à sa guise vers l’un ou l’autre. Ses mains redescendirent sur leurs fesses, comme attirées par des aimants, elle les empoigna et y enfonça les ongles jusqu’à leur faire mal, à les faire se trémousser contre elle. Son sexe artificiel était dressé entre eux, glaive enserré entre leurs cuisses nues. Elle se sentait extrêmement frustrée de ne pas pouvoir les posséder tous les deux en même temps, elle aurait voulu disposer d’un membre saillant divisé en deux branches, comme la fourche d’un lance-pierre.

Elle repoussa Corentin assez brusquement, reprise par un vif désir d’accomplissement. Elle saisit Michel à bras-le-corps et le souleva au-dessus d’elle.

– Ouvre les jambes, ma beauté !

Elle le posa sur la pointe du gland noir, qui trouva son chemin et écarta les petites lèvres de l’anus. Elle laissa le garçon descendre lentement, l’empalant sur elle comme un quartier de viande sur un cro-

chet de boucher. Elle cogna au fond de lui, puis elle l'allongea doucement sur elle ; la tête du jeune garçon lui arrivait sous le menton, que ses cheveux caressèrent.

Elle attrapa Corentin par le bras et le ramena vers elle.

– Viens par là, mon petit chou...

Elle le dirigea pour le faire s'accroupir sur son visage, face à elle, lécha son court périnée, et elle suivit de la langue le fond de sa raie. Elle le mouilla de salive et, continuant de bouger lentement dans Michel, elle voulut se faufiler en lui. Mais malgré la position propice, le petit sphincter était encore suffisamment ferme pour se tenir bien fermé, et elle n'y parvint pas.

Une colère rouge lui tomba devant les yeux. Elle écarta brusquement et Corentin, et Michel, et attrapant le brun par les hanches, elle l'agenouilla et le plia, le nez dans le matelas. Aussitôt elle se plaça entre ses jambes et présenta son chibre noir là où l'on avait repoussé sa langue. Une bonne poussée suffit à le pénétrer. Le jeune garçon, pourtant, se redressa d'un coup et cria en le prenant en lui.

Elle attrapa le blond par les cheveux et le fit asseoir devant elle, les cuisses ouvertes autour de la tête de Corentin. Elle se courba en avant, l'empoigna à bras-le-corps, et enfouit le visage dans le ventre offert. Et, tandis qu'elle suçait, léchait, aspirait le petit pénis, elle se mit en mouvement dans le derrière resserré, reculant les reins pour mieux y replonger, le défoncer, son pubis claquant furieusement contre le dos du jeune garçon, avec un bonheur qui montait en flèche. Elle explosa. Son désir amassé se transforma en fulgurations, et une succession de secousses sismiques la faisait se tordre, bouche grand ouverte, tendue dans un plaisir dont l'intensité confinait à la douleur. Puis elle s'effondra.

Quand enfin elle se déplia et ressortit son engin et son visage des lieux qu'elle avait éperdument violés, elle bascula sur le côté, et retomba sur le dos. Elle était épuisée. À tâtons, elle retrouva les deux jeunes garçons, les attira contre elle, les enlaça. Déjà dans un demi-sommeil, elle les fit rouler sur elle et s'en enveloppa comme d'une couette douillette. Elle marmonna, à peine distincte :

– Bonne nuit, mes petits vermisseaux...

*

Comme elle s'était endormie tôt, elle s'éveilla le lendemain de bonne heure. Les garçons dormaient, emberlificotés dans ses bras, et machinalement elle leur caressa la tête, affectueusement, repoussant les cheveux de Corentin qui lui chatouillaient le visage. Elle frotta le bras de Michel qui s'était un peu refroidi pendant la nuit, suivit la ligne pure des reins de Corentin. Elle resta longtemps à passer des

doigts légers sur leurs petites fesses abandonnées, et elle tournait sur eux comme une brise hasardeuse, délicate et pénétrante.

Quand elle fut lassée de ces effleurements, elle se leva, enfila une gandoura blanche, et sortit de la tente. Il faisait délicieusement frais, le soleil était encore bas et éclairait maintenant les trois pins de face.

Elle prit une thermos de thé et ouvrit les glacières pour sortir le petit déjeuner, qu'elle installa devant l'ouverture, dans l'ombre de la tente. Puis elle éveilla les garçons.

– Bonjour, mes petits chats ! Tenez, passez ça, et venez saluer ce nouveau jour !

Elle avait prévu pour eux de petites gandouras d'un jaune paille parsemées de fils d'argent. Dans le silence matinal, ils firent en les enfilant beaucoup de bruit avec la chaîne, avant d'arriver encore tout endormis. Il ne leur manquait que la corde au cou pour figurer les bourgeois de Calais. Elle les aurait bien pendus côte à côte à une branche, ils auraient été charmants, les mains dans le dos, la boucle leur serrant la gorge – mais cela aurait été dommage...

Corentin lui fit comprendre qu'il avait besoin de faire ses besoins. Elle leur indiqua d'un geste le trou qu'ils avaient eux-mêmes creusé un peu plus loin.

– Vous savez où ça se passe !

Elle les observa s'éloigner de conserve, comme des frères siamois irrémédiablement attachés ensemble. Ils s'accroupirent l'un après l'autre – sans doute avaient-ils en réalité besoin de plus que d'un pipi –, celui qui restait debout tournant le dos à celui qui, la gandoura retroussée, laissait échapper entre ses cuisses un jet clair et rapide, puis, un peu après, de petites prunes furtives.

Quand ils revinrent, ils s'installèrent avec elle autour du thé, du pain, du beurre, des confitures et du miel. Ils mangèrent avec appétit, car pour finir ils n'avaient pas dîné la veille.

Soudain Michel leva les yeux derrière elle, par-dessus son épaule. Il murmura :

– Regardez !

Il y avait dans cet instant quelque chose de si simple et de si heureux, presque familial, que, sans le quitter des yeux, elle lui dit doucement :

– Tu peux me tutoyer, tu sais...

Il parut destabilisé, la dévisagea, jeta de nouveau un coup d'œil au-dessus d'elle, se décida :

– Re... regarde... en haut...

Elle se retourna enfin et examina ce qu'il désignait. Elle distingua dans le contre-jour, en haut du flanc de la combe, une fine silhouette. Elle mit sa main en visière et découvrit une jeune fille dans une djel-

laba blanche. Normalement, le terrain où ils se trouvaient appartenait à un homme de sa connaissance, celui qui entre autres lui avait donné l'idée du digicode. Personne n'était supposé venir ici, mais évidemment, en l'absence de toute clôture, il était difficile de faire respecter une propriété privée, elle la première était venue dans cet endroit, qu'il affectionnait et où il l'avait conduite une fois, sans lui en parler. Elle paraissait plutôt mignonne. Elle lui fit signe de s'approcher.

La petite ne se fit pas prier et dévala la pente sur ses pieds nus. Elle s'arrêta à côté des campeurs et les examina avec un sourire timide. Elle ne devait pas voir souvent de monde par ici.

– Bonjour ! Comment tu t'appelles ?

– Mounia...

Elle paraissait un peu plus jeune que les garçons, à peine une dizaine d'années, mais elle n'était pas plus petite qu'eux. Son visage éveillé, d'une couleur mordorée, un pain d'épices clair, était encadré de longues mèches de cheveux bruns, lâchées autour de son visage comme une sauvageonne, et elle portait une djellaba d'un blanc vif qui flottait autour de ses chevilles minces comme des allumettes. Elle devait les prendre pour des vacanciers, peut-être une mère et ses garçons ?

– Tu habites par ici ?

Elle donna le nom de son village, qui se trouvait à des kilomètres de là, et raconta qu'elle venait souvent dans cet endroit chercher des crabes qu'elle vendait aux touristes. Sa voix était claire, précise, son français presque parfait.

– Assieds-toi avec nous. Prends une pâtisserie. Tu veux du thé ?

Elle s'écarta pour lui faire de la place à sa droite et la petite fille s'assit volontiers. Elle accepta tout ce qu'on lui proposa sans faire de manières. Son visage était fin et allongé, traversé par deux yeux effilés aux pupilles mordorées, au regard pétillant, et par une petite bouche aux lèvres légèrement renflées, comme deux fruits. Plus elle la regardait, plus elle la trouvait magnifique. Sous cette fichue djellaba qui la voilait comme une burqa, elle devinait un corps aussi mince et vif qu'une crevette. Elle mourait d'envie de la prendre dans ses bras, de la serrer contre elle, de l'embrasser dans le cou, de glisser la main sous la toile de coton blanche, le long de ses mollets de gazelle, de remonter sur les cuisses nerveuses, et d'aller, tout au bout, s'emparer des petites fesses pour les pétrir longuement dans ses griffes. Elle se rendait compte que, aussi mignons que fussent les garçons, depuis longtemps elle n'avait plus eu de fille, et lui manquaient les formes plus douces de cet âge, la musculation plus tendre, et surtout la petite fente qu'elle aimait tant fouiller.

Mounia avait du mal à détacher les yeux des garçons, en particulier de Michel dont la blondeur paraissait la fasciner. Mais soudain elle

découvrit la chaîne qui réunissait leurs chevilles, et elle resta stupéfiée.

Elle affecta de rire :

– Ce ne sont pas mes enfants, tu sais ! D’ailleurs, tu vois, ils ont le même âge et ne se ressemblent pas. Ce sont deux petits Français qui ont été enlevés et qui servent maintenant dans une maison, en ville. Je les ai emmenés pour le week-end, mais ils n’ont pas le droit de s’en aller !

Elle rit en regardant les garçons comme s’il pouvait y avoir une connivence possible avec eux. Mounia était éberluée.

– Eh oui, maintenant ce sont deux petits gitons... Ils sont mignons, tu ne trouves pas ?

Malgré le hâle de son visage, on voyait que le rouge lui était monté aux joues, et elle baissa timidement ses fines paupières ombrées de cils sombres. Sa pudeur effarouchée la rendait plus désirable encore.

– Venez me voir, les garçons.

Ils se levèrent dans le discret cliquetis de la chaîne. Elle était en tailleur et fit asseoir Michel sur son genou droit, Corentin sur le gauche. Elle posa les mains sur leurs têtes et, tout en observant la petite fille, elle les caressa en enfonçant les doigts dans leurs cheveux et en les forçant à s’incliner en avant, en arrière, sur le côté, comme des poupées articulées.

– Lequel trouves-tu le plus mignon ?

Mounia protesta qu’ils étaient aussi beaux l’un que l’autre.

– Allez, embrassez-vous, les petits lapins !

Les garçons se regardèrent un instant timidement, puis ils se rapprochèrent et leurs lèvres se retrouvèrent. Interloquée, Mounia baissa aussitôt les yeux. Elle rit intérieurement : elle venait d’infliger un électrochoc à la libido de cette enfant. Elle caressait le dos des garçons tout en surveillant sur la petite fille le moment où le désir de voir serait le plus fort et où elle relèverait les yeux. Mais elle n’osa donner que de brefs coups d’œil, détournant le regard aussitôt. Les fines jambes repliées qui dépassaient de la djellaba blanche tressaillaient nerveusement. Elle avait une grande envie d’y glisser la main pour aller trouver entre les cuisses la petite anfractuosité qui devait commencer de s’humidifier.

– Tu voudrais les embrasser, toi aussi ?

Elle tressaillit et la regarda brièvement, interdite.

– Venez. Nous serons plus à l’aise sous la tente.

L’expérience le lui avait montré à l’instant, n’importe qui pouvait surgir sans prévenir. Elle remit les garçons debout, se leva à son tour, puis elle tendit la main à Mounia pour l’inviter à la suivre. Subjugée, elle se laissa faire.

Quand ils furent sous la tente, elle noua les cordons de la toile qui la fermait, puis elle défit les cadenas de la chaîne des garçons. Elle caressa leur cheville dont la peau délicate avait été marquée par les mail-
lons d'acier. Puis elle fit asseoir les trois enfants côte à côte sur des poufs, Mounia entre les garçons. Elle paraissait embarrassée à souhait.

Elle se plaça derrière eux, ce qui éviterait à la petite fille de se sentir observée et, posant la main sur la nuque de Michel, elle le poussa doucement en avant.

– Allez, embrasse-la. Et montre-lui tes petits talents.

Michel s'avança vers Mounia, lui passa le bras autour du cou, et il l'embrassa gentiment sur la bouche. Elle s'agenouilla pour regarder de près comment il s'y prenait pour lui lécher les lèvres, les pincer dans les siennes, les lui ouvrir avec la langue. La petite garce ne protesta pas un seul instant.

Elle écarta Michel et poussa Corentin.

– Tu me diras lequel tu préfères.

Corentin, soit qu'il fût attiré par cette petite femelle, soit qu'il voulût concourir avec son camarade, y mit plus de cœur. Il s'empara du visage de la petite fille qu'il enveloppa dans ses mains, le tourna vers lui, et l'embrassa avec une lascivité plus intense. Elle pensa que ce petit avait peut-être le germe qui plus tard ferait de lui un vrai dominateur. En la voyant fermer les yeux et s'abandonner tout à fait, elle se passa la langue sur les lèvres ; elle mouillait déjà comme une source ; elle était impatiente de renverser cette jolie caillette.

Elle saisit Corentin par la nuque et l'écarta. Il paraissait assez satisfait de l'effet qu'il avait produit sur la petite fille et qui lui laissait le souffle court.

– Alors ?

Mais, évidemment, la petite Mounia était totalement incapable de prononcer un mot.

– Moi je trouve qu'ils ont un goût différent, le blond du brun, surtout leurs bâtonnets, mais je les aime tout autant !

Elle leur caressa la tête affectueusement.

– Mounia, tu veux bien les déshabiller ?

La petite fille rougit encore plus vivement.

– Les... ?!

– Oui. Leur ôter leur gandoura.

Elle se tortilla sur place. Elle devait en être curieuse, évidemment, mais elle n'osait pas prendre l'initiative d'un geste si indécent. Les garçons commencèrent à pouffer devant sa pusillanimité, comme deux gamins de cour d'école qui se donnent des airs supérieurs et se moquent d'une fille parce qu'ils ont décidé qu'elle était niaise.

– Arrêtez de faire vos crétins, où je montre à Mounia comment je vous punis quand vous êtes désobéissants. Corentin, raconte-lui ce qui s’est passé lorsque vous n’avez pas respecté la consigne des dix mètres.

Les garçons se calmèrent aussitôt. Le souvenir de la correction de la veille était encore cuisant. Corentin, rembruni, fit la moue, rechi- gnant à avouer comment on l’avait fouetté et perdre son prestige au- près de la fille.

– Dépêche-toi ou les fesses vont te chauffer.

Il eut un tic instinctif de défense comme si elle avait déjà levé la main sur lui.

– Vous... vous nous avez donné des... des coups...

– Des coups avec quoi ?

– Avec... avec une cravache...

Elle se tourna vers la petite fille ébahie.

– Voilà. Quand ces petits garnements ne sont pas dociles, je les corrige à la cravache. C’est très efficace... Déshabille-les.

Sa voix s’était durcie, il ne s’agissait plus d’une invite, et Mounia le comprit. Elle se tourna vers Corentin avec une mine embarrassée. Encouragée par son air résigné, elle attrapa la gandoura jaune pâle, la remonta à mi-ventre, se mit debout et, tandis qu’il levait les bras, elle acheva de la lui retirer.

– Tourne-toi pour lui montrer ton dos.

Ahurie, Mounia découvrit en travers des omoplates et des reins les cinglons qui étaient encore bien visibles, puis ses yeux descendirent sur les fesses et les cuisses, observant avec fascination les marques d’un rose sombre.

– Tu vois ? Ça fait très mal. Demande-leur.

Corentin acquiesça, avec un ton de reproche :

– C’était horrible !

Elle caressa la tête de la petite fille.

– Tu as déjà été fouettée ?

– N... non...

C’était la première fois qu’elle la touchait, mais l’enfant était trop troublée pour réagir. Les boucles de ses cheveux étaient souples et tendres.

– Allons, déshabille l’autre, maintenant.

Mounia se tourna vers Michel et elle semblait encore plus intimi- dée, sans doute impressionnée par la blondeur de ses cheveux, la clari- té de sa peau. Il se laissa mettre nu sans broncher. Elle paraissait pro- prement éblouie par les corps découverts des garçons.

Restant debout derrière Corentin et Michel pour orchestrer la séance, elle leur ordonna :

– Caressez-vous les tétins, montrez-lui comment ils sont durs après.

Les garçons hésitèrent, car ils se trouvaient séparés par le pouf que la petite fille venait de quitter, finalement ce fut Michel qui se translata pour se rapprocher de son ami. Les mains de Corentin vinrent à sa rencontre, celles de Michel les croisa, ils prirent de la pointe de leurs doigts les petits bouts de leurs seins sur leurs poitrines, et les firent rouler doucement.

– Regarde comment leurs petits grains de blé se redressent...

Mounia debout devant eux fixait intensément, cette fois toute honte bue, le spectacle hallucinant de ces petits Français en train de se caresser devant elle.

– Allez, embrassez-vous, les garçons. Et bien profond, comme les deux petites chochottes que vous êtes.

Leurs mains vinrent gauchement prendre leurs épaules, ils croisèrent leurs visages, et leurs bouches se rejoignirent. Mais les cheveux bruns de Corentin glissèrent sur son épaule nue et cachèrent leur baiser à la petite fille. Pour qu'elle vît bien tout, elle allongea le bras autour de sa tête et lui passa un doigt sur la tempe pour les lui repousser derrière l'oreille.

– Regarde comme ils sont beaux !

La petite Mounia restait pétrifiée, mais semblait pourtant partager totalement cette déclaration.

– Doigtez-vous la rosette, un peu, pour vous échauffer.

Ils hésitèrent un instant, mais ensuite leurs mains droites se faufilèrent sur leurs reins, descendirent entre leurs fesses, trouvèrent leur petit trou fermé, et, tout en continuant à s'embrasser tendrement, ils se l'entrebâillèrent et le sollicitèrent l'un l'autre avec un plaisir qui semblait grandissant. Elle surveillait du coin de l'œil la petite fille qui observait ce spectacle, souffle coupé. Elle n'avait évidemment jamais assisté à rien de semblable, elle n'avait même certainement jamais rêvé une scène d'une douceur aussi perverse.

– Défais-toi, Mounia...

La petite fille releva les yeux et la regarda stupéfiée : elle se demandait ce qu'elle devait comprendre.

– Mais oui : nous allons tous nous déshabiller, même moi... Les garçons, mettez-la à l'aise.

Ils se séparèrent et se tournèrent vers elle. La petite Mounia fut saisie d'anxiété en les voyant l'entourer, s'emparer de son vêtement, le soulever. Elle esquissa une protestation, mais elle était tellement troublée qu'elle ne s'opposa pas longtemps. La djellaba blanche monta comme un foulard, puis s'abattit au sol, sur les gandouras des garçons. Elle était superbe. Son jeune corps bronzé, qui frémissait comme une

plume dans le vent, était barré au milieu par une petite culotte blanche bordée de dentelle, et les lignes qui partaient des hanches vers les aines se dessinaient avant de disparaître sous la ceinture élastique.

– Michel, embrasse-la ; Corentin, suce-la.

Il ne fallait pas lui laisser le temps de reprendre ses esprits. Michel, les lèvres encore humides de la salive de Corentin, vint docilement lui envelopper les joues de ses mains, et fit disparaître sa bouche sous la sienne. Corentin s’agenouilla, posa ses doigts fins sur la pointe des hanches, et roula la petite culotte sur les cuisses, découvrant le petit abricot fendu. Il l’entrouvrit avec le doigt, en approcha ses lèvres, et y introduisit la pointe de sa langue.

– Surtout, vas-y doucement : ne va pas, d’un coup de langue maladroit, lui perforer le pétale de rose que ses parents conservent comme un trésor !

Mais Corentin se contentait de légers coups de langue délicats, remontant verticalement entre les petites lèvres. Très émue par ce spectacle, elle ôta sa gandoura et vint se placer derrière la petite fille. Les reins, par leur ligne racée, les fesses, par leur rondeur ferme, le fuselé des cuisses, tout la faisait paraître encore plus belle de dos. Elle sentit la chaleur sèche de sa peau, de son corps de sable. Elle frémissait d’impatience à l’idée de la posséder. Elle voulut cependant prendre quelques précautions et, faisant mine de diriger Michel, elle emprisonna les mains du jeune garçon dans les siennes pour les amener caresser la nuque de la petite fille, son cou, ses épaules, et par ce biais elle commençait de l’effleurer elle-même, de s’exalter au contact de ce corps nouveau.

Mais elle se rendit vite compte que Mounia, prise sous cette double attaque, ne faisait plus attention à elle et, lui abandonnant les mains de Michel sur le dos, elle vint lui envelopper les reins qui vibraient des attentions de Corentin. Elle descendit et s’empara de l’étroit derrière tremblant, achevant de repousser la culotte sous les fesses. Puis elle se serra contre elle, et elle lui fit sentir la pointe de ses seins le long de la colonne vertébrale. La petite ne broncha pas, tout occupée par les mille soleils que les garçons faisaient jaillir en elle et qui la parcouraient du bout des orteils à la racine des cheveux.

Elle mit la main gauche sur la tête de Corentin et l’écarta. Elle tourna la petite fille vers elle, dont les yeux chavirés par ce plaisir si grand, si inattendu, la regardaient avec étonnement. Elle mit la main sur la petite craquette entrouverte, toute glissante de salive, et, trouvant son point sensible, elle la masturba un instant du bout du majeur. Elle se pencha à son oreille et lui souffla :

– Ils font du bon travail, non ?...

Elle l’embrassa dans le cou, juste derrière l’angle de son menton. La petite fille se laissa faire, obnubilée par le plaisir encore plus vif

qui lui montait du ventre. Puis elle remonta sur son visage, l'embrassa délicatement sur la bouche.

Elle s'écarta et lui sourit affectueusement :

– Ça te plaît, tout ça ?... Je crois que tu es prête pour le grand tour.

Puis elle examina les garçons : Michel était celui qui bandait le mieux. Elle donna ses ordres.

– Corentin, va chercher l'huile. Michel, caresse-toi pour te garder en forme.

Pendant que le jeune garçon brun allait chercher dans le sac le pot d'huile parfumée, elle observait avec fascination le fin poignet du blond qui s'agitait sur la petite verge tendue avec la légèreté et la délicatesse d'un voile poussé par le vent contre le pilastre d'une maison coloniale. Elle s'assit sur un pouf en courbant Mounia devant elle.

– Ne bouge plus, reste comme ça, on va te donner un plaisir rare, que tu n'as jamais connu... Corentin, prépare-la. Et ne te trompe pas : c'est en haut qu'on va lui donner du bonheur !

Elle continuait à sourire à la petite fille pour l'encourager, et elle la vit passer par toutes les phases de l'étonnement et de la découverte tandis que le doigt de Corentin faisait le tour de son petit trou, puis s'enfonçait en elle pour lui garnir l'intérieur du sphincter. Elle essaya cependant de protester une dernière fois ; elle gémit :

– Mais...

– Ne t'inquiète pas : tu vas connaître le moyen pour une jeune fille de prendre du plaisir honorablement...

Elle tourna légèrement Mounia pour l'avoir de profil, la faisant s'appuyer des mains sur le pouf, et examina le très joli petit derrière au fond duquel sa petite étoile brillait.

– Très bien. Maintenant va t'occuper de l'embrasser pour qu'elle ne se sente pas seule.

Corentin vint docilement se placer face à la petite, il s'agenouilla devant elle et, lui glissant les mains sous ses longs cheveux bouclés, il la prit par les joues et l'embrassa tendrement.

– Allez, Michel, donne-moi ton petit bijou...

Elle passa la main gauche sur le ventre du petit blond et lui prit son membre frémissant qu'elle dirigea vers le fond de la raie. Elle pointa délicatement la cible.

– Vas-y, mon chéri. Doucement.

Michel appuya avec ses hanches, elle lui passa la main sur les reins pour l'encourager, et après quelques tentatives, le petit gland y disparut sans effort. Mounia poussa un cri de surprise, échappant momentanément à Corentin.

– Mais... ! Qu'est-ce que...

Elle appuya sur les fesses de Michel et, l'instant d'après, il était entré tout entier, les deux enfants étaient accouplés. Mounia s'était redressée, électrisée, mais Corentin avait recommencé de lui baiser les lèvres et elle se laissa faire. Michel alors la prit à bras-le-corps et, avec de rapides petits coups nerveux des reins, il se mit à la piquer comme jeune coq. Et pendant ce temps, elle caressait la tête, le dos de la petite fille, traversée par de brefs frémissements, elle lui passait la main sous le ventre et lui touchait les seins, le pubis, elle frôlait le petit sexe humide.

La scène l'excitait prodigieusement, mais la frustrait en la cantonnant dans un rôle d'assistante. Et quand elle sentit le rythme de Michel s'accélérer, elle craignit de perdre ce qu'elle souhaitait se conserver. Elle regarda Corentin et lui ordonna à mi-voix :

– Donne-moi une paire de menottes...

Il se dépêcha de fouiller dans le sac aux accessoires et revint avec l'objet demandé. Elle attrapa alors le petit blond et l'écarta fermement. Interloqué, arrêté au sommet d'une expérience sans pareille, son visage fut pris par une grimace presque douloureuse. Mounia regarda sa bienfaitrice sans comprendre ce qui se passait.

– Viens, on va changer...

Elle la redressa, encore toute tremblante de l'intensité des émotions qu'elle avait vécues, et elle l'amena contre un des bords de la tente. Et, avant qu'elle ne devinât ce qu'il lui arrivait, elle lui leva les bras et la menotta à la barre qui soutenait la toile du plafond. Mounia se tourna vers elle avec des yeux pleins d'interrogations. Elle la dévisagea avec un sourire cruel :

– Tu as bien pris du plaisir avec mes bardaches, ma jolie petite garce ? Eh bien, maintenant il faut payer. C'est moi qui vais à mon tour profiter de toi !

Si Mounia ne comprit pas le sens de ces paroles, le ton suffisait, et elle pâlit tandis qu'elle se mettait à frémir.

Elle alla prendre dans son sac en cuir la culotte-pénis, l'enfila rapidement, et l'ajusta autour de sa taille. Mounia la dévisageait, effarée. Elle se planta devant elle et la contempla un instant, le temps que son désir montât à son paroxysme. Le jeune corps nu s'élançait comme une fine flamme devant la toile, et elle l'examina de haut en bas, s'arrêtant sur sa petite motte, revenant à ses lèvres roses. Puis elle lui prit le visage et l'embrassa à pleine bouche. Elle était délicieuse, humide de la salive de Corentin, palpitante sous son attaque imprévue, cherchant désespérément à se dérober.

Elle s'écarta, lui passa la main sur la poitrine, lui pinça les tétons entre le pouce et l'index, lui caressa le ventre. La petite fille voulait dire quelque chose, mais chaque sensation nouvelle la privait de ses mots. Puis elle lui passa la main droite par derrière, son membre noir

lui frôlant le ventre, et enfonça un doigt dans la raie des fesses jusqu'à retrouver le petit anus encore tout huileux.

– Dis-moi, elle était bonne, la quenouille de Michel ? Ça t'a plu d'en être travaillée ?

Mounia roulait des yeux angoissés. Elle lui branlait l'anus pour le plaisir de la voir onduler des reins. Puis elle revint lui dévorer la bouche, et en même temps elle lui enfonça le doigt d'un coup pour la sentir se trémousser contre elle. Elle lui aspira la langue qu'elle suçait intensément, et, sa main gauche remontant sur la poitrine, elle lui pinça un tétin entre ses ongles. Elle le tourna jusqu'à ce qu'elle fût prise de convulsions qui la faisaient bondir et son dos claquer contre la toile.

Elle s'écarta avec satisfaction. Cette fois, la petite fille était complètement affolée, à ses yeux elle voyait qu'elle avait compris qu'elle s'était fourrée là où elle n'aurait jamais dû venir. Elle alla prendre dans le sac la cravache. Les garçons, instinctivement, se reculèrent dans l'angle de la tente opposé à la porte, sans doute pour bien montrer qu'ils n'avaient pas l'intention de fuir, et qu'ils ne méritaient par conséquent pas de châtiment. Mais elle les ignora et se planta devant la petite fille.

– Donc tu disais que tu n'as jamais été fouettée ?...

Elle lui passa lentement le cuir tressé sur la poitrine.

– C'est dommage. Il faut que tu connaisses cela aussi.

Elle descendit sur le ventre qui palpitait de peur.

– Tu es une « grande », maintenant que tu as fait l'amour avec un garçon...

Elle joua un instant avec le petit sexe qui s'était refermé comme une huître. Elle remonta la pointe de la cravache dans le cou, l'enfila derrière l'oreille, passa sur les lèvres qui tressaillaient comme si elle voulait balbutier quelque chose.

– Je ne sais pas si tu vas aimer, mais moi, en tout cas, je vais adorer te corriger. Tourne-toi.

– Je... je vous en prie, madame... non...

– Tourne-toi.

– S'il vous plaît, laissez-moi partir... Je dirai rien...

– Tourne-toi !

Et elle lui abattit la cravache sur le flanc de la cuisse. La gamine hurla.

– Tu préfères que je te fouette la chatte ?

Un trait rose sombre monta rapidement en travers de la peau hâlée sur la jambe. Terrorisée, la fille pivota gauchement et présenta son dos à demi.

– Corentin, viens ici.

Elle avait eu brusquement envie de le voir à l'œuvre. Elle le plaça devant la fille, se mit elle-même derrière lui en lui collant son organe postiche dans les reins, et lui donna la cravache.

– Vas-y. Montre-moi ce que tu sais faire.

Elle le sentit soudain électrisé par cette situation inattendue. Il hésita un instant, souleva timidement la cravache.

– Allez.

Il frappa les fesses. Son coup, sans être d'aucune mesure comparable à ceux qu'elle assenait elle-même, n'était pourtant pas un simulacre, et la fille cria.

– Plus fort.

Elle lui caressa tendrement ses cheveux bruns en les ramenant en arrière. Elle lui souffla à l'oreille :

– Je veux que tu me la fasses hurler, la jolie Mounia... Tu n'as pas envie ?

Il leva le bras et frappa de nouveau sur les fesses, mais plus fermement. La fille émit une plainte modulée qui disait son désespoir.

– Arrêtez !!...

Elle enlaça les reins du jeune garçon et posa les mains sur son pénis qui bandait à demi. Elle se mit à le caresser doucement et quasi instantanément il monta entre ses doigts. Elle chuchota de nouveau :

– Plus fort...

Elle le sentit frissonner de la tête aux pieds. Il envoya un troisième coup, plus énergiquement, et frappa dans le pli sous les fesses, à la jointure des cuisses. Mounia hurla. Il savait où cela faisait mal.

– C'est bien. Donnes-en lui sur le dos aussi. Sous les bras, regarde comme ses flancs sont dégagés.

Elle le branlait maintenant activement. Il frappa en travers des reins, mais, défaillant sous les impressions qui remontaient de son bas-ventre, il n'eut plus autant de force. Elle s'interrompit et lui prit le poignet.

– Regarde. Donne de l'effet quand tu envoies.

Et elle le guida, lui montrant comment le fait de tourner le bras en même temps qu'on le lançait doublait la vivacité du coup. En le recevant au-dessus de la hanche, la petite fille bondit contre la toile en poussant un cri de désespoir.

Elle s'échauffait prodigieusement. Elle eut soudain envie du petit cul de Corentin, le « dominateur ».

– Michel ! Va chercher l'huile, vite !

Il se dépêcha de rapporter le pot en terre qui était resté près du pouf.

– Ouvre-le. Plonge les mains dedans et badigeonne-moi.

Elle tressaillit en voyant les petits doigts lui envelopper la racine du membre en vinyle, puis remonter jusqu'au gland. Son imaginaire lui créait presque les impressions d'un vrai sexe. Dès qu'elle fut enduite entièrement, elle fléchit légèrement les genoux, chercha la fente étroite du derrière de Corentin, et parvint sans trop de mal à la trouver. Elle entra d'un coup. Le jeune garçon poussa un cri douloureux. Elle se redressa alors, le soulevant de terre à demi, et lui reprit la cravache. Serrant contre elle du bras gauche le mince corps qu'elle empalait, elle envoya deux coups croisés sur le dos de la fille, à toute volée. Cette fois, elle poussa un véritable hurlement tandis qu'elle se débattait en se tortillant désespérément.

Elle jeta la cravache par terre et souleva Corentin pour s'en dégager. Elle tituba au milieu de la tente, et dut prendre quelques instants pour retrouver ses esprits. Puis elle détacha la petite fille.

– Voilà. Maintenant, tu sais ce que c'est d'être fouettée – vraiment fouettée. Et tu sais donc aussi ce qui t'attend si tu n'es pas tout à fait docile.

Elle caressa le visage baigné de larmes, repoussant sur ses tempes ses boucles brunes.

– Tant que les enfants n'ont pas été battus sérieusement, ils ne sont pas obéissants. La cravache au moins, ça vous dresse, mes petits chérubins...

Elle lui passa le pouce sur les lèvres, qui tremblaient encore de la raclée qu'elle venait de subir, et par jeu elle les lui repoussa sur le côté.

– Si tu savais comme tu es belle depuis que tu as été corrigée !

Elle la saisit par la nuque, durement, emprisonnant ses boucles brunes.

– Tire-moi ta langue toute fine.

La gamine obéit aussitôt. Elle lui présenta ses seins et s'en fit lécher doucement.

– Suce-les-moi !

Mounia se mit à téter, et aussitôt ses seins durcirent, des frissons lui parcoururent la colonne vertébrale comme une myriade d'aiguilles qu'on y aurait déversées.

Elle pelota le petit sexe en glissant son ongle entre les lèvres.

– Tu fais moins la fière, à présent ? Allez, agenouille-toi.

Mais Mounia, tremblante des brûlures qui élançaient son dos, ne bougea pas, comme si elle n'avait pas compris qu'on lui donnait un ordre.

– On dirait que tu n'as pas encore tout à fait saisi. Corentin, redonne-moi la cravache.

Mounia sursauta et se laissa tomber à genoux.

– Non ! Je vous en prie...

– C'est mieux...

Elle enfonça les doigts dans les longues mèches brunes, renversa la jolie tête effrayée en arrière, et, prenant le sexe noir encore tout huileux dans la main droite, elle en approcha le bout dont elle lui caressa les lèvres. La petite fit une grimace de dégoût.

– Tu n'aimes pas le goût du petit derrière de Corentin ? Pourtant je l'adore, moi...

Elle s'avança, fit pénétrer le gland dans la bouche étroite, puis s'enfonça lentement, mais inexorablement, jusqu'à buter au fond de la gorge de la petite. Bien qu'elle la retînt par les cheveux, elle eut du mal à la contrôler, car la petite fille s'arc-boutait contre ses cuisses pour tenter de se dégager.

– Corentin ! Michel ! Reprenez les menottes et attachez-lui les bras dans le dos. Sinon je vais être obligée de la fouetter de nouveau !

Les petits obéirent avec empressement, préférant de loin le rôle d'exécuteur à celui de victime. Michel attrapa les bras de la fille qu'il tira en arrière, et Corentin referma les bracelets métalliques sur les étroits poignets bruns. Maintenant Mounia se tordait sous sa main pour échapper aux coups dont elle la sondait au fond de la gorge, mais il lui était plus difficile de se soustraire à ses attaques.

Quand elle eut entièrement nettoyé son gode et que l'huile dont il avait été enduit fut remplacée par la salive brillante de la fille, elle s'écarta.

– Voilà le deuxième pucelage que tu perds. Pour que tu sois tout à fait accomplie, je vais maintenant te prendre le troisième...

La petite fille pâlit horriblement.

– Non... Je vous en prie... Ne me...

– Allons, ce n'est pas si méchant. Il ne faut pas placer son honneur là où il n'est pas. Ce n'est pas parce que tu te seras fait déflorer que tu ne pourras plus te marier ! Au contraire ! Tu pourras servir un homme avec de l'expérience, bien plus efficacement...

Elle lui tapota la joue familièrement. Elle était cramoisie ; elle semblait épouvantée à l'idée de perdre sa virginité, une flétrissure dont la honte ne s'effacerait jamais.

– Allongez-la sur le dos.

Ses petits assistants ne se firent pas prier. Ils prirent la fille par les épaules et la renversèrent sur le dos, au milieu des coussins entre lesquels s'enfoncèrent ses poignets menottés. Elle s'agenouilla entre ses jambes après les lui avoir écartées.

– Michel ! Suce-lui la bouche un peu. Et Corentin, occupe-toi de ses tétons : je les veux durs comme des cailloux !

Les garçons, chacun de leur côté, se mirent à leur travail, et en se courbant se dessina la jolie cannelure de leurs colonnes vertébrales. La tête blonde couvrit le visage apeuré, tandis que la brune se posa sur la poitrine étroite. Elle passa lentement un doigt entre les fesses de la petite, remonta jusqu'à lui entrouvrir les grandes lèvres, puis, de ses deux pouces elle les écarta. Elle joua longuement avec les petites, les pressant et les entrouvrant. La petite fille gémissait, écartelée entre les sollicitations contraires de sa bouche, de sa poitrine, de son sexe...

Mais soudain elle prit les garçons par la nuque et les écarta. Elle voulait voir la réaction de sa diablesse quand elle allait en faire sa chose. Elle présenta le chibre noir sur la fine anfractuosité.

– Non... s'il vous plaît... je vous en prie...

Elle se pencha sur elle pour mieux l'observer.

– Tu me sens ?... Tu me sens bien ?...

Et, lentement, elle força.

– Non !...

Elle appuya encore et, soudain, délicieusement, elle sentit la petite paroi céder sous elle. La petite fille cria en se tendant comme un arc. Elle regarda : le gland noir était engagé dans la petite coquille, et un peu de sang était apparu à la commissure.

– Te voici débarrassée de cet encombrant trésor, ma petite chatte. Et nous n'en sommes qu'au début !

Elle se retira et présenta sa main. Elle enfonça lentement son majeur avec le sentiment délicieux d'être la première à entrer dans ce petit conil. Elle tourna doucement à l'intérieur du vagin palpitant, reconnaissant ses limites, égrenant sa chair délicate. Puis elle ressortit aussi lentement qu'elle était entrée. Son doigt portait quelques traces sanguinolentes, et elle vint lui en caresser les lèvres. La petite ouvrait des yeux épouvantés. Elle devait se croire déjà en enfer.

– Prête pour un deuxième tour ?

Elle présenta le gode de nouveau. Elle poussa. Elle dut batailler un moment, car la petite fille folle d'angoisse bondissait et lui glissait entre les mains, mais soudain le gode fut de nouveau en elle et, le coup de reins suivant, il y fut jusqu'à la racine. La gamine hurla. Elle la prit à bras-le-corps et, tout en la pilonnant, elle lui mordit la bouche, les joues, le cou, elle lui griffa le dos, les fesses, elle lui planta les dents dans la poitrine.

Soudain elle sentit une vague monter en elle. Elle hurla aux garçons :

– Allongez-vous ! Allongez-vous à côté d'elle !

Les petits affolés se hâtèrent de lui obéir en se couchant sur le dos, de part et d'autre de la fille. Elle poussa alors les têtes de Corentin et Michel contre celle de Mounia, et elle se mit à les embrasser tour à

tour, enfonçant sa langue dans une bouche puis dans l'autre, suçant un nez, fouissant dans une oreille, heurtant de ses dents des incisives blanches, léchant les poitrines androgynes côte à côte, tout en continuant de fourbir à grands coups le petit con serré.

Quand la vague de l'orgasme commença de la soulever, elle prit dans chaque poing les organes des garçons et les écrasa entre ses doigts. Ils hurlèrent de douleur. Elle avait pensé boire leur sperme, mais il ne fallait plus y penser ; de toute façon, à cet âge, ils ne devaient pas donner grand-chose. Elle se lâcha enfin, fut parcourue par des arcs électriques, tandis que tout son corps était parcouru par le plaisir accumulé depuis le matin. Elle poussa un gémissement, et elle retomba abasourdie.

Malgré la secousse qu'elle avait subie, elle resta consciente qu'elle avait tout de même avec elle trois gamins qui ne rêvaient que de mettre le plus de distance possible entre elle et eux, et que ne retenaient que les quelques cordons d'une tente. Elle se força à se relever, prit la chaîne et en entoura les chevilles des garçons. Puis elle récupéra les menottes sur les poignets de la fille prostrée et, lui refermant un bracelet autour du pied, elle fit passer l'autre dans un maillon de la chaîne. Ainsi tranquillisée, elle se débarrassa de sa culotte et se laissa tomber au milieu des coussins emmêlés et des corps nus, tandis que son sexe brûlant dégouttait entre les ventres et les cuisses impubères une eau trop longtemps retenue.

*

Quand le soleil recommença de décliner, elle démontra le camp. Ils avaient passé la journée sous la tente à essayer différentes combinaisons qui lui étaient venues à l'esprit, et les enfants étaient épuisés. Elle fit enfiler la djellaba blanche de Mounia à Michel, et les gandouras jaunes à Corentin et Mounia : si pendant le trajet, quelqu'un devait reconnaître le blanc vif qu'avait porté la petite fille, son association avec des cheveux blonds et un visage clair dissuaderait qu'il s'agît d'elle. Corentin et Michel furent de nouveau enchaînés par la cheville, et un poignet de Mounia menotté à celui de Corentin. Sous sa houlette, ils firent plusieurs allers et retours à la voiture pour charger tout le matériel.

Après avoir installé les trois enfants à l'arrière, elle reprit la direction de la ville, en ayant soin d'emprunter des pistes et des routes secondaires où elle craignait moins de tomber sur un contrôle inopiné de police. Mounia tenta bien de l'interroger sur l'endroit où elle l'emmenait, mais elle ne lui donna que des réponses évasives.

Quand la Range Rover entra dans la cour et que les vantaux de fer surmontés de piques se refermèrent derrière eux, l'affolement prit la

TROIS : ELLE ET EUX

petite fille pour de bon. Mais déjà deux serviteurs s'avançaient pour conduire les enfants dans les cellules.

Elle alla ensuite négocier avec le patron de l'établissement. Elle obtint, en échange de son « apport en nature », et bien qu'il ne fût plus tout à fait intact, un crédit pour une prochaine séance où elle pourrait de nouveau emmener les trois enfants ensemble.

Elle repartit très satisfaite, imaginant déjà les prochaines parties qu'elle ferait avec ce délicieux trio.

TABLE

Préface	2
Lui et Elles	4
La salle	4
La villa	23
La tente	49
Elle et Eux	77
La salle	77
La villa	97
La tente	123
Table	152